

L'Exécuteur [068]

– La guerre de Sicile

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard De Villiers
PRÉSENTE
L'EXECUTEUR



La guerre de Sicile

PAR DON PENDLETON

PLON  **HUNTER**

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

**LA GUERRE
DE SICILE**

PLON  HUNTER

CHAPITRE PREMIER

— *Va bene, signore* juge. Vous avez l'air en forme, ce matin.

Le juge Sylvio Brassi remercia son valet d'un hochement de tête distrait. Ricardo passa derrière lui, rectifia son col de veste d'un geste onctueux qui agaça le juge. Il avait les homos en horreur, mais Ricardo n'avait pas son pareil pour repasser les chemises. Et, sur ce point, le juge Brassi était particulièrement maniaque.

— Ça va !

S'arrachant aux mains du valet, il passa dans le petit hall d'entrée de l'appartement, serrant contre lui l'attaché-case noir qui ne le quittait plus. Tandis que Ricardo marchait vers la porte d'entrée de sa démarche dansante, il vérifia la fermeture des menottes qui reliaient son poignet gauche à la mallette. Tout était OK. La minuscule clé des bracelets était enfouie dans la poche de son pantalon.

— Alors ! s'impatienta le juge.

Ricardo hocha la tête. À travers le mouchard optique de la porte, il pouvait voir, déformée par les lentilles, l'imposante silhouette du flic. Un civil, qui tous les matins et depuis des mois, attendait Brassi à sa porte.

Au rez-de-chaussée, deux étages plus bas, il y en avait quatre autres. Taillés sur le même modèle. En tout, cinq gorilles, véritables montagnes humaines, chargés de sa protection rapprochée. Infranchissable cocon de protection, ils l'escortaient jusqu'à la voiture. Une Regata blindée, aux vitres également à l'épreuve des balles. À l'intérieur, le chauffeur, un spécialiste du pilotage « d'urgence », flic de son état, et trois accompagnateurs, armés jusqu'aux dents, capables de grouper les vingt projectiles de 9 mm de leur Beretta M. 12 dans un type lancé au sprint.

Des tendres.

Avec eux et l'important dispositif policier qui accompagnait chacun de ses déplacements, le juge Brassi pouvait être tranquille. D'ailleurs, depuis ces nouvelles mesures, plus aucun magistrat attaché aux affaires de la mafia n'avait été inquiété. L'héroïsme des *mafiosi* avait trouvé ses limites.

— Pousse-toi, ordonna le juge à son valet.

Il regarda à son tour dans le mouchard. D'un naturel méfiant, il appliquait les draconiennes consignes de sécurité à la lettre. En voyant la masse du flic et en reconnaissant sa face monstrueuse, il laissa

échapper un vagué grognement et autorisa Ricardo à déverrouiller la porte.

Sur le palier, le policier lui adressa un salut un peu guindé et, comme tous les matins, l'énorme Smith and Wesson 44 Magnum qui ne le quittait jamais jaillit de sa poche de blouson. Une arme plus adaptée à la chasse au fauve qu'au tir de police.

— Tout va bien, *signore* juge ?

Brassi accorda au flic le même mouvement de tête qu'il avait eu un instant plus tôt pour Ricardo. Il lui emboîta le pas et se laissa prendre en charge par la protection rapprochée du rez-de-chaussée. Lorsqu'au centre de son corset humain, il se retrouva sur le trottoir de la piazza Ruggero Settimo, un soleil oblique et jaune inondait la coupole de la grosse pâtisserie grise du Téatro Politeama. Juste devant, la petite place s'était vidée comme par enchantement. À Palerme, l'arrivée en force des flics ne disait jamais rien de bon.

Et des flics, il y en avait.

Comme tous les matins, depuis que le juge Sylvio Brassi avait officiellement été chargé de l'instruction d'un des plus importants dossiers de la mafia.

Au moins dix voitures de *carabinieri*, plus deux, véhiculant une dizaine d'éléments antiterroristes. Des super méchants. En plein milieu de la place, bloquée entre les nouvelles Alfa de la police, la Regata blindée attendait, moteur tournant au ralenti. Au-delà du cordon mécanique, une petite foule déjà blasée assistait au spectacle. Encore quelques semaines, songea le juge, et plus personne ne s'arrêterait pour voir ça. Banalisation de la terreur.

Toujours cerné par son paravent humain, Brassi descendit du trottoir. Déjà, le soleil devenait chaud. Dans son bureau poussiéreux du palais de Justice, il allait encore crever de chaleur et mouiller sa chemise en soie. Il soupira. Dans combien de temps serait-il de nouveau un homme libre...

— Par ici, *signore* juge.

Tous les matins pareil ! Les mêmes pas, les mêmes phrases. Et toujours exactement les mêmes gestes aussi. À moins de cinq mètres, la portière arrière gauche de la Regata venait de s'ouvrir. Encore quatre, trois mètres, et elle claquerait sur lui. Sur sa prison. Et ce serait ainsi chaque matin. Tant que tous les *mafiosi* de Palerme ne seraient pas sous les verrous.

Ça pouvait prendre des années.

À moins que...

— Attention !

Dane Ritano venait de lancer l'avertissement dans le talkie-walkie qu'il tenait en main. Mais c'était inutile. Il était certain que les douze

types de son équipe avaient en même temps que lui vu apparaître Brassi à la sortie de l'immeuble. Ou plutôt qu'ils avaient vu le groupe compact de sa protection rapprochée. Tout avait été réglé et mis en place des dizaines de fois. À blanc. Ce matin, ils étaient prêts. Rien que des pros. Le gratin des *regime* de Palerme. Des *soldati* qui avaient fait leurs preuves et qui ne paniqueraient pas au dernier moment. Même si, côté flics, ça flinguait un peu.

Là-bas, les cinq gorilles et le juge arrivaient au bord du trottoir. Dans quelques secondes, ce serait l'enfer. Ritano colla de nouveau sa bouche en bec-de-lièvre au micro de l'appareil.

— Prêt, numéro deux ?

Une véritable opération de commando. Avec des codes, un scénario appris au rasoir, et même un plan de secours, pour le cas où tout ne se déroulerait pas comme prévu. Ritano était fier de son boulot.

Dans le talkie-walkie, il y eut un bref grésillement.

— *Sì, Rita. On est prêt*, souffla une voix nasillarde.

Le bec-de-lièvre de Ritano se déforma dans une grimace qui le rendit encore plus laid. Malgré la concentration, il écumait de rage. D'abord, parce qu'il détestait qu'on l'appelle Rita, et aussi parce que ce connard de Fizzi ne respectait pas les codes de procédure. Quand tout serait réglé du côté du juge, il s'occuperait de cet enfoiré.

Mais il y avait plus urgent.

Maintenant, le groupe de protection descendait le trottoir et la portière de la Regata s'ouvrait. C'était le moment. Ritano se redressa sur le siège avant de la Mercedes et lança :

— Go !

Et tout bascula dans l'horreur.

De toutes parts, des chapelets de détonations rageurs se déchaînèrent. Devant la Mercedes, un gros camion ouvrit son hayon arrière, livrant passage au canon d'une mitrailleuse US M.60 de 7.62 mm et l'embouchure caractéristique d'un Bazooka US M.18 flambant neuf. Les deux armes de guerre firent feu en même temps. Au départ de la roquette, la caisse du camion sursauta sous le souffle, mais, déjà, sa charge meurtrière atteignait le groupe des voitures de police. La dernière de la file sembla prise de folie, avant de se désintégrer dans une immense boule de feu orange. Et, tandis que la M.60 entrait en action, l'effet de propagation fit le reste. Dans la clameur de la foule paniquée, les explosions en chaîne des véhicules formèrent un fond sonore épouvantable. Des vitrines furent pulvérisées sur la via Délia Libertà, des corps déchiquetés s'éparpillèrent en l'air, des hurlements fusèrent dans les rangs de la police.

Mais il était déjà trop tard.

Derrière Ritano, les deux *soldati* déchargeaient leurs Franchi L.F.57. Les quatre-vingts cartouches des deux chargeurs tracèrent leurs comètes de mort en 9 mm, traversant l'espace comme autant de guêpes en furie.

Sur la petite place, deux des gorilles de Brassi eurent néanmoins le temps de faire jaillir leurs armes. Mais aucun ne put tirer. Cisailés par les rafales, ils sursautèrent, donnant l'impression d'être pris de folie. Le crâne de l'un d'eux éclata sous les impacts, distribuant sang, cervelle et os autour de lui. Un autre ouvrit démesurément la bouche. Comme pour crier. Mais, seul un flot de sang noirâtre en jaillit. Sinistre fontaine gesticulante, le mastodonte tournoya sur lui-même, tentant désespérément de retenir de ses deux mains les viscères qui s'échappaient de son abdomen haché. En s'écroulant, il renversa un de ses confrères qui, corps sectionné à hauteur des hanches, se demandait pourquoi il ne pouvait courir. Dans le mouvement, il accrocha instinctivement le juge Brassi, l'entraînant au sol avec lui. Dernier réflexe professionnel avant de mourir. Il ne put donc se rendre compte que l'homme qu'il était chargé de protéger avait le buste éclaté par plusieurs impacts. Sa belle chemise de soie crème en avait pris un sérieux coup. Mais quand, une seconde plus tard, les deux autres gorilles massacrés sur place s'écrasèrent sur lui, personne n'aurait pu dire à qui avait appartenu tout ce sang.

Il y eut encore trois explosions de forte puissance, aussitôt suivies de plusieurs autres. Plus sèches. Des grenades. Du côté des forces de l'ordre, c'était le désastre complet. Des formes ensanglantées gisaient partout, des corps brûlaient au sol et une poignée de civils et d'antiterroristes en treillis tiraillaient encore. N'importe où. Dans la petite foule paniquée qui était bloquée sur la via Délia Libertà, les cris montaient crescendo. Une femme, la seule qui ne fût pas à plat ventre, hurlait d'une voix aiguë en faisant tournoyer son sac à main au-dessus de sa tête échevelée. La terreur l'avait rendue folle. Une balle perdue vint la frapper en pleine poitrine. Sous le choc, elle recula, trébucha sur les corps allongés, mais resta debout. Soudain, alors qu'une tache de sang s'élargissait sur son chemisier clair, elle éclata d'un rire dément, avant de s'affaisser lentement en continuant à faire tourner son sac à bout de bras.

Elle mourut à peu près en même temps que le dernier des anti-terroristes. Celui-ci avait pris une grenade défensive de plein fouet. Tombée juste à ses pieds. Il avait voulu la renvoyer sous le camion qui venait de manœuvrer dans sa direction. Pas le temps. Il ne restait pratiquement rien de lui, entre la ceinture et sa casquette de commando. Juste un peu de charpie.

Un silence impressionnant succéda alors au déluge.

Un silence de mort.

— *Va bene*, lâcha Ritano dans le talkie-walkie.

Son regard glacé courait sur le théâtre du massacre. En spécialiste, il appréciait le déroulement des événements, sans éprouver la moindre émotion. Il avait, jusqu'à ce jour, assassiné tant de voyous, de flics ou de simples innocents, que cette nouvelle tuerie le laissait parfaitement indifférent. Cette fois encore, toutes ses cibles paraissaient anéanties. Plus un seul flic vivant et Brassi gisait sous son amoncellement de gorilles morts. Seuls, les rescapés « civils », les badauds qui avaient échappé aux balles et à l'acier des grenades, frémissaient encore de trouille, aplatis sur les trottoirs, comme s'ils voulaient s'y incruster. Mais Ritano était un vrai pro. Il savait les flics vicieux. Surtout les anti-terroristes. L'un d'eux pouvait très bien n'être que blessé et Ritano ne voulait prendre aucun risque. Il remonta le talkie-walkie vers son bec-de-lièvre et lança :

— Je sors, couvrez-moi.

Il se tourna vers ses flingueurs personnels.

— C'est valable pour vous aussi.

Mais, avec ceux-là, il pouvait être tranquille. Besca et Reno étaient ses âmes damnées. Des machines à tuer qui se seraient laissé découper en morceaux pour lui. Deux grognements de primates montèrent de la banquette arrière. Les deux tueurs étaient prêts, et pas une mouche ne passerait impunément dans leurs lignes de mire. Alors, Dane Ritano se pencha pour attraper le manche en bois qui dépassait sous son siège et, tout aussi tranquillement, il quitta la Mercedes et se mit en marche de son long pas d'échassier sinistre.

Au bout de son bras, se balançait une courte hache.

Il adorait faire ce genre de boulot.

Tout en surveillant autour de lui, il s'approcha du tas de cadavres, sous lequel le juge Brassi gisait. Entre les jambes d'un des gorilles, un coin de l'attaché-case noir dépassait. Suffoquant dans la fumée grasse et nauséabonde des incendies, il s'accroupit, tira sur la mallette, faisant apparaître le poignet menotté du juge. Il dégagea le membre jusqu'à l'avant-bras, le plaqua fermement contre l'asphalte et leva prestement la hache.

Lorsqu'il l'abattit, cela fit un bruit de bois qui se casse, du sang jaillit et le fer tranchant souleva une gerbe d'étincelles en écornant le sol. Lorsqu'il se redressa, un long cri de femme monta dans l'air immobile, avant de se transformer en un gémissement de moribonde. Dane Ritano venait d'arracher la main sectionnée du juge au bracelet des menottes et, d'un coup de pied, il l'avait expédiée sur le trottoir d'en face.

L'attaché-case d'un côté, la hache de l'autre, il refit le chemin en sens inverse, disparut dans la Mercedes. Ce fut le signal du décrochage. Le camion démarra, puis la Mercedes, aussitôt suivie de

trois autres véhicules bourrés de *soldati*. Les canons des armes étaient encore aux portières, inutiles. Sur la petite place Ruggero Settimo, plus personne n'était en mesure de s'opposer à leur repli.

CHAPITRE DEUX

— Tu te fous de ma gueule, ou quoi !

Bemi « Grêlé » Mazzane était livide de rage. Ce qui, davantage encore, faisait ressortir la petite vérole qui ravageait sa face malade. Derrière ses lunettes rondes à monture de platine, ses yeux noirs s'étaient réduits à l'état de fentes. Entre les paupières quasi exemptes de cils, un éclat meurtrier flambait. À voir sa silhouette chétive et ses épaules tombantes, on aurait pu se tromper sur son compte. Le prendre pour un minus. Certains étaient morts de ce genre d'erreur. En réalité, Berni Mazzane était un des derniers grands boss de l'époque héroïque. Un des survivants de la vraie, de la grande *Cosa Nostra* sicilienne. Il avait tant de cadavres à son actif qu'un registre épa comme la Bible n'aurait pas suffi à les répertorier.

Regard allumé de haine, il avança sur Dane Ritano, le saisit au col pour lui cracher son haleine fétide au visage.

— Dis, minable, dis que tu te fous de ma gueule !

Sous l'insulte, Dane Ritano blêmit. On ne l'avait encore jamais traité de minable. Pour ça, il était capable de découper n'importe qui en morceaux.

N'importe qui, mais pas le « Grêlé ». Ça c'était impossible. Personne n'aurait pu toucher un seul de ses rares cheveux. Il resta donc de marbre, frémissant intérieurement d'une formidable envie de tuer. N'importe qui.

Berni Mazzane le lâcha brutalement pour aller chercher l'attaché-case noir qui était ouvert sur le bureau empire. Il le balança aux pieds du super *caporegime* et hurla :

— Un journal ! Un simple connard de journal, gronda-t-il en changeant brusquement de ton. On lève une armée pour s'emparer des dossiers de cette merde de juge, on prend des risques, on fait des cadavres pour un bon Dieu de journal de merde ! T'es un vrai crack, Rita ! Un vrai de vrai.

Ritano baissa les yeux vers la moquette blanche où s'étaient présent les pages chiffonnées du « *Giornale di Sicilia* ». Il n'était même pas du jour.

— On pouvait pas savoir que cet enfoiré...

— Tu pouvais pas savoir, hein !

Dane Ritano déglutit. Il n'avait PAS peur. Simplement vexé. Il ne

comprenait toujours pas ce qui s'était passé. Ce pédé de Ricardo lui avait pourtant juré...

— C'est cet enfoiré de pédé, plaïda-t-il. D'après lui, les dossiers auraient dû être dans l'attaché-case. Il l'avait juré.

Derrière les lunettes rondes, les petits yeux méchants de Mazzane luisirent d'un éclat assassin. D'une voix soudain douceuse, il articula :

— Tu veux savoir ce que je pense de toi, Rita ? T'es un minable. Rien qu'un flingueur. Et tu passeras jamais la rampe. Parce que t'es incapable de jauger ceux qui bossent pour toi. Rien qu'un enfoiré de pédé te roule dans la farine. Lamentable.

Il y eut un silence, lourd de menaces, durant lequel Dane Ritano énuméra mentalement les diverses tortures qu'il pourrait infliger à cette pédale de valet. Mais Berni Mazzane ne lui laissa pas le temps de choisir vraiment. Repoussant le super *caporegime* d'un geste méprisant, il retourna s'asseoir derrière la grande table empire en marqueterie et se mit à tapoter son sous-main en chevreau à l'aide d'un coupe-papier en or. Un cadeau que Stefano Bontade, le grand chef *mafioso*, lui avait fait, deux jours avant son assassinat^[1]. Il parut un instant s'abîmer dans d'amères réflexions, puis, fixant le vide au-dessus de Ritano, il laissa filer entre ses dents serrées :

— Écoute bien ce que tu vas devoir faire, Rita. Surtout, écoute bien. Parce que c'est ta dernière chance.

Alors seulement, Dane Ritano commença à avoir peur. Et il avait raison. Berni Mazzane ne donnait jamais deux fois « sa dernière chance » à quelqu'un.

Lui déçu, c'était la mort.

Et pas n'importe quelle mort.

Tout en bas, à vingt-quatre étages de distance, Wall Street déroulait son interminable ruban de lucioles scintillantes. Sur la gauche, le large serpent frémissant de Broadway et ses néons en folie, tandis que, face à la terrasse, au-delà de Broadway, la masse sombre de Trinity Church se perdait dans les vapeurs cotonneuses des émanations de millions de moteurs.

New York.

La mégapole. Le centre vital du nouveau monde, de la culture américaine, des affaires... et du crime. Un résumé, un concentré d'universel.

Un vent acide balayait les antennes TV de la terrasse et chuintait sa plainte lancinante au travers des armatures d'un gigantesque complexe d'enseignes lumineuses. Derrière Mack Bolan, les monstrueuses lettres « nouilles » de Coca-Cola crevaient la nuit opaque de leurs volutes tapageuses.

Il était minuit dix.

Vêtu de la sinistre combinaison noire, allongé sur le béton de la terrasse et l'œil appliqué à l'oculaire de la lunette de visée nocturne, l'Exécuteur patientait depuis une vingtaine de minutes et, pas une fois, le M16 A1 n'avait frémé dans ses mains. Y compris quand, un quart d'heure plus tôt, la voix de Politicien avait résonné dans le transceiver, annonçant son arrivée au contact. Exactement, devant le grand porche de l'immeuble d'en face. Celui où, au vingtième étage, juste derrière la grande baie allumée que surveillait Bolan, la réunion des « Canadiens » allait se tenir.

Emanant de Phil Necker, le remplaçant de Léo Turrin au sommet de la *Commissione*, l'information portait sur un projet d'importance capitale. En effet, selon Necker, la mafia canadienne et les *amici* US avaient décidé de s'associer. Pas définitivement, mais ponctuellement. Au coup par coup, selon les intérêts de chaque partie.

L'œuvre du Protector.

Et les discussions préliminaires devaient justement avoir lieu cette nuit. Ici, à New York, au vingtième étage de cet immeuble, fief de la société INTERTRUCKS, filiale occulte de MIDAS, la nouvelle et tentaculaire organisation de la mafia internationale.

Alors l'Exécuteur attendait. Pour une première prise de contact officielle, les pourris ne seraient pas déçus. Et ce nouveau « carton » de l'Exécuteur n'était que la préfiguration du grand blitz qu'il s'appropriait à lancer contre l'*Organized Crime*.

En effet, depuis l'avènement de la superpuissance que représentait le *Protector*, la mafia mondiale s'était vu insuffler un fantastique regain de vitalité. Et, bien que la guerre de Mack Bolan s'intensifiât graduellement pour y répondre, la tâche devenait de jour en jour plus ardue. Avec en prime, le danger sans cesse croissant pour lui de tomber sous les coups sauvages de l'ennemi. Mais Mack Bolan était un vrai guerrier. Dans son combat contre les multiples têtes de l'hydre monstrueuse, il continuerait à se montrer implacable. Il frapperait toujours plus fort et plus vite. En toute lucidité, sans illusions. Cette guerre serait permanente et il n'en verrait la fin qu'à sa propre mort. Car, il le savait, le MAL ne disparaîtrait jamais. Comme le BIEN, il était une des éternelles composantes de l'humanité.

— *Base mobile à Dakota... Base mobile à Dakota...*

Politicien. Le transceiver venait de chuintier sa voix métallique près de l'oreille de Bolan. Sans quitter la baie vitrée du regard, celui-ci établit le contact :

— Dakota écoute.

— *Les trois émissaires viennent de pénétrer dans le hall. Tu devrais les « prendre en charge » dans quelques minutes. Terminé.*

— Bien reçu, Base mobile. Tu peux décrocher. Terminé.

Bolan coupa le contact, raccrocha l'appareil à sa ceinture et se concentra sur l'image lenticulaire que lui transmettait la lunette de visée. Pour le moment, derrière la grande baie vitrée du vingtième étage, il n'y avait toujours que trois hommes : Gene Viglio, Armero Tubiana et Léo Camiro, dit le « docteur », en raison de son passé de médecin marron de la mafia new-yorkaise. Les envoyés des trois plus grandes familles locales. Dans la visée, l'Exécuteur voyait nettement luire la large calvitie du « docteur ». Il avait le crâne lisse et brillant comme une boule de billard. Bolan le connaissait de réputation. Sous des dehors d'homme affable, il cachait une personnalité complexe, faite d'intelligence et de grande cruauté. Devenu gangster à la suite d'exercice illégal de la médecine, il vouait désormais à la société une haine farouche. Et il avait mis ses connaissances anatomiques au service de son boss, Angelo Dartà, en tant que *consigliere*, notamment, en ce qui concernait les mille et une manières de torturer en provoquant les plus grandes souffrances. À sa façon, il faisait penser à ces médecins maudits qui, sous le troisième Reich, avaient mis leurs compétences au service des bourreaux nazis.

Il était ce que Bolan exécrait par-dessus tout. Le mal absolu. Précisément parce qu'il était intelligent.

Autour de la table ovale recouverte d'un tapis vert, et abondamment chargée de bouteilles et de verres, les trois *mafiosi*, cigares aux lèvres, semblaient plongés dans une discussion tranquille. Des hommes d'affaires. La mafia en cols blancs.

Soudain, un quatrième type apparut dans le cadre de la baie. Une espèce d'ours au front bas, brun de peau et de cheveux. Le porte-flingue dans toute l'acception du terme. Il vint pencher son immense carcasse sur le crâne chauve du « doc » et lui parla brièvement. Ce dernier hocha la tête, le congédia d'un geste de prélat. Un instant plus tard, l'ours réapparut, escortant le trio des nouveaux arrivants. Des mains se serrèrent, des sourires carnassiers s'ébauchèrent, et les canadiens s'installèrent à leur tour, tandis que l'ours se dirigeait vers la baie vitrée.

L'index de l'Exécuteur se posa doucement sur la détente du M.16. Dans un instant, le porte-flingue allait tirer les rideaux et il serait trop tard.

Derrière la lentille de la visée, l'iris pâle de Bolan devint fixe. Une lueur polaire venait d'y naître. Il bloqua son souffle, positionna la mince croix rouge vif sur le front simiesque de l'ours et un frémissement bref passa dans la dernière phalange de son index.

L'ours serait le premier à mourir.

Il y eut un « floup » qui fut avalé par le vent aigre, le M.16 tressauta légèrement dans les mains de l'Exécuteur et, de l'autre côté de Wall Street, le projectile à effet pendulaire de .223 creusa la glace.

Propulsée dans son mouvement ondulatoire, déformée par l'impact dans le verre, la balle fit littéralement exploser le front du pourri. Celui-ci fut catapulté en arrière, percuta la table de conférence et s'y cassa les reins, répandant un étrange geyser oblique de sang noir. Un morceau de sa maigre cervelle de tueur gicla à l'horizontale, souillant tout le côté droit de la veste grise du « doc ». Celui-ci esquissa un mouvement de recul, mais la deuxième balle du M.16 lui fracassa la nuque, dispersant des esquilles de vertèbres cervicales tous azimuts. Il piqua du nez en renversant une bouteille de J&B, puis une autre, de Jim-Beam Bourbon. Il était déjà mort, quand la troisième ogive meurtrière atteignit Gene Viglio à l'œil droit, et la quatrième Armero Tubiani en pleine bouche. Les deux *capi* s'écroulèrent en même temps, mais seul, Armero Tubiana, l'homme des jeux clandestins, eut le temps de pousser un gémissement sourd, avant de rendre son âme polluée au diable.

Quant aux Canadiens, ils auraient mieux fait, ce jour-là, de rester dans le beau pays des érables. Tétanisés à leurs places, ils demeurèrent figés, fixant les cadavres de leurs homologues US avec des mines diverses. L'un d'eux eut néanmoins le réflexe tardif de se jeter au sol. Mais de l'autre côté de Wall Street, l'Exécuteur avait déjà manœuvré le sélecteur de tir du M.16. Du coup par coup, il était passé sur la position rafale.

Ce fut le déluge.

Le *mafioso* aux réflexes fut cueilli au vol par un essaim rageur de plomb brûlant qui lui cisaila le cou. Il mourut avant d'avoir touché le sol. Dans le même temps, alors que, trop sollicitée par les tirs, la baie vitrée achevait de se désintégrer, les deux derniers Canadiens passaient l'arme à gauche dans un flamboiement de sang qui éclaboussa murs et plafond.

Un silence épais s'installa dans la grande pièce. Au vingtième étage d'un tranquille building de Wall Street, la conférence au sommet qui devait voir fusionner les mafias US et canadienne venait de prendre fin... faute de participants. Au même moment, de l'autre côté de Wall Street, Mack Bolan pénétrait dans une cabine d'ascenseur qui le descendit au rez-de-chaussée. Combinaison noire recouverte d'un imper sombre, un long sac de sport accroché à l'épaule, il gagna tranquillement Greenwich Street, où, garé devant Charles Merill Hall, le char de guerre à la peinture flambant neuve l'attendait.

— Tout est OK ? questionna aussitôt Politicien.

Il était assis sur le siège de la console opérationnelle du *van* et mâchait un *bubble* qui lui déformait la joue.

— Affirmatif, répondit Bolan.

Puis il désigna le voyant lumineux du radiotéléphone qui clignotait sur la console. Suivant son regard interrogateur, Politicien

maugréa :

— Hal. Ça semble urgent.

Fronçant les sourcils, l'Exécuteur établit le contact et la voix de Brognola s'éleva dans l'habitable.

— *Notre ami du sommet veut te voir, Stricker. Urgentissime. Un truc dingue.*

— Quel genre de truc ?

Bolan avait établi le brouilleur Scramble et ils auraient pu dialoguer en toute sécurité de ce que Phil Necker estimait urgentissime. Mais Hal Brognola insista :

— *Pas question, vieux. C'est de la dynamite. On t'attend au contact numéro huit N-Y.*

L'ordinateur qui fonctionnait en permanence dans la tête de Mack Bolan lui restitua instantanément l'information en clair. Le huit N-Y signifiait Kennedy Airport, au Cultes center. La chapelle.

— Quand ? demanda-t-il encore.

— Maintenant. Son avion décolle dans quarante minutes.

Bolan raccrocha.

Une course contre la montre venait de commencer. Et l'Exécuteur ignorait encore qu'il allait plonger dans l'univers de l'incroyable. La démente à l'état brut.

À en juger par l'absence de fréquentation des chapelles d'aéroports, plus personne n'avait peur de l'avion. Sauf Phil Necker. Il était là, assis à l'extrême gauche de la première travée, face à l'autel, baignant dans ce clair-obscur fait de douceur et de paix qui caractérise les lieux de culte.

En pénétrant dans la chapelle, Mack Bolan avait croisé Hal Brognola, qui, discrètement, allait veiller sur leurs arrières. L'Exécuteur alla s'asseoir près du fédéral-taupo, interceptant au passage son regard clair derrière les lunettes à fine monture.

— C'est grave, attaqua directement Necker.

À sa mine, Bolan s'en serait douté. Sur le visage ascétique aux traits anguleux, la peau de son ami était grise. Et Bolan ne fut pas certain que la perspective de son prochain embarquement en était la seule raison.

— Vas-y, encouragea-t-il. Déballe tout.

Le *consigliere* de la *Commissione* s'éclaircit la voix et, regard perdu au-delà de l'autel, il attaqua :

— Ils ont déclenché la guerre.

Il faisait évidemment allusion à la mafia. Bolan esquissa un sourire glacé.

— J'ai déjà eu l'occasion de m'en apercevoir, ironisa-t-il sombrement.

Necker réprima un geste d'agacement.

— Je veux parler de la VRAIE guerre. Ou plutôt, la grande invasion.

— Tu peux éclairer ?

— Ils ont descendu Sylvio Brassi.

— Le juge de Palerme ?

Hochement de tête de Necker qui précisa :

— La presse n'est pas encore au courant. Ça vient de se produire et la nouvelle est arrivée à la *Commissione* par téléphone. Et Brassi n'est qu'un début.

Bolan calculait rapidement. Avec le décalage horaire, il n'était pas encore neuf heures du matin à Palerme. Il soupira :

— C'était malheureusement prévisible. Les pourris ont trop à perdre en laissant se dérouler tous ces procès.

Nouveau signe de tête de Necker.

— Il faut que tu retournes là-bas, vieux. Très vite.

Bolan fronça les sourcils. Son dernier blitz sicilien n'était pas si vieux[2].

— Déjà !

— Cette fois, c'est complètement dingue, fit valoir la taupe fédérale, d'une voix éteinte. Il ne s'agit plus de couper des têtes, ni d'abattre des combines fumeuses. À partir de maintenant, tu vas devoir déjouer un énorme complot.

— Un complot !

Necker déglutit, garda le silence un bref instant, avant de consulter sa montre. Son vol allait être annoncé d'un moment à l'autre.

— Je pars dans cinq minutes. Pour Palerme. Avec le vieux Franck Marioni. Là-bas, il doit rencontrer quelqu'un de très... de très, très haut placé.

Bolan ressentit un picotement d'excitation dans la nuque. Était-il possible qu'il s'agisse du *Protector* ? Comme s'il avait deviné sa pensée, le *consigliere*-taupe éleva une main apaisante.

— J'ignore encore de qui il s'agit. Mais, ce dont je suis certain, c'est que le complot du *Protector* porte sur l'annexion pure et simple de la Sicile.

— Hein ?

— Tu as bien entendu. Il est question de déstabiliser la Sicile pour y créer un État indépendant. Entièrement gouverné par la mafia.

— C'est complètement dingue !

— Pas tant que ça. En tout cas, si j'en juge par le plan dont la *Commissione* vient de prendre connaissance, c'est tout à fait possible. Le plan « Flash ».

Un autre silence, puis :

— Je peux même te dire qu’avec ce qu’ils ont concocté, tu auras beaucoup de mérite s’ils échouent.

— Shit ! lâcha songeusement Bolan.

Il connaissait suffisamment Necker pour le savoir peu enclin aux fantasmes. Quelque chose se noua en lui, tandis que son ami reprenait, en consultant de nouveau sa montre :

— Maintenant, écoute bien, et classe tout ça dans ta tête.

Quand, trois minutes plus tard, Phil Necker se leva pour quitter la chapelle, il sembla à l’Exécuteur que Dieu avait déserté ce lieu de culte. Parfois, il devait se repentir d’avoir créé l’homme.

La porte se referma avec un bruit feutré derrière la taupe fédérale et, toujours assis, Mack Bolan ne put s’empêcher d’admirer le successeur de Léo Turrin. Pour accomplir ce qu’il faisait tous les jours, au risque d’être découvert, il fallait être un héros. Un vrai. Si les *amici* apprenaient qui était vraiment Felippo Necchero, ils allaient inventer pour lui des supplices très... très raffinés.

Bolan se leva à son tour, soupira et, sans un regard pour la petite lumière rouge qui, sur l’autel, attestait pourtant de la présence du Seigneur en ces lieux, il partit.

Vers l’enfer.

CHAPITRE TROIS

L'aéroport de Punta Raisi était plongé dans une brume matinale, humide comme une pattemouille et qui collait à la peau. Il n'était pas encore dix heures du matin, et il semblait que le ciel ne se laverait jamais de cette couche de coton gris qui stagnait au-dessus des pistes. L'hôtesse du 727 d'Alitalia envoya un sourire complice à Mack Bolan, au moment où il passait devant elle. La fille était jolie et avait semblé prête à succomber au charme étrange que dégageait le grand guerrier. Hélas, ses attentions toutes particulières n'avaient pas suffi à estomper le souvenir que gardait Bolan de son vol d'Air France qui l'avait impeccablement emmené jusqu'à Gênes.

Il renvoya néanmoins le sourire, franchit la passerelle en resserrant le col de son blouson « flight » en gros cuir brun. Il avait quitté Kennedy Airport dans cette tenue, se réservant d'acheter sur place les vêtements que lui imposerait le climat.

À quelques mois d'écart, il eut la même impression en foulant le tarmac. Il posait le pied sur le sol où était née la mafia des origines. Étrange sentiment, fait de tristesse et de haine glacée. Il était dommage qu'un aussi beau pays fût ainsi entaché de la faute originelle absolue. Celle du crime contre l'humanité. Mais il était à pied d'œuvre et les états d'âme n'étaient pas de mise.

Il grimpa dans la navette et se laissa conduire vers l'aérogare, en passant mentalement en revue tous les éléments que lui avait fournis Necker dans la chapelle de Kennedy Airport. Il récapitula tous les noms de l'impressionnant listing de la nouvelle mafia locale, s'attachant à relier chacun à la famille et au groupe auxquels il appartenait. Des dizaines de noms, du plus simple *soldato* aux plus importants chefs de clans.

Un exercice de mémoire qu'il n'avait pas encore achevé lorsqu'il pénétra dans la salle des arrivées. Une foule compacte se pressait à la réception des bagages. Des groupes de touristes, des vacanciers prématurés. Mais, en Sicile, le mois d'avril était d'une beauté et d'une douceur idéales. Un instant, il envia ces gens dont le principal souci était de retourner chez eux, nantis du bronzage optima.

Mack Bolan, lui, était venu pour tuer.

Un quart d'heure plus tard, il filait aux guichets d'Avis, pour y retirer la voiture qu'il avait réservée de Kennedy Airport. On lui remit

clés et papiers d'une superbe Alpine V6GT 2850. 13 chevaux, véritable petite bombe sur roues, que lui indiqua fièrement le préposé.

Seul inconvénient, elle était d'un superbe rouge vif.

Avec ça, il allait passer inaperçu !

Au moment où il lançait son grand sac de voyage sur le siège arrière du bolide, son instinct l'avertit d'une présence dans son dos. Prêt à tout, il tourna la tête, et dut baisser les yeux pour capter le regard malicieux d'un minuscule gamin. Celui-ci souriait d'un air indécis, les mains enfoncées dans les poches revolver de son jean usé jusqu'à la corde.

— *Signore Albano ?*

Bolan tiqua. Le gamin l'avait appelé par le nom qui figurait sur le faux passeport établi pour la circonstance. Sur ses gardes, il grogna :

— Qu'est-ce que tu lui veux, au *signore Albano* ?

— J'ai un message pour lui. Alors, c'est vous, Albano ?

— Un message de qui ?

— D'un autre américano. Le *signore Dakota*.

Necker ! En envoyant ce messenger insolite, la taupe fédérale appliquait une des procédures d'urgences préétablie entre eux. Quelque chose clochait. Malgré son impatience, Bolan voulut en savoir plus.

— Tu l'as rencontré comment, ce *signore Dakota* ?

Sourire calculateur du gamin.

— Il est venu prendre un café au bar où je fais la plonge, et il m'a chargé de venir vous apporter son message ici. J'avais votre description et je savais que vous passeriez au guichet Avis.

— OK. Donne le message.

De plus en plus rusé, le même eut un geste très explicite du pouce et de l'index.

— C'est que... votre ami, il m'a dit que vous me paieriez pour ça.

Faux. Necker avait évidemment déjà rétribué son Messenger. Mais Bolan n'avait pas le temps de discuter. Il fourra cinq dollars dans la main avide qui se tendait. Mais le garçon se renfrogna, singeant l'offensé.

— On était tombé d'accord sur dix dollars, *signore* !

Pas étonnant que la Sicile soit le berceau de la mafia. La relève était assurée. Bolan capitula, arracha l'enveloppe cachetée que lui tendait enfin le gosse et s'enferma dans l'Alpine. Du coin de l'œil, il vit son jeune messenger sauter sur une mobylette déglinguée et disparaître à l'embranchement de l'autostrade. Inquiet, il ouvrit le pli. Dedans, un simple bristol, sur lequel Necker avait tracé deux lignes au texte banal de bienvenue. Codé.

Cinq minutes plus tard, le message en clair se résumait à un nom et une adresse à Palerme, suivis des mots « clash » et « urgent ».

L'Exécuteur savait ce que cela signifiait.
Le combat commençait.

Bemi Mazzane avait enfin reçu l'accord demandé une heure plus tôt par téléphone. Un peu long, mais l'action délicate qu'il imaginait requerrait la prudence. Depuis l'exécution du juge Brassi, la bonne femme était peut-être protégée.

Le « confidente » prit le temps d'allumer un infect cigare en forme de sarment de vigne, avant d'enfoncer la touche d'un interphone.

— Rita, grinça-t-il. Amène-toi.

Dix secondes plus tard, le super *caporegime* au bec-de-lièvre venait aux ordres. Il planta sa silhouette efflanquée face au bureau empire, mains dans le dos, regards attentifs, un rien soumis. Compte tenu de son énorme bavure, il n'en menait pas très large. La bavure, il l'avait apprise, comme Mazzane, lors d'un banal bulletin d'informations.

Le juge Brassi n'était pas mort.

On parlait de multiples et graves blessures, de la main sectionnée, et du peu d'espoir de le sauver. N'empêche que Dane Ritano avait manqué son coup. Un truc à le discréditer définitivement aux yeux du boss. Et de tous les *amici*.

— Écoute bien, connard, attaqua « Grêlé » Mazzane. Et, cette fois, t'as pas intérêt à foirer.

— Écoutez, patron. Je...

— Ta gueule !

Berni Mazzane n'avait pas haussé le ton, mais, derrière les lunettes rondes, ses petits yeux noirs jetaient des éclairs meurtriers. Il laissa le temps à son *caporegime* d'assimiler toute l'étendue de la menace sous-jacente, avant de reprendre, encore plus bas, plus menaçant :

— Je vais encore te donner une chance, minable. Une seule.

Il laissa encore passer quelques secondes, avant de poursuivre :

— Une toute petite chance de réparer tes conneries.

— Y aura plus de problèmes, patron.

— Ferme ta grande gueule de *rabbit* et écoute. Tu vas faire comme j'ai dit hier. Hier, j'avais pas le feu vert, mais maintenant, c'est OK. Et fais bien gaffe d'appliquer le plan à la lettre. Sinon...

— Si patron, lâcha Ritano visiblement soulagé. Je coince la bonne femme et je lui arrache le morceau. Après...

— Après, tu fais comme on a dit. C'est-à-dire que tu fais absolument rien sans m'appeler avant. Sur ma ligne rouge.

— Compris, boss.

Mazzane le fit taire d'un geste dédaigneux.

— Continue à fermer ton clapet à merde. Le mari de cette conne rentre de l'usine à minuit. Arrange-toi pour que vous ayez vidé les lieux avant. Et avec les renseignements.

— Si, pat...

— Maintenant, casse-toi.

Dane Ritano ne se le fit pas répéter. Il allait enfin pouvoir décharger sa rage et ses envies de meurtre sur quelqu'un. Autant que ce soit sur une salope de bonne femme. Et, si les renseignements de Mazzane étaient vrais, ses gars allaient bien s'amuser. Pourvu que la fille soit bien avec la mère. Aujourd'hui, même à seize ans, les gonzesses sortaient le soir. Toutes des putes.

À sa montre, il était 22 heures dix. Pas question de traîner.

La Mercedes cahota dans les multiples nids-de-poule qui creusaient la route. Elle parcourut encore une centaine de mètres, avant que Ritano n'ordonne au conducteur :

— Arrête.

Le véhicule s'immobilisa mollement sur une sorte de terre-plein naturel, au pied d'un renforcement de mur écroulé. Le moteur se tut et le silence s'installa, à peine troublé par les aboiements lointains d'un chien. Ritano tourna la tête, riva son regard trop fixe sur l'unique fenêtre éclairée.

C'était un de ces pavillons bon marché, tous construits sur le même modèle, que l'on trouvait un peu partout, aux périphéries des villes. Façade bise, toiture en mauvaise tuile industrielle, fenêtres standard aux proportions disgracieuses. Ritano soupira d'aise. Au moins, la bonne femme était chez elle. Anne Cornera. La secrétaire de cet enfoiré de juge.

— On y va ? questionna Reno, un des flingueurs de la banquette arrière.

— T'es pressé ?

La voix de Ritano avait claqué, sèche. Il détestait ce genre d'intervention, même de la part de ses flingueurs préférés. Parfaitement immobile, il observa les environs. Plongés dans la nuit, les faubourgs de Villabate, petite bourgade à l'est de Palerme, semblaient engourdis dans un premier sommeil. Trop rares, suspendues par leur câble au-dessus de l'étroite route, quelques lampes jaunâtres distillaient un éclairage parcimonieux. Tout était calme.

Ritano s'adressa au chauffeur, un type maigre et chétif, doté d'une ridicule moustache en trait de crayon :

— Toi, tu ne bouges pas.

Puis aux deux autres :

— On y va. Comme on a dit.

Reno et Besca, ses âmes damnées, ne se firent pas prier. Outre le fait de savoir qu'ils allaient passer à l'action, Ritano leur avait promis qu'ils auraient droit de s'occuper de la gamine. Seize ans ! Peut-être

pucelle ! Le genre de perspective qui leur donnait des ailes. Ils quittèrent la voiture en même temps que leur boss, rabattirent les portières sans les claquer. Le coin était désert, mais on ne pouvait jurer de rien. Puis, tranquillement, comme à la promenade, le trio de pourris emprunta le sentier caillouteux, creusé par les engins de chantier, lors de la construction récente de la maison. Mais, alors qu'ils arrivaient à hauteur d'un amoncellement de parpaings et de briques, un bruit rageur de moteur emballé les alerta.

Une moto.

Elle arrivait dans leur direction. Ritano se retourna, vit les halos d'un phare au détour du chemin. À trente mètres. D'un geste, il invita ses gorilles à le suivre et ils s'abritèrent derrière le tas de parpaings.

Il était temps. La moto arrivait. Dessus, le pilote, et une fille, cheveux au vent. Tous deux sans casque. L'engin pila au pied d'une minuscule terrasse, juste devant la porte de la maison. Un rire clair résonna et la fille sauta à terre. Dans la lumière du phare, elle apparut, mince silhouette longiligne, en jean et tee-shirt bleu électrique. Elle se pencha vers le garçon, lui embrassa goulûment les lèvres et, dans un dernier éclat de rire, balançant un sac en toile sur son épaule, elle adressa au garçon un adieu de la main.

— *Ciao*, Albertino !

Le motard fit repartir sa bécane, se permit un savant dérapage sur la terre du chemin, et l'engin s'élança. Il disparut au détour de la route, tandis que sur la terrasse la fille fouillait son sac. Un bruit de clés sonna et elle s'approcha de la porte d'entrée. Alors, sautant sur l'occasion, Ritano fit signe à ses tueurs. Dans un mouvement rapide, ils arrivèrent simultanément dans le dos de la fille. À cause du bruit de la moto, elle n'avait rien entendu. Quand, rapide comme un crocodile, Reno lui tira la tête en arrière pour lui appliquer la lame d'un rasoir sur la gorge, elle poussa un faible couinement qui s'acheva dans un râle.

— Ta gueule, gronda Reno.

Elle sentit son haleine chargée d'ail, vit un visage hideux arriver dans son champ de vision. Une figure de gargouille, avec un bec-de-lièvre qui, écœurant, lui souriait presque gentiment.

Complètement tétanisée, Ornella Cornera sentit un courant glacé lui mordre le ventre.

— La clé, ordonna doucement Ritano.

Paralysée, elle eut le vague sentiment qu'on lui arrachait le trousseau de la main. Elle ne pensait plus qu'à cet acier tranchant qui menaçait sa gorge. Dans son cauchemar, elle entendit la porte s'ouvrir dans un léger grincement, évoqua désespérément le souvenir d'Alberto qui ne pouvait plus rien pour elle. Puis elle songea à sa mère et, oubliant le danger, elle voulut crier. Mais Reno l'avait pressenti. Il

siffla entre ses dents :

— Tss, tss !

Ajoutée à l'avertissement, la pression de la lame s'accroissait légèrement. Ornella ressentit une petite brûlure sous son menton, et elle oublia tout. Un vide immense se creusa en elle. La terreur l'avait entièrement investie.

Ritano exhiba un automatique Browning G.P. Vigilant 9 mm, au canon prolongé d'un long réducteur de son. Il poussa résolument la porte, précéda le groupe dans une petite entrée sombre. Quelque part dans la maison, une télé diffusait un feuilleton, et des coups de feu claquaient spasmodiquement. Une ironie du sort. Au fond de l'entrée, un rai de lumière filtrait sous une autre porte. Ritano s'approcha du battant, posa la main sur la poignée. Cela provoqua un léger cliquetis. Pour Ornella, ce fut comme un électrochoc. Contre Reno, son corps sursauta violemment, et, oubliant complètement le rasoir qui griffait sa peau, elle hurla :

— Maman !

À la même seconde, un trait de feu lui cisaila la gorge.

CHAPITRE QUATRE

Il y avait du sang partout. La fille s'était écroulée sur le carrelage blanc, et son corps était secoué des soubresauts de l'agonie. Un cri déchirant fusa, suivi d'un coup de feu. Le cri cessa et...

Anna Cornera pressa la touche « sommeil » de la télécommande. Réveillée en sursaut par les détonations, elle avait ouvert les yeux sur l'horrible spectacle. Une grimace déforma son visage un peu empâté. Elle avait toujours détesté la violence. Posant la télécommande sur l'accoudoir du fauteuil, elle amorça le mouvement de se lever. Elle attendrait Marcello au lit. Mais, alors que ses mains prenaient appui pour se redresser, elle perçut un bruit dans son dos. Elle tourna la tête et cligna des paupières.

D'abord, elle ne comprit pas bien ce qu'elle voyait, puis, l'inconcevable vérité l'agressa d'un coup. Ses yeux bouffis de sommeil s'arrondirent d'horreur et sa bouche s'ouvrit sur un cri qui refusa de jaillir.

— Pas bouger, signora.

Feutrée, presque amicale, la voix de Ritano la figea dans son demi-mouvement vers le haut. Transie de peur, son regard allait du bec-de-lièvre au visage livide de sa fille. Elle aussi semblait garder un hurlement dans la gorge. Sans doute avait-elle dû crier, mais le vacarme de la télé avait tout avalé. Une boule d'angoisse se noua dans les entrailles de la signora Cornera. Un filet de sang sinuait sur le cou de sa fille, allant se diffuser lentement dans le coton du tee-shirt.

Anna Cornera n'y comprenait rien. Son esprit avait cessé de fonctionner. Elle savait seulement que sa fille risquait de mourir et que les hommes qui la menaçaient ressemblaient à des gangsters de feuilleton. Du genre qu'elle abhorrait.

— Qu'est-ce... que vous voulez ?

Ça y était enfin ! La vie remontait en elle. Le sang battait comme un tambour à ses tempes, et ses jambes tremblaient. Si fort qu'elle retomba sur le fauteuil, buste tordu et cou douloureux. Ritano fit deux pas dans sa direction, son hideux sourire aux lèvres. Il pointa le long réducteur de son à quelques centimètres de son front et murmura, doucereux :

— On va causer.

Puis, désignant une porte qui s'ouvrait sur une cuisine, il ordonna

aux deux pourris :

— À vous de jouer, les amoureux.

Les deux autres n'hésitèrent pas. Avec un ricanement sadique, Reno poussa la jeune Ornella vers la pièce indiquée. Au passage, la mère trouva enfin la force de se redresser.

— Ornel...

Le reste fut coupé par le canon du Vigilant qui s'enfonçait brutalement dans une de ses narines. Anna Cornera émit un gémissement de douleur, retomba dans le fauteuil. Mais, malgré la menace de l'arme, son regard exorbité suivait toujours le trio. Quand, d'un coup de talon, Reno claqua la porte dans son dos, elle fut secouée par un étrange spasme qui ressemblait à un bref soupir.

— Ma fille, gémit-elle. Qu'est-ce que...

— Mes copains vont juste la violer un peu, sourit affreusement Ritano. Juste un peu.

— NOOOON !

De nouveau, Anna Cornera avait voulu se relever. D'une brutale poussée, Ritano lui enfonça davantage le canon dans le nez. L'appendice déformé de la femme ressemblait à présent à une grosse patate blême. Ritano souffla, faussement rassurant :

— Mais, si tu dis tout, ils la tueront peut-être pas... après. Et toi non plus.

Complètement dépassée, Anna Cornera ne pouvait quitter la porte close de ses yeux emplis de larmes. Un drame épouvantable venait de lui tomber dessus, et elle n'y comprenait toujours rien.

Pire qu'à la télé.

— Le dossier, murmura soudain Ritano. Je veux le dossier.

Il avait approché son visage de celui de la femme et celle-ci, à cause des larmes, avait une vision floue de l'affreux bec-de-lièvre. En revanche, son odorat enregistrerait l'odeur poivrée de l'eau de toilette du *mafioso*. Écoeurante. Un mauvais parfum de femme. De putain.

— Le... le dossier ?

Ritano hocha la tête.

— Celui que ton patron Brassi a instruit sur une certaine affaire de mafia. Je veux ce dossier. Très vite.

À cet instant, une série de cris étouffés leur parvint de la cuisine. Anna Cornera sursauta et elle voulut crier à son tour. Mais Ritano veillait. Il enfonça un peu plus le canon dans la narine et du sang en coula soudain. Anna gémit, tandis que les plaintes de sa fille lui perforaient les tympans.

Ritano sourit, mielleux.

— L'amour ! susurra-t-il, abject. Toujours l'amour !

Cette fois, Anna éclata en sanglots convulsifs. Misérablement secoué, son corps faisait grincer les ressorts du fauteuil. Folle

d'angoisse pour sa fille, elle hoqueta :

— Je ne comprends...

— Tss, tss !

Un autre cri étouffé fusa de la cuisine, et Anna sursauta violemment. Son regard éperdu essaya de capter une lueur de pitié dans celui de son bourreau. Elle n'y lut qu'un infini sadisme. Alors, anéantie, elle lâcha soudain :

— Grana ! Fernando Grana.

Le sourire de Ritano s'élargit.

— Qui c'est, Grana ?

— Le... l'assistant direct de... du juge Brassi.

— Bien. Très bien, Anna ! Et on le trouve où, ton Grana ?

Un autre soupir s'échappa de la poitrine de la femme qui laissa tomber :

— À... à Palerme. Via Oreto 16.

— Étage ?

— Der... dernier étage. C'est indiqué. Il est... célibataire, il n'est pas souvent chez lui...

Cette fois, le soupir émana de Ritano. Il avait son renseignement et Mazzane serait content.

— *Bene, Anna. Molto bene.*

Il libéra la narine du réducteur de son, se pencha sur la femme et saisit doucement le visage ruisselant de larmes entre ses mains. Il lui sourit et, tandis que de la pièce à côté leur parvenaient des grognements de porc satisfait, il demanda sur le même ton gentil :

— Il est où, ton téléphone, Anna ?

Du regard, elle désigna un guéridon dans un angle du salon. Ritano sourit une dernière fois et, d'un violent mouvement de torsion sur la tête d'Anna, il lui rompit les vertèbres cervicales.

Un truc qu'il avait toujours adoré.

La femme s'amollit brusquement entre ses mains et ses yeux se révélsèrent. Il la lâcha et elle s'affaissa dans son fauteuil en émettant un son rauque. Puis, tandis que, de la cuisine, lui parvenaient les échos affligeants du double viol, il alla décrocher le téléphone en consultant tranquillement sa montre. Il n'était que 23 h 34, rien ne pressait. Il composa le numéro de Mazzane, perçut une sonnerie, puis on décrocha.

— *Sì*, fit le timbre du boss.

Ritano souriait toujours, lorsqu'il annonça :

— Tout est OK, patron.

Il était vraiment content.

CHAPITRE CINQ

— Elle a pas souffert.

Rêveur, affalé sur la banquette arrière de la Mercedes, Reno caressait le terrible rasoir. Dans sa tête d'ordure, les différentes phases de leur petite séance avec la fille Cornera défilait comme un film en boucle continue. Il se remémorait les meilleurs moments, s'attardant, ça et là, sur des points de détails particulièrement forts. Les occasions de s'amuser vraiment avec les gonzesses se faisaient rares. Ici, en Sicile, ça n'était pas comme aux USA. Il se demandait d'ailleurs pourquoi on l'avait rappelé au pays. Une idée des huiles de New York. Sans doute un gros coup.

— Elle était même plus vierge, grogna-t-il encore.

— Ta gueule !

La voix sèche de Ritano dégrisa l'immonde. La Mercedes arrivait sur la piazza Giulio Cesare. Devant la gare Centrale de chemin de fer. À une portée de lance-pierres de la via Oreto.

Ils y seraient dans cinq minutes. À minuit vingt, la circulation était encore relativement importante, mais, contrairement à la journée, plutôt fluide. Les Palermitains vivaient tard, et, à l'approche de l'été, ils commençaient le grand cirque des sorties nocturnes.

— Qu'est-ce qu'on fait ? questionna le chauffeur à moustaches.

— On se balade un peu, renvoya Ritano.

Ce qui signifiait qu'ils allaient effectuer des circuits de reconnaissance aux abords du domicile de Fernando Grana. Mesure de précautions. Sur ce point, Mazzane s'était montré formel au téléphone. Après ce qui était arrivé au juge, son assistant était forcément protégé.

La Mercedes remonta la via Abramo Lincoln et traversa la piazza Santo Antonio, avant de tourner à gauche, dans la via Oreto. Le numéro seize n'était pas loin. Ils purent même le localiser avant d'y arriver.

Une Fiat bleue des *carabinieri* stationnait devant.

— Les enculés !

Ce commentaire distingué émanait de Besca, le partenaire de Reno. Jusqu'alors prostré sur la banquette arrière et se régaland du souvenir du viol, le costaud se redressa en laissant échapper un grognement de primate. De sous le siège avant, il avait extrait un des deux P.M. Franchi L.F.57 9 mm Parabellum de l'arsenal mobile. Dans

le rétroviseur, le regard trop fixe de Ritano avait enregistré la scène.

— C'est pas la guerre, connard.

Interloqué, l'autre hésita, bouche stupidement ouverte.

— On fait quoi, alors ?

— On bute discret, renvoya Reno qui avait tout compris.

Il était nettement plus intelligent que son comparse, et à l'occasion, ne détestait pas se faire remarquer. Question de prestige auprès du chef. D'ailleurs, si un jour Ritano venait à se bloquer une méchante balle perdue, Mazzane nommerait immédiatement Reno à sa succession. Il en était sûr.

Mais Ritano ne s'intéressait déjà plus à eux. Derrière lui, Besca délaissa le Franchi, au bénéfice d'un automatique Smith et Wesson 9 mm, modèle 59, auquel il fixa un long tube de réducteur de son. Mais il faisait un peu la tête. Il aurait vraiment préféré arroser ces enfoirés de flics au P.M. Question de spectacle. Besca avait su rester un grand bambin tout simple.

— Roule normalement, intima Ritano à « ridicules moustaches ». Pas question de se faire repérer.

Pour l'action qu'il envisageait, il fallait rester discret. Sensibles comme les flics étaient en ce moment, ils étaient capables de lancer un message radio au moindre incident suspect. Trois minutes plus tard, une véritable armée tomberait sur le trio. La Mercedes respecta donc une vitesse normale, passa devant la Fiat bleue, à l'intérieur de laquelle quatre silhouettes casquettées se devinaient. Derrière son volant, le chauffeur grillait une cigarette. Pour le moment, ils n'avaient pas l'air de s'en faire. Garde de routine.

— On refait un passage. Dans l'autre sens, ordonna Ritano. Après, on applique le plan prévu.

Deux grognements s'élevèrent de l'arrière. Ce genre de langage, même Besca le comprenait. La Mercedes alla faire demi-tour à l'angle de la via Mendola, s'immobilisa un moment. Un second passage trop près du premier risquait d'attirer l'attention. Ritano connaissait toutes les ficelles.

Il était exactement minuit trente, quand l'homme au bec-de-lièvre donna enfin l'ordre d'y aller. La Mercedes refit le parcours en sens inverse, repassa sans problème à hauteur de la Fiat des *carabinieri* et alla achever sa course en effectuant un créneau impeccable, presque à la piazza Santo Antonio.

— Toi, tu restes là, ordonna de nouveau Ritano, à l'adresse du conducteur. Dès que tu me vois réapparaître à la sortie du 16, tu rappliques nous prendre au vol.

Puis, se tournant vers les deux autres, il annonça :

— On y va.

Ils quittèrent tous trois le véhicule. Ritano laissa les deux autres

prendre quelques longueurs d'avance et leur emboîta le pas. À une dizaine de mètres derrière la Fiat, il vit Besca descendre du trottoir, tandis que Reno continuait sur sa lancée, mains enfouies dans ses poches de veste trop grande.

Ritano était satisfait.

Ils appliquaient le plan à la lettre. Déjà, ils arrivaient au pare-chocs arrière de la Fiat. Placés de chaque côté, dans les angles morts. Ils se lancèrent un bref regard, dégainèrent simultanément leurs armes. Dans le poing de Reno, son automatique favori. Un vieux CZ 75 tchèque de 9 mm, prolongé d'un réducteur de son et doté d'un chargeur de quinze cartouches. Une arme de guerre à la précision d'un pistolet de tir.

Tout se passa dès lors très vite. En deux pas, Reno se propulsa en avant, se figea à la hauteur de la vitre de portière avant droite. À l'intérieur du véhicule, ils ne furent que deux à le voir tout de suite. Le chauffeur avait la tête tournée de l'autre côté, et le *carabiniere* placé dans son dos dormait comme un sonneur. Reno avait déjà levé son CZ. Il eut le temps de noter la mine ébahie du voisin du chauffeur, et, comme ce dernier se trouvait précisément à la place du mort, il fut logiquement le premier à mourir.

Une seule balle. En pleine tête.

La casquette du policier vola dans l'habitable, entraînant avec elle un morceau d'os temporal et quelques cheveux frisés. Un flot de sang noir gicla sur l'épaule et le visage du conducteur qui, professionnel jusqu'au bout, porta instinctivement la main vers l'arme accrochée à sa ceinture. Il n'eut pas le temps d'en faire davantage. La deuxième ogive lui pénétra la tempe gauche, ressortit par la droite, emmenant dans sa course folle le globe blanchâtre d'un de ses yeux. Son crâne heurta violemment le montant de portière, contre lequel il s'ouvrit en deux jusqu'aux oreilles.

De son côté, le stupide Besca n'avait pas chômé. Son 9 mm Smith et Wesson avait éternué deux fois. La nuque du dormeur de l'arrière sembla éclater sous l'impact, dans un éclaboussement de sang, d'esquilles d'os et de quelques lambeaux de son col de chemise. Il s'écroula contre le dossier du siège avant, tandis que son voisin, un géant à moustaches de mongol, recevait deux autres balles dans le cervelet. Étrangement, il ne marqua qu'un bref sursaut, en émettant un borborygme gras et surpris. Il se tassa sur lui-même et resta là, prostré, comme dépassé par les événements.

De son côté, Ritano avait atteint le porche du numéro seize. Il fut aussitôt rejoint par ses tueurs, alors qu'un peu au-devant d'eux, un couple d'amoureux marchait tranquillement à leur rencontre. Mais ceux-là ne verraient rien. Trop occupés à leur idylle. Quant aux automobilistes, ils étaient comme la plupart de leurs semblables. La

seule vue d'une voiture de police leur faisait détourner le regard. Avec un peu de chance, les cadavres ne seraient pas découverts trop tôt. De toute façon, Bolan espérait ne pas traîner.

Dans le hall d'entrée aux marbres défraîchis, une surprise l'attendait. Il y avait une porte en « securit » équipée d'un portier électronique. Un des voyants comportait bien le nom de Fernando Grana. Ritano pressa le bouton correspondant. Il avait sa petite idée. Ils patientèrent un moment, puis un déclic résonna enfin dans l'interphone.

— Si.

Une voix de femme ! Anna Cornera avait pourtant affirmé qu'il était célibataire. Cet enfoiré était donc avec une poule. Léger problème, mais qui, dans le cerveau tordu du pourri, allait très vite se transformer en avantage. D'un ton péremptoire, il lança :

— Ici l'inspecteur de sécurité, *signorina*. On vient de voir deux hommes pénétrer dans l'immeuble. On aimerait jeter un coup d'œil. Si vous voulez bien ouvrir...

— Eh... *momento*.

La fille semblait indécise. Et sans doute également inquiète. Probablement n'ignorait-elle pas ce qui était arrivé au juge et elle craignait pour son jules.

— *Pronto ?*

Comme au téléphone, l'assistant de Brassi. Une voix basse, un ton assuré. Malgré sa trouille, il devait reluire, à l'idée d'être protégé comme un ministre. Il fallait le flatter dans le sens du poil.

— Excusez-nous, *signore* Grana. Nous voudrions faire un tour dans l'immeuble.

— Si.

Un zonzonnement s'éleva dans l'interphone et la serrure de la porte cliqueta. Les trois *mafiosi* grimpèrent un escalier en pierres qui aboutissait à un demi-palier, sur lequel une cabine d'ascenseur les attendait. Ils s'y tassèrent, se firent hisser jusqu'au dernier étage. Là, deux portes. Le nom de Grana figurait sur celle de droite. D'un signe, Ritano plaça les deux autres de chaque côté du double battant. Besca avait le Smith et Wesson en main, tandis que Reno avait délaissé le CZ au bénéfice de son fameux rasoir. Visiblement, il se délectait à l'idée de s'occuper de nouveau d'une fille. Ritano sonna et ils attendirent une bonne trentaine de secondes, avant qu'un pas feutré ne se fasse entendre derrière la porte. Ritano devina un regard à travers le judas optique. Si l'autre tordu exigeait de voir sa carte de police, ils allaient être obligés d'employer la manière forte.

— C'est l'inspecteur de la sécurité, déclara Ritano d'un ton assuré.

Malgré la mort du juge, Grana ne devait pas être très méfiant. Une clé tourna dans la serrure et le battant s'entrouvrit, retenu par une

chaînette en acier. Ritano s'y était attendu. Il sourit, puis, d'un mouvement extrêmement rapide, il envoya son poing armé dans l'ouverture, juste sous le menton du type. Un petit Colt Agent 38 spécial, au canon de deux pouces. Pas très effrayant, mais largement suffisant pour impressionner un néophyte. Ritano gronda :

— Ouvre, connard.

S'il avait été un spécialiste de la question, Grana aurait pu tenter sa chance. Il aurait suffi de se jeter en arrière ou sur le côté et de se payer le bras de Ritano en claquant la porte. Mais, paralysé par la surprise, il ne put que proférer une exclamation sourde. Expert, Ritano en profita pour lui enfoncer le court canon dans la bouche.

— Vite, insista-t-il sur un ton sinistre.

Complètement dépassé, Grana hoqueta douloureusement. Au passage, l'acier du Colt lui avait ébréché une incisive. Puis soudain fébrile, il fit sauter la chaîne. Sous la pression brutale de Ritano, il fut propulsé dans l'entrée, renversa une console et le vase qui se trouvait dessus. Cela fit un bruit épouvantable et des éclats de céramique volèrent partout. Déjà, Ritano était sur lui.

— La gonzesse. Où elle est ?

— Non ! coassa l'assistant du juge. Ne lui faites pas de mal.

Il était en caleçon à fleurs et en nu-pieds. Malgré une musculature assez impressionnante, il ne semblait pas vouloir jouer les héros. Pour bien le mettre en condition, tandis que Reno et Besca se ruaient dans l'appartement, il lui colla le canon du Colt en plein milieu du front. Dans un sourire vicieux, il répéta :

— Tu dis où est ta gonzesse, ou on la trouve et on la bute.

Hésitation de Grana, qui finit par hoqueter :

— Sur... la terrasse. Mais ne lui faites pas...

— Ta gueule ! coupa le *mafioso*.

Sur un signe de lui, les deux autres disparaissaient. Ils allaient s'occuper de la fille. Revenant alors à Grana, Ritano questionna :

— Je veux juste le dossier, enfoiré.

— Le... quel dossier ?

Il avait peur, mais essayait de ne pas trop le montrer.

— Celui que t'a remis le juge Brassi. Et vite.

— Mais...

— C'est la femme Cornera qui me l'a dit. Dépêche-toi. Sinon, mes gars vont s'occuper de ta gonzesse. Au rasoir.

Grana frémit. Mais Ritano ne sut si c'était à cause du froid du marbre sur lequel il s'était affalé, ou de la trouille.

— Si... si je fais ça, je suis...

— Si tu le fais pas, coupa encore Ritano, t'es mort.

Nouvelle hésitation de l'assistant du juge. Il cherchait désespérément une échappatoire.

— Je ne comprends pas, soupira-t-il enfin. Il n'y a rien dans ce dossier. C'est le juge qui avait tous les éléments. Et...

— D'accord.

D'un coup de pied, Ritano le fit se relever. Puis, du canon de son arme, il le poussa en avant.

— On va voir ta gonzesse.

— Non !

— Ta gueule. Avance.

Ils aboutirent dans un living très moderne, où s'amorçait un petit escalier qui grimpait à l'assaut d'une mezzanine. La zone chambre à coucher. L'un poussant l'autre, ils y parvinrent. Un grand lit défait trônait, flanqué de deux énormes candélabres d'église aux bougies allumées. Sur la moquette, un plateau contenant des restes de caviar sur sa glace, quelques toasts et un magnum largement entamé de brut Moët et Chandon millésimé.

On ne s'ennuyait pas, dans la magistrature locale.

D'autant que, gisant près de la bouteille de Moët, des dessous féminins très suggestifs dénonçaient clairement les activités pratiquées ici un peu plus tôt. Ritano ricana et poussa Grana vers la baie vitrée. Au-delà, une large terrasse plantée d'arbustes. Un éclairage diffus mettait en valeur un petit bassin ornemental. Le grand luxe. Ou bien l'assistant du juge avait hérité, ou il croquait à quelques râteliers pas très nets.

— NON !

Ils étaient arrivés sur la terrasse, où, sans doute en prévision des chaudes nuits d'été, un large matelas de jardin avait été installé sous un grand dais à larges rayures bleues. Et, sur le matelas, une superbe brune, complètement nue. Sous son hâle doré, son visage était gris. Dilaté de peur, son regard clair fixait la lame étincelante du rasoir de Reno. Une lame qui effleurait la peau de son ventre. Juste sous le nombril. Plaquée au matelas par la poigne de Besca, elle semblait sur le point de s'évanouir. Quant à Reno, il donnait l'impression de vouloir la dévorer. Visiblement, le viol de la jeune Ornella Cornera ne lui avait pas suffi. Ce détail frappa Ritano. Il se tourna vers Grana, un sourire cynique accroché à son bec-de-lièvre. De sa voix trop douce, il questionna :

— Tu sais ce qui va se passer, si tu refuses de me donner ce dossier de merde ?

Grana n'avait pas besoin d'un dessin. Anéanti, il hocha la tête.

— D'accord, murmura-t-il. Mais ne lui faites pas de mal.

L'âme brisée à l'idée de laisser la fille aux deux ordures. Sombre, léchant le sang qui coulait de son nez, il invita Ritano à le suivre. Dans le living, il lui indiqua une toile de Canali accrochée contre le mur.

— Le coffre, dit-il.

La planque classique. Connue des plus minables cambrioleurs. Sur un signe du *mafioso*, l'assistant de Brassi alla faire pivoter le tableau sur ses gonds, révélant, un panneau d'acier, muni d'une molette graduée. Après une dernière hésitation, il manœuvra le bouton à plusieurs reprises, et bientôt, le battant s'ouvrit. Un cliquetis feutré échappa à la mécanique. Un bruit ténu, qui, pourtant, fit vibrer l'air lourd de la pièce. Question d'ambiance. À l'instant où Grana allait plonger la main dans l'ouverture, Ritano lui envoya un magistral coup de crosse en plein visage. L'assistant émit une plainte sourde, s'écroula sur la moquette en se tordant de douleur. Il perdait son sang en abondance et reniflait misérablement. Sans se préoccuper de lui, Ritano rafla une liasse de dollars, une autre de lires, les enfouit dans sa poche, avant de s'intéresser au seul dossier que recelait le coffre. Épais comme un annuaire.

Alors, sans cesser de menacer Grana du Colt Agent, il commença à en survoler le contenu. Quand il arriva à la fameuse liste dont lui avait parlé Mazzane, son bec-de-lièvre se fendit d'un hideux rictus de contentement. Cette fois, le boss allait vraiment être satisfait. Et lui, Ritano, serait à l'origine de ce bonheur. Or, tout *mafioso* bien informé savait combien il était important de plaire à son patron.

C'est pourquoi il souriait encore en se dirigeant vers le téléphone en onyx qui trônait sur une table basse en cuivre massif. Il composa le numéro de Mazzane et n'eut pas à patienter. Le boss attendait son coup de fil. Il lui expliqua la situation à mots couverts, avant que le chef mafieux ne grince dans l'écouteur :

— Bordel ! Tu me la lis, cette putain de liste !

Ritano s'exécuta. Lorsqu'il eut fini, un soupir fusa dans le combiné, suivit d'un déclic. Le boss avait tout enregistré sur un cassetophone.

— OK, laissa-t-il enfin tomber. Tu remets cette merde de dossier où tu l'as trouvé, et tu liquides les affaires en cours. Ensuite, rappliquez en vitesse.

Liquider les affaires en cours, Ritano savait ce que ça voulait dire.

Toujours aussi détendu, il retourna au coffre et, sous le regard incrédule de Grana, remisa le dossier dans son compartiment d'acier. Quand il reclaqua la porte, l'assistant du juge sursauta légèrement.

Ritano sourit.

— Tout va bien, Fernando, déclara-t-il, presque amical. Tes emmerdes s'arrêtent là.

Et, comme l'autre ne semblait pas le croire, il sourit plus largement pour déclarer :

— Je t'envoie la fille. Bouge pas d'ici.

Il était tranquille. Grana ne ficherait pas le camp avant d'avoir récupéré sa gonzesse. En se dirigeant vers la terrasse, il arracha quand

même le fil du téléphone au passage. Il ne fallait pas tenter le diable. Remonté à l'air libre, il vit Reno qui commençait à s'exciter sérieusement sur la fille nue. Il gronda :

— Pas que ça à foutre, le boss nous attend.

Frustrés les deux pourritures lâchèrent la jeune beauté. Cette dernière resta prostrée, trop paniquée pour songer à crier. Elle ne vit pas le geste que Ritano adressa à Reno et Besca en leur disant de descendre au living. Pas plus qu'elle ne remarqua qu'il s'emparait au passage du Smith et Wesson de Besca.

Contrairement au petit Colt Agent, l'arme du flingueur était équipée d'un réducteur de son. Ritano détestait le bruit. Surtout les coups de feu tirés sur une terrasse découverte.

Pendant ce temps, Reno et Besca étaient arrivés dans le salon. En voyant l'assistant du juge baignant dans son sang, en notant son regard empli d'espoir, toutes les frustrations de Reno à propos de la fille de la terrasse l'assaillirent en bloc. Ce fumier allait payer. À la manière de Reno. Un éclat de haine dans ses petits yeux vicieux, il s'approcha du blessé, s'accroupit près de lui, comme s'il s'apprêtait à lui prêter secours. Grana ne vit la sinistre lame qu'au dernier moment. Il eut un mouvement de réflexe de défense, recula brusquement la tête. Inutile. Il perçut une sorte de bruit soyeux, ressentit une légère brûlure au cou, et ne comprit pas vraiment ce qui lui arrivait, en voyant le violent geyser rouge qui fusait devant lui. Sa vue se brouilla instantanément et il eût la nausée.

L'instant d'après, il se répandait sur la moquette, yeux révoltés, un horrible gargouillis s'échappant de sa gorge béante.

Sur la terrasse, la fille regardait approcher Ritano sans tenter de dissimuler sa nudité. Elle avait dépassé le stade de la pudeur. Dans les yeux du tueur, elle pressentait sa mort. Plus encore que les hommes, les femmes avaient le sens inné de la prémonition. Elle se dit qu'il lui fallait parler. Qu'elle devait impérativement prononcer le mot... le nom qui ferait tout basculer. Mais, alors qu'elle ouvrait la bouche pour tout avouer enfin, il y eut, provenant du living, une série de sons étranges. Étouffés. Comme si on y avait débouché d'autres bouteilles de Moët et Chandon.

Devant elle, Ritano eut une expression surprise. Pour une fois qu'il en avait eu l'occasion idéale, cet abruti de Reno ne s'était pas servi de son rasoir. Mais, finalement, le principal restait qu'il avait fait le boulot. Accrochant de nouveau un laid rictus à son bec-de-lièvre, il fit encore un pas en direction de la fille. Elle ouvrait la bouche, elle allait crier.

Alors, il leva le Smith et Wesson et, tandis qu'il se disait que c'était dommage de buter une si belle brune sans l'avoir sautée au préalable, son index pesa sur la détente.

Le chapelet de détonations feutrées creva la nuit.
Et Ritano n'y comprit rien.

CHAPITRE SIX

Dane Ritano s'était figé, bouche dilatée sur un hurlement qui refusait de jaillir. Quelque part en lui, il sentait comme une dévastation totale. Quelque chose d'irréparable. Mais il ne comprenait toujours pas ce qui lui arrivait. Il y avait eu ce chapelet de détonations étouffées, et ce grand choc dans toute sa carcasse. Or, il avait beau fixer son regard exorbité sur la fille nue, elle n'avait pas d'arme.

Cela venait donc de derrière.

Il voulut se retourner, en fut incapable. Son cerveau déjà cotonneux refusait de commander à ses membres. Un truc qu'il n'avait encore jamais connu. Et qui l'angoissait. Puis, il y eut un glissement dans son dos et il vit une ombre monstrueuse se profiler sur le dallage de la terrasse. Il força son cerveau à relever la main qui tenait le Smith et Wesson. Sans succès. Un flot de sueur inonda son front. À cet instant, une voix d'outre-tombe s'éleva près de lui :

— Salut, pourri. Tu as le bonjour de Mack Bolan.

Enfin, l'ombre devint silhouette. Une grande silhouette noire, au visage granitique, tenant en main un étrange automatique à très court canon. Un canon qui fumait encore. Ritano eut alors peur. Très peur. Non pas à cause de la douleur qui, à présent, irradiait tout son corps, mais parce que, brutalement, il était confronté à la plus terrible des réalités.

Mack Bolan !

C'était le grand fumier. Il était là. Et son arme fumait. C'était donc lui qui avait tiré. Sur lui. Ritano. Forcément, cela impliquait sa propre mort. Et l'autre le fixait toujours avec la même lueur implacable dans ses yeux de banquise. Alors, dans un effort suprême, il essaya de toutes ses forces de lever enfin ce flingue qui pesait des millions de tonnes. Pour partir en beauté. Il gagna deux centimètres, faillit crier de joie. Mais il en fut empêché par le flot de sang qui, d'un seul coup, jaillit de sa bouche. Un affreux goût de mort qui lui fit de nouveau peur.

Et le fumier avait toujours ce même air. Rien que pour ça, il avait envie de le buter.

— Pas la peine, Ritano, fit encore la voix sépulcrale. Il est trop tard. Tu vas aller retrouver tes deux ordures de flingueurs en enfer.

Comme si la mort avait attendu cette mise au point, elle emporta le *mafioso*. D'un coup. Il s'écroula comme une masse aux pieds de l'Exécuteur, dans une mare de sang qui s'élargissait. Haché par une quinzaine d'impacts, son dos n'était plus qu'une monstrueuse plaie écoeurante. Ritano était mort comme il avait vécu. Salement.

— Ça va ?

Bolan avait cessé de s'intéresser au *mafioso*. Il fit deux pas en direction du matelas, et se pencha sur la fille. Toujours livide sous son hâle, elle le regardait, fascinée. Choquée. Elle ne cherchait même pas à dissimuler sa nudité. À ce stade du désarroi psychologique, la pudeur n'était plus qu'une abstraction.

Bolan la saisit par un poignet, l'obligea à se relever.

— Vous allez attraper froid. Venez.

— Comment vous appelez-vous ?

Bolan avait glissé l'Ingram US M. 10 sous le siège de l'Alpine. Une arme que lui avait procurée un « correspondant » local de Brognola. Le plus petit P.M. du monde. Munitions 11,43 et 9 mm Parabellum, à chargeur de 30 cartouches, et à la cadence de tir de 1000 coups/minute. Un véritable arsenal de poche que l'on pouvait glisser dans sa ceinture. Comme n'importe quel gros automatique. Sous le capot rouge, les 160 chevaux de l'Alpine rugissaient tranquillement. Une merveille de petit fauve, capable de pulvériser tous les records, sur n'importe quelle route. Hormis sa couleur, très, très repérable, elle était décidément parfaite.

Mais la fille n'avait pas répondu.

— Ça va, sourit Bolan, en négociant le virage de la via Roma. Tout est fini. Détendez-vous.

Pour toute réponse, elle finit par tourner vers lui un regard terne, puis, avec des gestes mal assurés, elle ouvrit son sac pour y prendre une cigarette. À la lueur du briquet, il vit le profil pur se découper sur la glace de portière. Elle était belle. Et très jeune. Vingt-deux ou vingt-trois ans. Pas l'air d'une fille ramassée n'importe où. Impression renforcée par le chic discret de sa tenue vestimentaire. Entre deux regards à la route, Bolan l'observait. Il la sentait prête à craquer. Curieusement, dans la pénombre de l'habitacle, elle semblait encore plus pâle. À présent, elle fumait nerveusement, tout en remontant, de temps à autre, la boucle rebelle qui tombait sur son front. Elle regardait droit devant elle, apparemment plongée dans ses pensées noires. Elle conserva ainsi un mutisme farouche, jusqu'à ce que l'Alpine aborde la via Cala, en contournant le radoub de la station maritime. Elle émit alors un bref soupir, jeta sa cigarette à peine entamée dans le cendrier, avant de laisser tomber d'une voix cassée :

— Il... il est mort ?

Elle ne pouvait parler que de Grana. Bolan hocha la tête. Pour ce qui était d'être mort, l'assistant du juge n'en pouvait plus. La gorge fendue d'une oreille à l'autre, il avait perdu tout son sang en moins de deux minutes. La jeune femme enfouit un instant son visage dans ses mains, et l'Exécuteur crut qu'elle pleurait. Mais, quand elle releva la tête, il s'aperçut qu'il n'en était rien. Elle était seulement tendue. Au point qu'il craignait qu'elle ne se mette à hurler. Il ajouta en hâte :

— Il n'a pas eu le temps de souffrir.

Ce qui était parfaitement faux. Un égorgé souffrait toujours beaucoup. Psychologiquement. Car, dès les premiers jets de sang, il savait que la carotide était sectionnée et qu'il n'avait aucun espoir. Et Grana n'avait pas pu faillir à la règle. À moins d'être complètement stupide.

— Gina. Gina Manni.

Elle avait lancé cela d'une voix éteinte. Comme elle aurait pu dire n'importe quoi. Bolan la regarda de nouveau, hocha la tête. Elle avait enfin un nom.

— Vous le connaissiez depuis longtemps, Grana ?

Elle donna l'impression de réfléchir et avoua :

— Quelques semaines. Il... il était gentil.

Puis, après un instant de silence, elle porta un mouchoir à ses yeux, avant de questionner :

— Qui étaient ces... ces hommes ?

Bolan hésita. Comment lui dire qu'elle avait failli se faire tuer par la mafia locale ? Comment justifier sa propre intervention sans en révéler trop ?

— Des gangsters, finit-il par lâcher. En tant qu'assistant du juge Brassi, Grana représentait un danger pour eux.

— Vous... vous voulez dire... la mafia ?

— En quelque sorte, concéda Bolan, sans se mouiller. Ces histoires sont très compliquées.

Elle se moucha, demanda encore :

— Le juge Brassi, c'est eux aussi ?

— Rien ne le prouve, mais c'est possible.

On pouvait en effet le prétendre. En tout cas, Ritano et les autres n'étaient plus en mesure de le nier. L'Alpine roulait à présent sur la via Francesco Crispi. À cette heure, la circulation était rare, et un vent vif faisait voler des papiers sur la chaussée. Bolan était sombre. Il se reprochait d'être arrivé trop tard pour empêcher le carnage des *carabinieri* et, surtout de Grana. Mais il avait dû attendre Ettore, le « correspondant » de Brognola, celui qui lui avait fourni le P.M. Ingram. Invité à un dîner, celui-ci n'était rentré chez lui qu'aux alentours de minuit. Le temps pour Bolan d'arriver via Oretto, et le drame était consommé. Il avait repéré, la voiture de police, vu les

cadavres et tout compris. Bien sûr, il avait localisé la Mercedes où attendait le *mafioso* moustachu, mais se voyant coincé, le pourri avait démarré sur les chapeaux de roues. Impossible à atteindre, sans risquer des victimes innocentes.

Maintenant, Bolan se demandait ce qu'il allait faire de cette fille. Toujours prostrée, elle regardait fixement devant elle, front plissé, un air de souffrance sur le visage. Soudain, alors qu'il allait lui demander où elle désirait être déposée, elle eut un petit sursaut, gémit et porta une de ses mains à son crâne.

Bolan s'inquiéta :

— Ça ne va pas ?

La réponse tarda. Elle semblait vraiment souffrir. Elle eut néanmoins un geste de dénégation et souffla :

— Non... ce n'est rien. Migraine.

Dans son état de choc, c'était un moindre mal. Il proposa :

— Je vous dépose ?

Elle grimaça, étouffa un nouveau gémissement, avant de déclarer :

— J'habite chez une amie. Via Montalbo. Derrière le marché. Au numéro sept.

Il fit signe qu'il avait compris. Il connaissait le mercato'ortofrutticolo. C'était au nord de Palerme, au-delà de la prison Ucciadone. À cette évocation, ses pensées dérivèrent brusquement. C'était précisément à proximité de la célèbre maison d'arrêt que, quelques mois plus tôt, il avait fait la connaissance d'Aurélia Gucci^[3]. La jeune procureur et lui avaient immédiatement trouvé leur terrain d'entente. La mafia. Elle était leur ennemie commune. Et, de retour aux États-Unis, Bolan avait vengé son jeune frère. Il ne manquerait pas d'aller le lui dire.

— Aïe !

Cette fois, Gina avait presque crié. Il lui lança un regard inquiet. Elle avait l'air de souffrir atrocement. Il connaissait ce genre de crise. Au Vietnam, il avait vu des types y succomber à la suite d'un gros choc émotionnel. L'un d'eux avait même failli se fracasser la tête contre un mur. À ce stade, la douleur devenait absolument intolérable.

— On arrive, lâcha Bolan. Vous avez de quoi soigner ça ?

Elle esquaissa un signe affirmatif en ouvrant son grand sac d'épaule en cuir gold.

— Ça m'arrive souvent, parvint-elle à murmurer. Ce n'est rien.

Elle avala deux comprimés et laissa sa nuque reposer contre l'appui-tête.

— Ça va aller, ajouta-t-elle dans un souffle.

Elle avait fermé les yeux et s'appliquait à respirer lentement. Mais Bolan voyait bien que ça n'allait pas du tout. La peau de son visage s'était brusquement tendue et ses traits se creusaient de manière

alarmante.

Il ne manquait plus que ça !

Cinq minutes plus tard, l'Alpine s'arrêtait devant le numéro sept de la via Montalbo. Un petit porche grisâtre, comme il en existait beaucoup à Palerme. Il était temps. Gina avait l'air sur le point de flancher. Bolan grimaça. Il ne manquerait plus qu'elle ait un malaise maintenant !

Il n'avait pas fini d'y penser qu'elle émit un autre gémissement... et s'évanouit.

— Shit ! grogna Bolan.

Il coupa le moteur, se décida à fouiller dans le grand sac, à la recherche des comprimés qu'elle avait pris. Il les trouva et put constater qu'il s'agissait d'un puissant analgésique de marque allemande. Inutile d'essayer de lui en faire ingurgiter une dose supplémentaire. Elle ne pourrait pas l'avalier. Il remisa la plaquette, et il allait refermer le sac, quand un objet lourd et froid roula contre ses doigts.

Un revolver !

C'était un petit Smith et Wesson Chief Spécial modèle 60, au minuscule canon de deux pouces. Dans les cinq chambres du barillet, toutes les cartouches de .38 spécial étaient en place. Mack Bolan fronça les sourcils. Ce genre de gadget n'était pas courant dans un sac de femme. Intrigué, il ouvrit sans vergogne un petit porte-cartes en serpent, y trouva un permis de conduire. Dessus, une photo. Celle de Gina. Ou plutôt, celle d'une jeune femme qui se faisait appeler Gina. Car, sur le document, l'identité inscrite était celle d'une certaine Loretta Benetti. Agée de vingt-quatre printemps, domiciliée... à Catane.

De l'autre côté de la Sicile.

Et le nom de Benetti n'était pas tout à fait inconnu de Mack Bolan. Mais il n'avait pas le temps de fouiller sa mémoire. Il verrait plus tard.

— Gina ?

Il avait refermé le sac et commençait à masser doucement les tempes de la jeune femme. Elle revint enfin à elle, reprima un nouveau gémissement et ouvrit des yeux égarés. Elle considéra Bolan avec méfiance, réalisa la situation et s'arracha enfin un rictus.

— Je... merci. Je vais rentrer.

Elle avait noté l'arrêt de l'Alpine devant le numéro sept de la rue et avait déjà la main sur la poignée d'ouverture. Bolan descendit pour ouvrir sa portière et l'aider. Elle lui déroba sa main, alors qu'il demandait :

— Donnez-moi votre téléphone. Pour prendre de vos nouvelles.

Elle fit non de la tête, grimaça de nouveau sous l'effet de la souffrance.

— Non... non, merci. Je vais quitter Palerme. Dès demain matin. Je veux oublier. Tout oublier. C'est horrible. J'ai peur.

Elle lui échappa, s'engouffra sous le porche d'une démarche hésitante. Bolan la regarda disparaître, remonta dans l'Alpine, la tête pleine de points d'interrogation. Il fit volontairement rugir le moteur en démarrant, alla stationner la voiture un peu plus loin, avant de la quitter pour revenir à pied vers le numéro sept. Là, le nez en l'air, il n'eut pas à attendre longtemps. Une fenêtre s'éclaira au quatrième étage, avant que les rideaux n'en fussent tirés. Bolan fonça à son tour sous le porche, trouva une rangée de boîtes aux lettres, n'y vit ni le nom de Manni, ni celui de Benetti. Il s'y était attendu. À droite des boîtes, une liste de locataires. Par étage. Il chercha le quatrième, y trouva trois noms. Parfaitement inconnus. Il les nota néanmoins dans un coin de sa mémoire, avant de regagner l'Alpine.

Il était confronté à un mystère.

Mais, comme toutes les énigmes, celle-ci était faite pour être résolue. Et quelque chose lui soufflait à l'oreille de s'en préoccuper très vite. Il devait savoir qui était en réalité l'étrange Loretta Benetti.

Il le saurait très bientôt.

Décidément, son nouveau blitz sicilien démarrait bizarrement.

CHAPITRE SEPT

— Quoi ?

Berni Mazzane venait de saisir « ridicules moustaches » au col. Il le secouait comme un prunier, ce qui avait pour effet de faire pâlir le chauffeur un peu plus.

— Qu'est-ce que tu dis, salope ? Tu as mis les voiles, sans t'occuper de ce type ? Sans savoir si Rita allait avoir des crasses ?

On sentait le *mafioso* à cran. Derrière les lunettes, ses petits yeux méchants jetaient des éclairs meurtriers. Si ses prunelles avaient été des canons, le maigre chauffeur aurait été désintégré. Lamentable, ce dernier bredouilla :

— Je pouvais pas savoir, boss. Rita m'avait rien dit pour... enfin, pour des cas comme ça.

Cette fausse excuse fit monter la rage de Mazzane de plusieurs crans. Il gifla « moustaches » à toute volée, le jeta à terre, avant de le rouer de coups de pieds.

Dans ces moments-là, l'intermédiaire local de l'homme du *Protector* était capable des pires massacres. Présents dans le grand bureau, les porte-flingues de Ritano, ceux qui n'avaient pas participé à l'opération, étaient au garde-à-vous. Malgré leurs muscles et leur instinct de destruction, leurs petites cervelles leur commandaient de ne pas broncher. Une simple remarque de leur part pouvait mettre le feu aux poudres. Mazzane ferait immédiatement exécuter l'imprudent. Et le flingueur désigné pour la mise à mort obéirait. Forcément. Personne n'avait jamais discuté un ordre de Mazzane. Sa réputation remontait à une vingtaine d'années. On disait de lui qu'à l'époque où il n'était encore qu'un simple *sotocapo*, il avait fait enterrer vivant un *caporegime* qui avait tenté de le doubler. Banale histoire de fesses. Ensuite, afin d'aller jusqu'au bout de sa punition, il avait fait mettre le feu à la maison familiale de l'indélicat. Bilan, cinq morts. Carbonisés. Dont les trois enfants de sa sœur.

Depuis, on n'avait plus guère entendu parler de lui. Grimpé au sommet de la hiérarchie mafieuse de l'île, il avait décidé dans l'ombre. S'il réapparaissait maintenant, c'était sur l'ordre express du *Protector* en personne. En vue d'une très importante opération. Un truc international, dont, bien sûr, les simples porte-flingues qui l'entouraient en ce moment n'étaient pas au courant.

Ils savaient seulement qu'il valait mieux ne pas déplaire.

Il cessa brusquement de cogner sur « ridicules moustaches », remit en place une mèche qui tombait sur son front luisant de transpiration, et réajusta les lunettes sur son vieux nez, avant de pointer un doigt nerveux sur le plus vieux des flingueurs.

— Toi, éructa-t-il, tu prends trois types et tu fonces chez Grana. En douceur. Tu repères, tu renifles. En cas d'embrouille, tu te renseignes discrètement. Ensuite, tu rentres.

L'interpellé, une montagne de muscles noueux, au front bas et aux mains d'étrangleurs, eut un hochement raide de la tête. Il désigna ses accompagnateurs et le reste de la troupe se chargea d'emporter le chauffeur groggy. Quand tout le monde eut disparu, Berni Mazzane alluma un Monte-Cristo. Il se détendit d'un coup, attrapa le téléphone et composa un numéro. On décrocha, une musique tonitruante emplit l'écouteur, puis une voix masculine hurla :

— *Désert-Inn, j'écoute.*

— Berni, annonça simplement Mazzane.

Inutile d'en dire plus. L'autre abruti savait ce qu'il voulait. Il y eut un moment d'attente, puis une autre voix masculine, haut perchée, désagréable, se fit entendre :

— Accouche, Bern.

Au sein de la mafia palermite, peu de gens pouvaient se vanter de parler ainsi à Mazzane. Celui-ci grimaça de dégoût, et un éclair de haine passa derrière ses lunettes.

— Y a peut-être un pépin, déclara Mazzane.

Son correspondant marqua un temps avant de demander, sec :

— *Quel genre ?*

Berni Mazzane résuma ce que lui avait rapporté le chauffeur et acheva :

— J'en sais pas plus. J'ai envoyé des gars sur place.

Au bout du fil, un autre temps mort. Le correspondant semblait avoir du mal à réfléchir. Il finit néanmoins par lancer, rageur :

— *Tiens-moi au courant. De mon côté, je vais voir. Mais si c'est foiré, tu perds le gros paquet.*

La menace était à peine voilée. Mazzane s'épongea le front, lâcha précipitamment :

— On recommencera, Kiki. Et on...

— *M'appelle pas comme ça, vieux con !* hurla soudain son interlocuteur. *M'appelle plus jamais comme ça. On n'est plus au joyeux temps de la prohibition, fossile. On est maintenant. Et tout est en train de changer. De radicalement changer.*

Mazzane pinça les lèvres de rage. Derrière les lunettes ses petits yeux de vicelard flambaient d'un enfer intérieur.

— OK, soupira-t-il. Attends seulement d'avoir du nouveau, avant

de transmettre l'info.

Un rire grinçant lui répondit :

— *Bien sûr que je vais attendre, mon pauvre Bern. Bien sûr. Mais il faudrait pas trop tarder.*

C'était une nouvelle menace. Mazzane raccrocha brutalement en grognant une injure. Pour se calmer, il dut absorber une méga dose de J&B. Il dégusta le breuvage ambré à petites gorgées. Sans eau, sans glace. Pour le plaisir. Puis, délaissant le Monte-Cristo trop mâché, il alluma un Davidoff. Les premières bouffées odorantes achevèrent de lui rendre son calme. Pourtant, dans ses prunelles, l'incendie ne s'était pas complètement éteint.

— Sale petit con, grinça-t-il en se laissant aller dans un profond canapé en cuir noir. Sale enfoiré de petit merdeux.

Quand tout serait fini, il s'occuperait de cette larve puante. Comme au temps de la prohibition. Les pieds dans cinquante kilos de ciment à prise rapide, et le grand plongeon. Dans les eaux siciliennes, les fonds étaient encore très poissonneux. Malgré la pollution.

Alors, Mazzane laissa son regard aller vers le téléphone et se mit à attendre. En rêvant à la faune aquatique.

Le *Désert-Inn* était un de ces night-clubs surpeuplés, bourrés de fumée et de lourdes odeurs d'alcool, de parfums et de sueur. Un local en cave, voûté, aux murs en pierres où s'accrochaient des grappes de spots à l'éclairage syncopé. La faune était jeune. Des groupes étaient écroulés sur ses banquettes en faux cuir rouge, et des joints circulaient sans complexe de bouches en bouches. Sur la minuscule piste circulaire éclairée par en-dessous, des filles s'agitaient le fondement, tandis que, plus nombreux, leurs partenaires masculins s'évertuaient à singer Travolta. Poussés au paroxysme, les décibels crevaient allègrement les tympanes, tandis que, derrière le bar en plaques d'acier peintes en rouge, une barmaid sculpturale et son confrère au sexe indéterminé confectionnaient des cocktails colorés. L'ambiance était chaude, et on y respirait mal.

Le *Désert-Inn* était le night le plus branché de Palerme.

Et le plus tranquille. « Protégé » par la police spécialisée. Les gros dollars de don Paolo Reggio y étaient pour beaucoup.

Don Benetti... une légende.

L'homme le plus important de Sicile. *Il papa*. Celui qui, depuis des décennies, contrôlait et régentait tout ce qui avait valeur marchande sur l'île. Toujours dans l'ombre, Benetti. Le confident des politiques, des rois et des princes de toutes natures. Un grand *mafioso*, maintenant officiellement à la retraite. Comme deux ou trois autres des grands « anciens » encore vivants.

À présent, il y avait la nouvelle génération.

Francky Benetti en faisait partie. Il était jeune. Très jeune. Vingt-deux ans. Un visage lisse et rose, trop rose. Avec des plaques encore plus rouges. Et des cheveux blonds. Presque albinos. Avec ses yeux bleu pâle aux paupières gonflées de conjonctivite chronique, l'ensemble n'était guère flatteur. Une sorte de ratage. Un croisement loupé de mère anglaise et de père inconnu. Un tout qui désespérait Francky Benetti. Il aurait voulu ressembler au vieux Benetti. Brun de peau, œil noir et crinière de méditerranéen. Il n'avait même rien de sa mère. Superbe femelle rousse et longue, comme il en existe de trop rares exemplaires chez les Britanniques. Lui, il était laid. Au point que, malgré son fric et le prestige de son père adoptif, il lui fallait ramer comme un galérien pour lever le moindre cageot, le moindre laideron local. Tare qui accentuait encore sa haine, pour le genre humain en général, et pour la beauté en particulier.

Pour cette raison, il haïssait Loretta.

Elle était trop belle, et elle allait être trop riche : Quand le vieux Benetti serait mort, quand son cancer des poumons l'aurait enfin emporté, elle se trouverait à la tête d'une véritable fortune. Le vieux *mafioso* avait établi son testament dans cette optique. La plus grosse part de l'empire Benetti tomberait dans l'escarcelle de sa fille, le reste, les miettes, dans celle de sa seconde femme, la mère de Francky. Autant dire qu'il n'aurait presque rien lui-même. Une injustice notoire. Que Francky avait décidé de faire payer à Loretta. Pour se venger. Elle n'avait jamais voulu coucher avec lui, et elle allait être riche.

Dans quelques semaines.

Car le vieux n'en avait plus pour longtemps. Les médecins étaient tous formels sur ce point. Alors, tassé dans son coin de bar, juché sur un haut tabouret et tétant son joint sans conviction, Francky Benetti attendait le coup de téléphone qui lui confirmerait enfin la bonne nouvelle.

Celle de la mort de Loretta.

Une mort qu'il avait soigneusement programmée. Un beau piège bien vicelard qui aurait dû fonctionner à la perfection. Cette nuit. Chez Fernando Grana. Le fin du fin, puisque le massacre aurait été mis sur le compte de la mafia. Cette mafia, dont le vieux don Benetti, le père de Loretta, avait été un pilier important.

Or, cet enfoiré de Mazzane venait de lui infliger la douche froide. Il y avait eu un pépin. Ce qui sous-entendait que Loretta n'était peut-être pas morte. La catastrophe. Ayant loupé son coup, Mazzane risquait de manger le morceau. Pour se dédouaner aux yeux de Benetti, il était capable de dénoncer Francky comme étant l'instigateur du complot. Et ce dernier ne se faisait pas d'illusions. Connaissant le vieux, il ne donnerait pas cher de sa peau. Son père adoptif lancerait une meute de flingueurs à ses trousses. Ce serait son dernier acte de

vivant. Une apothéose.

— Kiki !

Francky Benetti sursauta. Une main s'était posée sur son épaule. Le cœur au bord des lèvres, il se retourna lentement. À regrets. Car il savait déjà. Et il la vit.

Elle était là, avec son hâle un peu décoloré, ses yeux étonnamment clairs et limpides, sa bouche faite pour le baiser. Elle le regardait. Intensément. Comme cherchant du secours.

Loretta !

Francky était dépassé. Il ne l'avait pas vu arriver, et sa brusque présence lui envoya des drôles de bourdonnements dans la tête. D'étranges ondes dans tout le corps aussi. Des manifestations qu'il connaissait bien. Il avait envie d'elle. Follement. Ce soir, encore plus que d'habitude. Sans doute parce que, l'espace de quelques heures, il s'était fait à l'idée de ne plus jamais la revoir.

— Kiki, répéta-t-elle en haussant le ton. Il... ils l'ont tué.

Il faillit la gifler. Parce qu'elle avait parlé trop fort, et pour cette nouvelle qu'elle lui apportait. Grana avait été descendu, et pas elle. Une monstrueuse bavure des hommes de Ritano. La haine monta en lui, totale, dévastatrice. Pourtant, quelque part dans son cerveau de détraqué, une sonnerie d'alarme se déclencha. Ne rien laisser paraître. Au moindre doute, Loretta irait tout raconter à son moribond de père. Et don Benetti le ferait aussitôt descendre. Sans vérifier. Le vieux fumier idolâtrait sa fille. Il avait en elle une confiance aveugle.

Francky parvint à se composer un visage étonné.

— Qu'est-ce que tu racontes ! On a tué qui ?

Elle avait le regard fiévreux et conservait une main sur son front. Sa migraine s'était à peine réduite depuis un quart d'heure. Maintenant, elle revenait en force la tarauder. De quoi devenir folle. Des larmes au bord des paupières, elle alluma nerveusement une cigarette, avant de résumer les événements dramatiques de la soirée. Quand elle arriva au dénouement, Francky se figea. Sous les cils albinos, ses yeux bordés de conjonctivite devinrent deux fentes. Deux traits luisants. Il lança un regard inquiet autour d'eux avant de questionner, tendu :

— Quel nom tu viens de dire ?

Elle étouffa une légère plainte que la musique emporta avant de répéter :

— Bolan. Marc... ou Mack Bolan. Un truc comme ça.

D'un coup, les plaques rouges de la face de Francky disparurent. Il était subitement devenu blême. Y compris ses lèvres trop minces. Même sa conjonctivite avait pâli. Il ouvrit la bouche sans parler, la referma, recommença la manœuvre, avant de laisser tomber :

— Amène-toi.

Il lui avait agrippé le poignet et la tirait en direction de la sortie. Mais au sommet de l'escalier, il s'immobilisa.

— T'as pas été suivie ?

Elle le regarda sans comprendre.

— Non... mais qu'est-ce que...

— Sûre ?

Elle grimaça en portant de nouveau la main à son front.

— Je ne sais pas... je ne crois pas.

— Imbécile ! ne put-il s'empêcher de grommeler.

Désarçonnée, obnubilée par la migraine, elle arracha son poignet à la main moite et glacée.

— Ça ne va pas, non ! Après tout, c'est toi qui m'as poussée à...

— La ferme. Saute dans ta bagnole, fonce chez ta copine et fais ta valise en vitesse.

— Quoi ?

Il la fusilla de son regard de lapin malade.

— Tu viens habiter chez moi.

Elle se raidit.

— Pas question.

Il s'emporta, lui saisit les cheveux à pleines mains pour lui tirer la tête en arrière. Sous la douleur, Loretta poussa un gémissement. Mais il la tenait bien. Il approcha son visage du sien et lui souffla son haleine chargée d'alcool et de joint.

— Tu viens chez moi, répéta-t-il, glacé. Parce que si cet enfoiré te retrouve, s'il apprend de qui tu es la fille, ce sera ta fête. Et celle du vieux, acheva-t-il, perfide.

Il ne précisa pas que ce serait sans doute également la sienne.

— Ce type est un malade, reprit-il âprement. Un vrai fondu. Le Vietnam lui a débranché les circuits. Depuis, il massacre tout ce qui touche à... à nos familles. Tu saisis ?

Loretta avait évidemment entendu des tas de bruits courir sur le compte de son père. On disait de lui qu'il était un *mafioso* important. Que, par le passé, il avait fait assassiner des tas de types. On prétendait même qu'il avait chapeauté le trafic de drogue. Bien sûr, elle n'y croyait pas vraiment. Pas tout. Mais si ce Bolan était bien le fou sanguinaire décrit par Francky, son père était en danger. Elle devait donc disparaître.

Seul inconvénient, elle détestait l'idée d'habiter seule avec Francky. Elle en avait un peu peur, et elle connaissait son envie d'elle. Lui, presque son frère ! Elle secoua la tête, ce qui accentua sa migraine.

— D'accord, dit-elle. Je vais aller à l'hôtel. Demain, je rentrerai à Catane.

Un éclair de rage passa dans les prunelles de Francky.

— J'ai dit que tu venais chez moi. T'as besoin de protection.

Malgré sa peur et sa souffrance, Loretta faillit presque rire. Elle ne pouvait s'empêcher de comparer la chétive constitution de Francky et celle, redoutable, de ce géant vêtu de noir qui, un peu plus tôt, l'avait sauvée du carnage. Contre un type de cette trempe, son minable frère rapporté ne ferait pas de vieux os. À cet instant, une espèce de lassitude lui tomba brutalement dessus. Elle hocha enfin la tête pour acquiescer :

— D'accord, Francky. Je te rejoins chez toi.

Elle le planta là et se fonda dans la nuit. Elle n'avait pas jugé bon de l'informer qu'elle avait laissé sa petite Fiat Panda devant l'immeuble de Grana. Pas envie d'essuyer d'autres reproches. Elle héla un taxi, demanda à être conduite via Oreto, où malgré les forts effectifs de police qui maintenant encombraient la rue, elle put reprendre sa voiture sans ennuis.

Dix minutes plus tard, elle se gara devant le domicile de son amie. Au passage, elle avait pu noter l'absence de la moindre Alpine rouge. Rassurée, elle grimpa au quatrième. Mariana était à Rome pour son travail de mannequin. Elle l'appellerait demain. À présent, tout reposait sur la rapidité de sa fuite. Si la fantaisie prenait au grand tueur en noir de revenir, tout était perdu.

Quant à Francky, elle avait décidé de le laisser choir. Même avec une Panda, elle pouvait arriver à Catane au petit matin. Elle expliquerait tout à son père.

Elle pénétra dans la petite entrée sombre, fit de la lumière et poussa la porte du studio. Un autre interrupteur, une autre lumière. Rosée, intime.

— Je vous attendais.

La voix profonde la fit sursauter et elle faillit crier. Puis elle le vit, et son cœur cessa de battre.

CHAPITRE HUIT

Loretta se sentait vidée de toute substance. Un grand silence s'était fait dans sa tête. Étrangement, sa migraine semblait comme anesthésiée. Elle devenait folle. L'homme qu'elle cherchait à fuir était là. Tranquillement installé dans un fauteuil. Mains sagement posées sur les accoudoirs. Par l'ouverture de l'imper qui recouvrait sa combinaison noire, elle apercevait la crosse de cette arme effrayante, avec laquelle il avait massacré les tueurs de Grana. Une espèce d'étui en cuir la retenait en travers de son buste puissant.

Et il souriait.

Parfaitement à l'aise. Il était là, qui l'observait, sans paraître remarquer sa peur. Dans le studio, le silence était impressionnant. Seul, le très léger ronronnement du frigo de la kitchenette leur parvenait. On aurait cru entendre un gros chat assoupi. Paralysée sur le pas de la porte, Loretta ne parvenait pas à prendre la décision de s'enfuir. Enfin, alors que son cerveau recommençait à fonctionner, elle le vit à nouveau ouvrir la bouche.

— J'ai trouvé.

Il avait dit cela en se touchant le front. Le sourire n'avait pas déserté ses lèvres viriles et il avait l'air de quelqu'un venu proposer un marché juteux.

— Vous êtes Loretta Benetti. La fille de don Mario Benetti.

Loretta sursauta, comme sous le coup d'une décharge électrique. Ses yeux limpides s'agrandirent de saisissement.

— Comment... comment savez-vous ?

Il se toucha une nouvelle fois le front, ironique.

— La mémoire, Loretta. Simplement la mémoire.

Il lui avoua avoir découvert ses papiers, alors qu'il cherchait des comprimés dans son sac. Pour la première fois, elle eut enfin une réaction logique.

— Vous avez fouillé dans mon sac !

— Il le fallait bien. Et puis tout ça n'a pas d'importance. J'aurais finalement appris qui vous étiez. Donc, j'aurais forcément su de qui vous êtes la fille.

À l'évocation de son père, Loretta se souvint de ce que lui avait dit Francky, à propos de ce fou. Depuis le Vietnam, il massacrait tout ce qui touchait aux « familles ». Et on disait de son père qu'il avait été un

des piliers de la mafia. Ce Bolan était donc son ennemi. Un ennemi mortel.

Même s'il lui avait sauvé la vie.

Cela eut pour effet de balayer sa peur. D'un coup, elle sut ce qu'elle avait à faire. Mais pour cela, elle devait d'abord l'amadouer. Gagner sa confiance. Elle soupira, balança son sac sur le canapé d'un mouvement las et hocha la tête, en s'asseyant sur l'accoudoir de l'autre fauteuil.

— D'accord, dit-elle. Vous avez gagné. Je m'appelle bien Loretta Benetti. Et mon père est effectivement Mario Benetti, cet homme puissant, que l'on dit avoir appartenu à la mafia.

Elle remonta une mèche de cheveux sur son front et esquissa une grimace de douleur. Sa migraine enflait insidieusement.

— J'ignore si c'est vrai, reprit-elle, mais il y a une chose dont je suis sûre, c'est que, maintenant, il n'appartient plus à personne. Sauf à Dieu... Peut-être. Dans quelques semaines, il sera mort. Cancer.

En disant cela, Loretta avait dû contenir son émotion. Ce détail n'échappa pas à Bolan. Il connaissait tout cela. Necker l'avait également briefé sur le vieux Benetti. En revanche, la taupe fédérale n'avait fait aucune allusion à une éventuelle liaison, entre Grana et la fille du *mafioso*. Même placé comme il l'était, au sommet de la *Commissione*, ce dernier ne pouvait connaître tous les ragots.

— OK, laissa-t-il tomber. Que faisiez-vous chez Grana ?

Elle prit un air choqué, pour renvoyer, acerbe :

— Je pense que ça tombe sous le sens, non ?

Il eut un sourire indulgent pour préciser :

— Je veux dire, comment s'est-il fait que vous, fille de Mario Benetti, ayez été la maîtresse de l'assistant d'un juge chargé des affaires de la mafia ?

Elle prit le temps de chercher une cigarette dans son sac, avant de répondre. Elle pressentait qu'à cet instant précis, tout pouvait basculer. D'une simple phrase, elle pouvait gagner sa confiance. Une seule stratégie, la vérité. Puisque cette vérité n'engageait pas son père. Seulement Francky. Cet espèce de déchet qui déshonorait le nom des Benetti. Ce petit drogué vicieux aux mains moites qui, un jour, l'avait traitée de sale gouine. Sous prétexte qu'elle vivait chez une amie, et qu'elle se refusait à lui. Écœurant. Elle soupira de nouveau :

— C'est mon demi-frère, avoua-t-elle. C'est lui qui m'a fait connaître Fernando Grana. Incidemment. Un soir où nous étions à une terrasse de café, en compagnie de quelques amis, il m'a montré un homme qui entra dans le restaurant voisin. Il m'a dit alors que cet homme s'appelait Fernando Grana et qu'il était l'assistant du juge Brassi.

Elle hocha la tête, fit de la fumée et précisa :

— Toute la presse en parlait.

— Ça n'explique pas...

— J'y viens. Francky, mon demi-frère, a ensuite habilement manœuvré pour me conditionner. On peut appeler ça de l'intoxication. Il m'a parlé des risques que Brassi et Grana faisaient peser sur notre famille. À cause du passé de mon père.

Elle se leva pour pousser un bar roulant vers Bolan.

— Servez-vous.

Il refusa de la main, et elle reprit :

— Aussi, quand les menaces de la justice se sont faites plus précises, notamment, quand le nom de mon père a commencé à être prononcé dans la presse, Francky n'a pas eu trop de mal à me persuader. Son plan était simple. Je devais m'arranger pour gagner la confiance de Grana et de lui soutirer quelques renseignements utiles. Il était célibataire et on disait de lui qu'il aimait beaucoup les femmes.

— Je vois, laissa tomber Bolan.

Mentalement, il tirait son chapeau au dénommé Francky. Dans le genre Machiavel, on ne faisait guère mieux. Mettre sa sœur... même s'il s'agissait d'une fausse sœur, dans le lit de l'ennemi !

— Ça faisait longtemps ? demanda Bolan.

Elle hésita, finit par avouer :

— Plusieurs mois.

— Et, des informations, vous avez réussi à en avoir ?

Elle fit la moue.

— Pas vraiment. Fernando était discret sur ses activités. Mais...

Encore une fois, elle sembla sur le point de se taire, et Bolan dut insister :

— Mais ?

— Mais après l'assassinat du juge Brassi, Francky m'a dit que c'était le moment. Que maintenant, je pourrais en apprendre plus. Parce que Grana serait vraisemblablement chargé de l'intérim de l'instruction, en attendant de voir nommé le successeur de Brassi. Il m'a dit aussi que Grana avait sûrement des notes, ou un double du dossier chez lui. Je devais vérifier, et en connaître la teneur.

Elle esquissa un petit sourire désabusé, avant d'ajouter :

— Tout ceci dans l'intérêt de mon père, bien sûr.

— Ben voyons ! ironisa Bolan, glacial.

Loretta se crispa, tandis qu'une lueur sauvage fulgurait dans ses prunelles. D'une voix vibrante, elle précisa :

— Mon père est aux portes de la mort. Je le savais, lors de la proposition de Francky. J'ai accepté pour cette raison. Simplement dans le but de le voir vivre ses derniers mois en sécurité.

Elle marqua un autre silence, avant de laisser tomber, dédaigneuse :

— Mais je suppose que ces choses sont étrangères à un type dans votre genre.

Il sourit de nouveau. Loretta était bien une Sicilienne. Bouillante et fière. Le genre de femme qu'il aimait trouver sur son chemin. Cette longue et sombre route qu'il foulait depuis si longtemps, dans son incessante quête de justice, dans cette guerre épuisante qui n'aurait jamais de fin... ou qui s'achèverait avec sa propre vie.

— Pourquoi ce ton méprisant, Loretta ? demanda-t-il.

Il avait plongé son regard d'acier dans celui de la jeune femme. Elle se sentit fouillée dans son âme, devinée dans ses pensées les plus secrètes. Une impression dont elle ne sut pas vraiment si elle était désagréable ou non. Cet étranger lui faisait un effet étrange. Jamais ressenti jusqu'alors.

Sans doute était-ce dû au fait qu'il lui avait sauvé la vie. Mais, de cela non plus, elle n'était pas très sûre. Elle ne répondait pas, et il l'observait toujours.

— Vous savez qui je suis, n'est-ce pas ?

La question soudaine la prit de court. Elle baissa les yeux et ne put qu'acquiescer de la tête. Puis, se reprenant très vite, elle précisa :

— J'ai parfois surpris mon père à prononcer votre nom. Une fois...

— Une fois ?

Elle décida de mentir jusqu'au bout. De flatter la vanité de ce fou justicier. À la fois pour continuer à protéger son père, et pour se venger du trouble imbécile qu'elle ressentait.

— Une fois... Je l'ai entendu dire qu'il... qu'il aurait aimé voir des hommes comme vous autour de lui. Pour la grandeur de la cause.

— Votre père se trompait, asséna l'Exécuteur d'une voix coupante. Je n'aurais jamais pu appartenir au monde du crime.

Elle sursauta encore. Mais, comme soudain découragée, elle eut un geste de lassitude, avant de changer brusquement de sujet :

— Comment avez-vous trouvé où j'habite ?

Il lui expliqua qu'il avait attendu et vu la lumière s'allumer à cet étage, puis il raconta l'épisode des boîtes aux lettres.

— Ensuite, ajouta-t-il, je suis parti. Puis, d'un coup, j'ai fait le lien entre le nom porté sur vos papiers et celui de don Mario Benetti. Et j'ai voulu en savoir plus.

Il ne lui dit pas que, grâce à Phil Necker, il savait tout du vieux Benetti, y compris l'existence de sa fille et de son fils adoptif.

— Comment êtes-vous entré ? insista-t-elle.

Il lui adressa un petit sourire indulgent pour rétorquer :

— Ça c'est mon petit secret.

Il avait un autre secret. De taille. Quand il était revenu via Montalbo, ce n'était que dans un but de simple surveillance. Pour voir qui allait accourir au coup de fil qu'il avait pressenti qu'elle donnerait

en arrivant chez elle. Or, personne n'était accouru. À part un taxi. Dans lequel Loretta s'était engouffrée. Ensuite, filature jusqu'au *Désert-Inn*. Et là, Mack Bolan avait compris quelle y avait rejoint Francky Benetti. Le *Désert-Inn* était son QG. C'était noté quelque part dans la formidable mémoire de l'ordinateur de bord du char de guerre. Et sa mémoire à lui s'en était souvenue. Comme il s'était rappelé, après avoir quitté Loretta, de qui elle était la fille.

Puis il l'avait vue quitter le night et filer via Oreto, où elle avait repris sa voiture. Il avait alors décidé de la précéder chez elle. Pour essayer d'en savoir un peu plus, notamment, sur le jeune Francky, dont les renseignements de Necker stipulaient qu'il fricotait secrètement avec un certain Berni Mazzane, dit le « Grêlé ». Mais, sur Francky, Loretta s'était montrée discrète. Alors, pas question de la brusquer. Il suffisait d'attendre. Et d'observer. Car sa visite au domicile de la jeune femme n'allait pas manquer de déclencher des réactions. Y compris de la part de Francky. Il agirait donc en conséquence. L'albinos était encore très jeune. S'il pouvait l'épargner...

Il quitta souplement le profond fauteuil et se dirigea vers l'entrée.

— OK, Loretta. Bonne nuit, dit-il. Je vous conseille de rester désormais en dehors de tout ça. C'est sale. Très sale. Une fille comme vous a beaucoup mieux à faire que nager dans les eaux fangeuses de la mafia. Même si son père...

— Bolan !

Elle l'avait appelé par son patronyme. Comme l'aurait fait un homme. Elle fixait sur lui son regard où se lisaient en même temps de l'inquiétude et sa fierté.

La main sur la poignée, il marqua un temps pour l'observer à son tour.

— Oui ?

Elle était debout, bras le long du corps, un peu raide.

— Vous... je vous l'ai dit, mon père n'a plus que peu de temps à vivre. Et je... enfin...

— Je vais essayer, Loretta, coupa Bolan. Je vous promets d'essayer de lui laisser vivre son reste de vie en paix. Mais, si j'apprenais qu'il veut s'en prendre à moi, ou si j'avais la preuve qu'il participe encore aux activités de la mafia, je le tuerais. Comme les autres. Tous les autres.

Et il partit sans se retourner.

En espérant que le message qu'il venait de délivrer serait entendu. En espérant aussi, très fort, que Loretta Benetti suivrait son conseil et se tiendrait en dehors de tout ça. Car, ce qui allait se déclencher bientôt n'était pas fait pour les jeunes filles.

Toujours debout, immobile, Loretta entendit le pas de Bolan

décroître dans l'escalier. Peu après, elle parut émerger d'un songe pesant et se dirigea vers la fenêtre, éteignant la lumière au passage. Puis, le nez à la vitre, elle attendit en vain, de le voir apparaître en bas. Elle se hasarda alors à ouvrir pour se pencher au balcon et le vit enfin. Tranquille, il remontait la via Montalbo. Le grand imper gris battait mollement ses longues jambes. Loretta le suivit d'un regard étrangement absent. Lorsqu'il disparut, elle referma la fenêtre, tira les rideaux et ralluma la lumière, avant de décrocher le téléphone.

Un instant plus tard, une voix rêche retentit dans l'écouteur. Pour la première fois de la soirée, un éclair de chaleur passa dans les beaux yeux de Loretta. Josip, l'immense Yougoslave, veillait. Et son équipe aussi. Jour et nuit. Il n'y avait rien à craindre... que le jugement de Dieu.

— C'est moi, Josip. Loretta. Je veux parler à mon père.

— *Mais, signorina...*

— Tout de suite, coupa la Sicilienne. C'est très urgent.

Une hésitation, un silence, puis :

— *Momento, signorina.*

Quelques déclics, et une voix caverneuse, essoufflée :

— Loretta ! Des ennuis ?

Cette fois, Loretta sourit. Ce père-là ne pouvait être mauvais. Il était en train de mourir et, son unique souci était que sa fille puisse avoir des ennuis.

Loretta sut alors ce qu'elle devait dire.

CHAPITRE NEUF

— Quoi ?

Berni Mazzane s'était statufié. Dans son poing crispé, le combiné frémissait. Tendu comme un arc, il écoutait cette voix qui lui donnait des ordres. La voix de l'Autorité.

À devenir dingue. Il n'aurait jamais imaginé ça.

— *T'as tout compris ?* lança encore la voix.

Dépassé, Berni « Grêlé » Mazzane hocha lentement la tête. Inquiets, ses petits yeux cruels fixaient le calendrier posé devant lui, sur le bureau.

— OK, dit-il dans un souffle. J'ai pigé.

C'était vrai. Cette nuit, à exactement six heures du matin, par ce simple coup de fil, il avait tout compris. Brutalement. Une révélation qui lui grignotait les tripes, qui le rendait malade de rage. Après la nouvelle du massacre de Ritano et de ses gars, il ne manquait plus que ça. Et cet empaffé qui venait de lui confirmer que ce massacre était bien dû à Bolan le fumier ! Et qui avait l'air de s'en foutre. Obnubilé par le fric. Et par... le plan « Flash ». Une opération pour laquelle il venait justement de transmettre le feu vert. En direct du *Protector*. Cet enfoiré avait bel et bien donné le nom de code. Assorti du mot de reconnaissance qui l'identifiait auprès de tous les capi.

L'homme du *Protector* ! Le responsable de « Flash » ! Lui !

Cette fois, c'était sérieux. Fini l'intermédiaire. Disparus, les porte-parole. Par la voix de son « dauphin » local, le *Protector* donnait ses ordres en direct. Malheur à celui qui flancherait.

— *T'es toujours là, Mazzane ?*

La voix avait glissé dans l'ironie. Berni « Grêlé » en éprouvait des envies de meurtre.

— Ouais ! grinça-t-il.

— *Bien ! Alors, tu appliques la première phase du plan numéro un dont tu es chargé. Dès maintenant. Malgré la... défection de Rita et des deux autres connards, je suppose que tu as encore assez d'hommes ?*

Sous entendu, « je suppose que tu es encore le chef d'une équipe capable de fonctionner ». Mazzane enregistra le message en grinçant des dents.

— Ouais ! répéta-t-il. J'ai pas de leçons à recevoir.

Au bout du fil, il y eut un ricanement bref.

— *On dit ça, Berni. On dit ça, mais tout le monde peut recevoir des leçons. Ça dépend seulement de qui les donne.*

Ce pourri profitait de la situation. Mais un jour, quand tout serait terminé, Mazzane lui ferait sa fête. Ce serait une jouissance folle. La plus grande joie de sa longue carrière mafieuse. Plus forte que s'il lui avait été donné de pouvoir se payer Bolan le fumier.

Ce qui n'était pas peu dire.

— *OK, reprit la voix devenue glaciale. Tu as bien enregistré la liste ?*

— Ouais !

Mazzane était au bord de la crise.

— *Alors, au boulot, Berni. Ça te changera.*

Il y eut un déclic. L'homme local du *Protector* avait raccroché. Fou de haine, le capo en fit autant. Avec tant de rage qu'il en brisa le combiné sur sa fourche. Un morceau de plastique gris vola à travers le grand salon et percuta un verre en cristal qui contenait un reste de J&B. Cela provoqua un son chantant qui vibra l'air, à la manière d'un tocsin. Mazzane donna un furieux coup de pied dans un pouf en cuir, envoya une grosse lampe en bronze contre un mur. L'explosion de l'ampoule ressembla à un coup de feu étouffé. Cela produisit une sorte de déblocage dans le cerveau bouillant de Mazzane. Il arracha littéralement un tiroir de son bureau, attrapa l'énorme Colt Python .357 Magnum au canon de 4 pouces qui s'y trouvait en permanence. Une arme redoutable et superbe, à carcasse nickelée et crosse en bois, dotée d'une bande ventilée sur le canon. De quoi arrêter un taureau en pleine charge. Il vérifia le chargement du barillet et, le Colt bien en main, il quitta le salon en faisant claquer la porte contre le mur.

Dans le grand hall aux dalles de marbre blanc, il apostropha les deux flingueurs qui sommeillaient sur une banquette. Ses sentinelles de nuit.

— Où il est, ce chauffeur de mes deux ?

Les deux autres sautèrent sur leurs pieds, les yeux bouffis. Dans l'état où se trouvait le boss, ils risquaient de prendre quelques dragées de .357 en pleines têtes. La mégä céphalée.

— Dans le garage, renseigna l'un d'eux, en louchant vers l'énorme Python.

— Ronfle dans la bagnole, ajouta l'autre, aussi mal à l'aise.

Mazzane leur lança un lourd regard assassin et disparut comme l'éclair. Il y avait urgence. Il émergea dans le parc où une aube grisâtre étendait son suaire de brume sur les palmiers et les massifs de gardénias. Aussitôt quatre silhouettes jaillirent de nulle part, flingues en main. Ceux-là n'avaient pas l'air de dormir. La vieille équipe de Mazzanne.

— On sort, patron ?

— Vos gueules. Suivez-moi.

Il tourna la tête vers ceux du hall et aboya :

— Vous deux aussi, espèces de grosses merdes.

Il avait beaucoup d'affection pour les hommes chargés de sa sécurité.

Dans le petit matin blême, ils furent donc à six à lui emboîter le pas. Étrange procession qui ressemblait à celles qui, dans les « couloirs de la mort » des prisons, s'approchaient discrètement de la cellule du condamné.

Ce qui était un peu le cas.

Sur le flanc gauche de la longue villa, légèrement en contrebas, le bâtiment des garages était fermé par cinq doubles portes en chêne verni. La classe. L'une d'elles était entrouverte. La dernière à droite. Derrière, il y avait deux voitures. Une vieille Bugatti, qui aurait pu être de collection, si on l'avait remise en état. Mais ce genre de caprice était tout à fait étranger à Mazzane. Alors, peu à peu, « ridicules moustaches » y avait élu domicile. Il adorait les vieilles bagnoles. Et sans doute, espérait-il secrètement que le boss lui ferait un jour cadeau de l'antiquité.

Et, ce matin, Mazzane y pensait enfin. À sa façon.

En s'ouvrant à la volée, le panneau fit un bruit d'enfer. Réveillé en sursaut, le chauffeur émergea de la fourrure de lapin qui lui servait de couverture. Flingue au poing.

— Ah ! C'est vous, boss.

Sur l'écran grisâtre de l'ouverture, il distinguait les sept silhouettes en ombres chinoises. Mais celle de Mazzane était particulière. Il l'avait instantanément reconnue. En revanche, il ne comprenait pas la raison de cette entrée en force. Les bagnoles opérationnelles se trouvaient dans les autres garages.

— Salut, Teddy, lança Mazzane en s'approchant de la Bugatti. Bien dormi ?

Rare, que le « Grêlé » s'adresse ainsi à « ridicules moustaches ». D'habitude, c'était plutôt le genre « remue-toi, sale pédé ». Ce que « ridicules moustaches » n'était pas du tout. Paradoxalement, le nommé Teddy y vit comme une sorte de menace. Il avait encore en tête... et dans la viande, le souvenir de la castagne du boss. Il esquaissa un rictus qui ouvrit de nouveau ses lèvres éclatées et hasarda :

— Impec, patron.

Lentement, presque amoureuxment, Mazzane caressait le dossier au cuir craquelé du siège avant. Maintenant qu'il y voyait mieux, Teddy devinait un léger sourire sur la face grêlée du *mafioso*. Un sourire qui ne lui disait rien de bon.

— Tu l'aimes, cette chiotte, hein, Teddy ?

— Ben... c'est-à-dire que... enfin, oui, patron.

— Et tu voudrais bien que je t'en fasse cadeau, pas vrai ?

Les six autres ne bronchaient pas. Ils n'avaient pas l'air d'être venus pour un cadeau d'anniversaire. D'ailleurs, l'anniversaire de Teddy, c'était au mois de décembre. Mais le chétif chauffeur n'aimait pas trop penser. Ça le fatiguait toujours beaucoup. Son rictus éclaté aux lèvres, il hocha la tête.

— Ben... c'est-à-dire...

— Bien, bien, Teddy. Puisqu'elle te plaît, cette épave, je vais t'en faire cadeau.

Le chauffeur n'en revenait pas. Il n'avait jamais vu Mazzane agir de la sorte. Il devait être malade. Ou il était en train de devenir dingue. Ce qui n'était pas très rassurant.

— Mais y a une petite condition, ajouta Mazzane. Faut faire les choses en bonne et due forme hein ?

— Ben... je, je vois pas, boss.

— Cette bagnole, tu es comme qui dirait... en ménage avec elle, depuis le temps, hein ?

— Ben...

— Et moi, j'aime bien que les choses soient officielles. Surtout les liaisons amoureuses. Un vieux reliquat de culture catholique, si tu vois ce que je veux dire.

Teddy ne voyait rien du tout. Le vieux avait craqué. C'était sûr. Il était bon pour l'asile.

— Alors, reprit Mazzane, plus onctueux qu'il ne l'avait jamais été, alors, je vois qu'une solution, mon petit Teddy. Faut vous marier. Elle et toi.

— Hein ?

Manifestation d'incrédulité qui avait échappé à l'esprit simple du chauffeur. Ses yeux encore gonflés de sommeil lui sortaient de la tête. Cette fois, c'était lui qui devenait dingue. Il ouvrit la bouche pour parler, ne sut que dire et, finalement, ne dit rien. Ce fut Mazzane qui enchaîna.

— Et devant témoins, Teddy. Autrement, ça vaudrait rien. Tu comprends ?

Hésitation du chauffeur.

— Ben... non.

— Je vais t'expliquer, fit patiemment Mazzane.

Il s'était accoudé sur le bord de la carrosserie et souriait toujours. Paternel. Mais, derrière les lunettes, et malgré la pénombre qui régnait dans le local, Teddy avait cru discerner une lueur dans les petits yeux vicieux. Une lueur très inquiétante qu'il connaissait bien. Celle des mauvais jours. Des rages dévastatrices qui se contenaient encore. Alors, il commença à avoir peur. Pas vraiment la panique, mais quelque chose de lancinant qui lui rongeaient insidieusement les entrailles.

— Un mariage, continuait Mazzane, c'est simple. Il suffit de faire sa demande, d'avoir l'accord du père, de le célébrer et de le consommer. Alors, tu vas me faire officiellement ta demande, et, si je te l'accorde, on passera par la cérémonie.

Mazzane eut un large mouvement du bras, comme pour souligner sa grandeur d'âme. Puis, suivant son exposé, il reprit :

— Ensuite, tu nous feras l'honneur de consommer l'union en notre présence à tous. Comme ça, t'auras pas moins de sept témoins.

Il inclina la tête sur le côté, comme pour mieux voir l'effet de ses paroles sur la face abîmée du chauffeur.

— Qu'est-ce que t'en dis, Teddy ?

La voix était étonnamment douce. Dangereuse. Teddy sentait sa peur augmenter. Sans savoir pourquoi.

— Qu'est-ce que t'en dis ? insista Mazzane.

Il avait parlé plus fort. Pourtant, il semblait toujours s'amuser. Les autres aussi. Peu à peu, ils se déridaient, osaient de pâles sourires figés.

— Alors ! Tu me la fais, ta demande, grand timide ?

Suave, Mazzane. De plus en plus dangereux. Malgré son air de rigoler. À cet instant, le boss fit un mouvement qui découvrit le Magnum. Un reflet de jour gris accrocha le nickel du canon et Teddy comprit alors qu'il ne s'agissait pas d'un jeu. Pas à proprement parler. Ils étaient tous venus le réveiller pour venger Ritano. Et il allait devoir payer.

Comment ? Toute la question était là.

Mais Teddy connaissait Mazzane. Ses colères, sa brutalité. Pas le genre à jouer au chat et à la souris. Cette idée le reconforta un peu. Le flingue, c'était pour l'obliger à jouer cette comédie absurde. Un mariage avec une bagnole !

— Alors !

Cette fois, Mazzane avait hurlé. L'écho de sa voix se répercuta dans le garage, faisant vibrer une tôle quelque part. Teddy sursauta. Il avait toujours son rictus aux lèvres, mais en plus servile, accompagné d'une coulée de transpiration sur le front et le nez. Un rictus qui s'élargit encore. Ce qui confinait à l'héroïsme.

— OK, patron. Je... je vous demande... je vous demande la Bugatti en mariage.

Il avait lancé ça d'une voix saccadée, donnant l'impression de contenir un début de fou rire. Mais, dans ses yeux, la peur avait allumé son feu. Derrière Mazzane, les autres riaient maintenant franchement. Ostensiblement, même. Il fallait faire plaisir au boss. Celui-ci hocha la tête, se remit à caresser le cuir du dossier. Mais avec le canon du .357.

— Bien, bien ! susurra-t-il. Tu fais une affaire, Teddy. Sens comme

elle a la peau douce, cette salope. Touche, tâte un peu ça !

Teddy dut s'exécuter. Ses mains molles se mirent à malaxer le cuir rêche et son expression singea le ravissement. À cet instant, il était devenu un formidable comédien.

— Mieux que ça, Teddy. Caresse mieux que ça. Elle le mérite.

Le chauffeur obéit encore. Et, étrangement, sous les yeux des six flingueurs hilares, le dossier aux formes rondes prit, dans l'ombre, des allures de corps féminin. Mazzane faisait durer la scène. Il encourageait Teddy à murmurer des mots d'amour. Puis il le força à embrasser le cuir, à lui parler de progéniture prochaine.

— Plus fort, criait-il sans relâche. Déclare-lui ta flamme à cette petite pute. Et puis, ajouta-t-il, les yeux luisants derrière ses lunettes, et puis, c'est pas tout. Les promesses, c'est bien beau. Faut les faire ces gosses. Maintenant !

Ça tournait à la farce triste. Teddy ne pouvait qu'obéir. Il se vautrait misérablement sur la banquette arrière, s'agitait dans tous les sens en couinant d'on ne savait quelle douleur. C'était tout simplement de trouille.

Mazzane était devenu cinglé. Complètement branque.

Teddy en était là dans le maelström de ses pensées, quand, soudain, les éclats de rire forcenés des flingueurs cessèrent. Un silence impressionnant aurait pu s'établir alors, mais le chauffeur était trop paniqué pour arrêter sa comédie. Il continuait à couiner sur sa banquette.

Il y eut enfin une énorme explosion.

Sous le terrible projectile de .357, tiré à bout portant, sa petite tête aux cheveux frisés explosa. Il y eut des jets de sang, des morceaux d'os, des lambeaux de matière grise un peu partout. Y compris sur le ciment du plafond.

Quant à la Bugatti, elle venait de se transformer en étal de boucherie. Le corps de Teddy avait semblé se soulever, avant de retomber, secoué de soubresauts d'épileptique. La scène se figea un long moment, avant que le rire de Mazzane ne résonne de nouveau. Si fort, qu'il fit instantanément oublier l'assourdissante déflagration du Python. Si longtemps aussi, que, peu à peu, les six autres l'imitèrent.

Pour une belle vengeance, Ritano en avait eu une très belle. Mais les six flingueurs étaient quand même un peu pâles. Eux aussi se demandaient si le boss n'était pas soudain devenu cinglé.

Incertitude très angoissante.

CHAPITRE DIX

— C'est parti.

Phil Necker venait de s'asseoir face à Bolan. Dans la petite salle du restaurant, il y avait peu de clients. Deux couples de touristes anglais, et, à une longue table, près du rideau de perles qui séparait de la cuisine, une huitaine de Siciliens, en bleus de travail. Les ouvriers d'un chantier voisin.

Isola delle Femmine était une petite bourgade. À une vingtaine de kilomètres, à l'ouest du centre de Palerme. Le *Bruno-Bar* y proposait surtout les produits de la pêche locale. L'établissement était discret, petit et vieillot, situé dans une ruelle, à peu de distance du port. Une salle enfumée, au plafond bas, aux poutres mal peintes, et où flottait une tenace odeur de friture.

— Tu as fait attention à toi ? questionna Bolan.

Derrière les lunettes de technocrate, les yeux gris et froids de la tautpe fédérale eurent un bref pétilllement.

— Si tu t'inquiètes sur mes risques d'avoir été suivi, c'est non.

Bolan sourit. On ne pouvait jamais abuser le fédéral. Malgré sa position de *consigliere* au sein de la *Commissione* de New York, le fédéral était un vrai flic. Un grand. Qui connaissait toutes les ficelles du métier. Le filocheur qui aurait pu le suivre à son insu n'était pas encore né. Bolan hocha la tête.

— Tu éclaires un peu ?

Necker posa les coudes sur la nappe à carreaux bleus et se mit en devoir d'essuyer ses lunettes à l'aide de sa pochette.

— Qu'est-ce que tu bois ? questionna-t-il en lorgnant le verre ballon de son ami.

Dedans, un breuvage doré pétillait discrètement.

— Pierlant.

— Hein ?

Bolan désigna d'un regard le patron du *Bruno-Bar*. Un gros, chauve et ventru, au faciès rubicond.

— C'est lui qui m'a proposé ça. Un vin français, produit par Moët et Chandon. Sa fille vit en France. À Epernay. Aux dernières vacances, elle lui en a apporté deux cartons. Depuis, il ne veut plus servir ses poissons qu'avec ça. Il a raison, on dirait presque du champagne.

— OK, admit Necker. Pierlant et friture pour moi aussi.

Un peu plus tard, à la mine réjouie du tenancier, ils surent qu'ils s'étaient fait un ami. Necker commença à picorer sa friture et, à voix basse, se lança enfin.

— Cette fois, c'est vraiment parti.

— « Flash » ?

Hochement de tête de Necker. Sa face ascétique aux angles aigus n'avait pas eu un frémissement. Pourtant, l'opération « Flash » était sans doute la manœuvre la plus folle qu'ait jamais lancée *l'Organized Crime* depuis sa naissance. Un truc tellement osé que personne n'aurait pu imaginer que ce soit possible.

La déstabilisation de la Sicile.

Et, par voie de conséquence, la déclaration de son indépendance. Avec, à la tête de son nouveau gouvernement, la mafia. Plus précisément, le *Protector*. Et, quand on connaissait le déroulement du processus qui devait provoquer ça, on pouvait penser la chose réalisable.

Bolan et Necker étaient de ceux qui, avec le *Protector*, croyaient au succès d'une telle dinguerie. Avec quelques autres encore. Comme par exemple leur ami Brognola. C'était précisément la raison de la présence de l'Exécuteur en Sicile.

— C'est parti, répéta Necker. Et c'est vraiment du saignant. Le *Protector* a donné le feu vert la nuit dernière, et, déjà, les troupes de soutien débarquent par bateaux et avions complets. Une véritable invasion. Ça vient, non seulement de toute l'Italie, mais également de chez nous, et aussi du Canada et de France. Une armada de *soldati* exprès surentraînés pour la circonstance. Cette fois, il ne s'agit plus de simples porte-flingues, mais de véritables militaires. Des gars rompus à toutes les formes de combat. Surtout à celui des rues.

Bolan émit un faible sifflement.

— Comme tu dis, acquiesça Necker. Cette fois, ça ne va pas être du gâteau.

— Et tu évalues ces nouveaux effectifs à combien ?

Moue du fédéral.

— En tant que *consigliere* new-yorkais, je ne suis pas informé avec précision. Mais j'ai pu glaner un chiffre qui avoisinerait les deux mille.

— Hein ?

Mine grave de Necker.

— Qu'est-ce que tu crois ! Un putsch, ça ne se fait pas en soufflant dessus.

Jusqu'ici, l'Exécuteur avait certes été convaincu de la puissance du *Protector*. Mais à ce point, tout semblait irréel. Necker avait raison. Cette nouvelle guerre de Sicile serait une vraie guerre. Dans toute l'acception du terme. Il s'étonna :

— Hal pourrait déclencher la réaction US, non ? Après tout, les

States ont gros à perdre aussi, dans ce coup-là. L'Italie et l'OTAN...

— Je sais tout ça, coupa Necker. Brognola et ses patrons aussi. Tu vois d'ici la réaction internationale, si on piquait l'Oncle Sam en flagrant délit d'ingérence armée dans une affaire spécifiquement italienne ?

Necker avait raison. C'était impensable. Bolan fit pourtant valoir :

— Et moi, je suis américain, non ?

Haussement d'épaules du fédéral.

— Toi, c'est pas pareil. En cas de pépin, on dira simplement qu'un dingue foutait le bordel en Sicile. Rien de bien méchant.

— Thanks ! laissa tomber Bolan, acide.

Exceptionnellement, Phil Necker lui consentit un sourire. Ainsi, il avait l'air d'un vautour songeant à un bon déjeuner. Et les vautours dévoraient les cadavres.

— Bien sûr, reprit-il, apparemment indifférent, tu pourrais laisser tomber. Tout le monde comprendrait.

Il avait encore raison. D'employer le conditionnel. Abandonner un blitz n'était pas dans les habitudes du guerrier solitaire. Il le savait. Retrouvant son sérieux, il déclara :

— Mais, cette fois, tu ne seras pas tout seul. Hal t'assure une logistique tout à fait exceptionnelle. Si tu veux, il peut te faire envoyer des commandos. Des spécialistes de ce genre de truc. Des gars basés à l'étranger depuis des années. Environ une centaine d'éléments armés.

Bolan leva les yeux au ciel.

— Des Chinois, peut-être ?

— Nationalités diverses, contra Necker. Du moins, officiellement.

Des barbouzes. Tout à fait dans les cordes de Brognola. Bien qu'apparaissant comme le type même du haut fonctionnaire américain, racé, soigné, beau et séduisant, avec des allures de membre du club top niveau de tennis, Hal Brognola était un redoutable personnage. Après des études à l'académie du FBI, puis lancé sur le terrain, il avait su grimper dans les hautes sphères du département de la Justice. Pour y diriger la section des opérations secrètes. C'est ainsi que Bolan et lui s'étaient connus. L'un évoluait, à l'aise, dans les mouvances gouvernementales de la Maison-Blanche, l'autre, le guerrier, ravageait sans cesse le ventre mou et nauséabond du milieu. De la mafia. Un tandem terriblement efficace. Et très secret.

Oui, ce genre d'aide était tout à fait possible, de la part de Brognola. Mais l'Exécuteur avait toujours eu pour principe d'opérer seul. Ou presque. Si Herman Schwarz « Gadgets », « Politicien », Blancanals et Jack Grimaldi intervenaient parfois sur le terrain, c'était toujours dans des conditions de sécurité optima. Pour le sergent Miséricorde, il était hors de question de risquer d'autres vies que la sienne. Bien sûr, Grimaldi, le pilote d'hélicos, l'ancien du Vietnam,

parvenait parfois à outrepasser ces interdits. Mais c'était pour le plaisir. Une joie que Bolan n'avait pas toujours le cœur de lui refuser. On ne se refait pas.

— Non, déclina Bolan. Pas question de m'entourer » d'illégaux ». Même très sûrs. En revanche, nos huiles pourraient au moins alerter le gouvernement italien de ce qui se prépare.

— On l'a fait. Personne n'y a cru. Ils disent que l'assassinat du juge Brassi n'est qu'un acte isolé de certains éléments de la mafia, mais que le temps est proche, où le pays sera enfin débarrassé de cette vermine. Il s'agit, bien entendu d'un discours diplomatique. Une simple profession de foi qui dénonce les carences de l'État italien. À notre avis, je veux dire, selon Hal et moi, ils croient quand même à demi à l'opération « Flash », mais ils ne savent pas comment la contrer. Et, bien sûr, leur sensibilité nationale est telle qu'ils refusent toute aide US.

— OK, soupira Bolan. Je me débrouillerai. J'ai d'ailleurs déjà ma petite idée sur la question.

Il marqua un temps, avant de questionner :

— Pour la mettre à exécution, j'ai besoin de ton aide.

— Dis toujours.

— Tâche de me renseigner sur les lieux de concentration de ces fameuses troupes et les noms de leurs chefs militaires.

— Pas impossible.

— Essaie de m'indiquer la date du jour « J ».

— Je l'aurai sûrement. Mais au dernier moment.

— On fera avec. Et puis, j'aurai besoin de tout un matériel de guerre. Il faut que tu puisses me faire livrer très vite. Je t'ai apporté une liste.

Derrière les lunettes, les prunelles de la taupe fédérale brillèrent d'un éclat amusé. Ses sources personnelles d'armes en tous genres étaient simples. La mafia. Comme, par exemple, le « correspondant » qui avait fourni à Bolan le PM. Ingram M. 10. Ce qui ne manquait pas de sel.

Mais on ne choisissait pas toujours ses alliés.

— Pour le reste, acheva Bolan, Hal s'en occupe. Le char de guerre devrait arriver par un vol cargo sur la base OTAN de Sigonella. Comme la dernière fois[4]. J'en aurai confirmation ce soir. Hal doit m'appeler à mon hôtel.

Il leva son verre pour porter un toast au super blitz qui allait se déclencher incessamment, lorsqu'il nota la mine subitement sombre de son ami.

— Un problème ? demanda-t-il.

— Léger, maugréa le fédéral. À partir d'aujourd'hui, la première phase de « Flash » va démarrer.

Bolan fronça les sourcils.

— Ce qui veut dire ?

— L'élimination en chaîne de tous les témoins cités à comparaître dans le procès qu'instruisait le juge Brassi. Les témoins à charge, bien sûr.

Un silence s'abattit soudain entre eux. C'était la tuile. Le type d'actions « terroristes » incontrôlables. Impossible, en effet, de prévoir suffisamment de protections rapprochées dans un tel procès. Si Bolan avait bonne mémoire, les fameux témoins à charge n'étaient pas moins de cent cinquante à deux cents. Dispersés sur tout le territoire de l'île. D'autant que, comme on avait pu s'en apercevoir, concernant la protection du juge Brassi, l'efficacité des méthodes utilisées par les *amici* surclassait largement les moyens policiers.

— Shit ! grogna l'Exécuteur.

— Tu l'as dit, renvoya Necker. Les huiles du FBI ont estimé inutile d'alerter les autorités italiennes à ce propos. Elles pédaleraient complètement dans la semoule, et ça pourrait finalement te gêner. Tout le monde sait qu'en donnant l'alerte, la justice se retrouverait avec deux cents témoins « rétractés de la dernière heure ». Donc, problème insoluble. Du moins, en apparence...

Il marqua un temps, avant d'exhiber un papier.

— ... parce que je t'ai apporté la liste des tueurs de tous ces témoins. Il y est aussi expliqué la procédure des traitements des « contrats ». Avec tout ça, tu devrais pouvoir t'arranger.

Bolan parcourut les notes et hocha la tête.

— En effet, admit-il. Beau boulot.

— Bon. Santé, souhaita Necker, en élevant son verre de Pierlant. Je dois filer. J'ai une réunion à quinze heures.

À cet instant, on l'aurait volontiers classé dans la catégorie des cadres supérieurs de société. À son poste hyper délicat de la *Commission*, il risquait sa peau à chaque seconde. Et là, en levant son verre, il s'appropriait à retourner dans la fosse aux serpents. En toute tranquillité.

Bolan l'admirait sincèrement.

Phil Necker avait certes une peur bleue de l'avion, mais c'était quand même un foutu héros. Dans son genre. Il se leva, adressa un signe à Bolan. Comme s'ils allaient se retrouver tranquillement au prochain apéritif.

— Salut, dit-il. Je t'appelle à ton hôtel. Dès que j'ai du nouveau.

L'Exécuteur l'espéra très fort. Qu'il le ferait vite.

Le plus vite possible.

Faute de quoi, la mafia gouvernerait bientôt un des plus petits Etats de la planète... mais elle en ferait aussi le plus puissant.

La Nation du crime organisé.

CHAPITRE ONZE

Bobo Neto était vraiment petit. Mais, pour rien au monde il n'aurait baissé la glace du lavabo. Il complexait. Alors, depuis des années, il se rasait sur la pointe des pieds. C'était bon pour les mollets.

Tout en passant le rasoir sur ses joues, il jetait parfois un regard sur le décor. Chambre sordide, lit grinçant, papiers peints en lambeaux. Avec, sur l'armoire en placage, sa valise en carton bouilli. Atroce. Depuis des années, Bobo se spécialisait dans les « contrats » minables. Au point que, ces derniers temps, il commençait à se désintéresser de son travail. Lui ! Un spécialiste si méticuleux ! Le roi du trépas sans douleur. En fait, s'il n'y avait eu cette proposition inespérée, il aurait sûrement raccroché. Pour se lancer dans la mécanique. Comme son frère. Celui qui volait les bagnoles et les désossait pour les revendre à la casse. Pas vraiment glorieux, mais ça rapportait finalement plus que ses « contrats » à la petite semaine.

Seulement, il y avait ce type, l'autre jour, au téléphone. D'abord, Bobo n'y avait pas vraiment cru. Cinq « contrats » d'un coup. Une veine pareille, c'était jamais pour lui, l'indépendant. C'était toujours pour les autres. Ceux qui touchaient de près l'Organisation. Lui, il était *freelance*. Il n'avait jamais voulu s'intégrer à la mafia. Autrefois, ça lui avait d'ailleurs valu quelques problèmes. Ensuite, de temps à autres, ILS lui avaient refilé quelques jobs minables.

Ce dont il s'était contenté. Pour avoir la paix. Un petit cadavre par-ci, par-là. Finalement, Bobo avait eu de la chance. À quarante-cinq ans, il était encore vivant. Une sorte de miracle, dans son métier.

Bobo ! Un surnom qu'on lui avait donné à la communale.

Une déformation du mot beau en français. Original.

Parce qu'il était toujours le peigne à la main. Sa hantise, la mèche rebelle. Un maniaque, dans son genre. Et puis, il n'était même pas beau. Et il s'en foutait. Pour lever des filles, pas besoin de ressembler à Redford. Suffisait de savoir leur parler. Et d'avoir un peu de fric.

Bobo en était là de ses pensées, quand la sonnerie du téléphone arrêta le rasoir sur sa joue. Il posa délicatement l'instrument, redescendit sur ses talons et, en caleçon à fleurs, alla décrocher en se laissant tomber sur le lit défait.

— *Pronto.*

— Netto ?

Une voix inconnue. Mais on avait prévenu Bobo qu'ON l'appellerait bientôt.

— Je suis le commanditaire, annonça le correspondant.

Le tueur déglutit. Le commanditaire. Le nom clé de son client de la mafia. Lui que rien n'avait jamais impressionné se sentait soudain dans ses petits souliers. Ce contact-là prouvait qu'il était en pleine ascension. À partir de maintenant, l'Organisation allait l'employer. Il avait fini par céder. À cause de la somme importante. Un million de lires, dont cinq cent mille à la commande officielle, et le reste après le boulot.

— T'as reçu l'enveloppe ? questionna la voix.

— Si.

Il l'avait trouvée la veille, dans sa boîte aux lettres. La liste de ses « contrats ».

— Tu as détruit le message ?

— Si, si.

Cinq noms, cinq adresses. Rien de plus facile à retenir. Du plaisir en perspective. Car Netto aimait son travail. Il lui procurait une jouissance trouble et intense. Tuer était pour lui aussi important que boire et manger. Vital. Privé de sa dose, il avait envie de tout bousiller sur son passage. Capable de tuer gratuitement. N'importe qui.

— Alors, reprit la voix, viens chercher ton fric.

Son fric. Cinq cent mille lires ! Bobo imaginait déjà tout ce qu'il pourrait faire, rien qu'avec cette somme. Il coassa :

— Quand ?

— Aujourd'hui. Sois à onze heures ce soir, où je vais t'indiquer. Et n'oublie pas qu'à partir du moment où t'auras le pognon, les « contrats » devront être remplis dans les vingt-quatre heures. En cas de loupé, je veux dire, même un seul, tu perds tout.

Tout perdre, signifiait la vie y compris. Parfaitement tranquille, Netto avait accepté cette clause. Il n'avait jamais eu le moindre échec.

Il nota mentalement l'adresse indiquée, puis le type raccrocha et il en fit autant. On n'exigeait de lui aucun moyen particulier d'exécution. Il choisirait et agirait selon les circonstances. Ayant déjà repéré ses « cibles », il avait retenu quelques idées. Notamment pour la seule femme de la liste. Jeune. Elle, ce serait le garrot. Une corde à linge en nylon tressé, avec deux gros anneaux en acier à chaque extrémité. Celle-là, il la sentirait souffrir, puis mourir contre lui. Elle se débattrait sûrement, avant que son corps, tout en belles rondeurs bien réparties, ne soit secoué des spasmes de l'agonie. Avec cette fille, ce serait une réelle partie de plaisir. Bobo allait adorer ça. Il n'avait jamais éprouvé plus de joie qu'en sentant mourir une femme contre lui. Mais malheur à celui qui l'aurait traité de psychopathe. Il savait ce que ça voulait dire. Il n'était pas dingue. Il faisait seulement son

travail avec plaisir. Ce qui participait de la plus élémentaire conscience professionnelle.

Et, de la conscience professionnelle, Bobo en avait à revendre.

Il ouvrit le tiroir de la table de chevet, en tira un petit agenda noir, qu'il ouvrit à la date du jour où il avait eu le premier contact avec son commanditaire. Il y avait un papier plié en quatre. Il l'étala sur la couverture du lit et consulta la liste.

Il allait commencer par la femme.

Autant profiter du plaisir tout de suite.

Il vérifia l'adresse, parcourut les notes qu'il avait portées sur le papier le jour de son premier repérage. Tout y était. La description de la « cible », la couleur de ses vêtements, ses heures de sorties, ses commerçants habituels.

La victime désignée.

Conduite des enfants à l'école, retour par le marché de la Porta Carini, puis réintégration du domicile, au numéro 2 de la via di Maria. Le tout, réglé comme du papier à musique.

Elena Ratini.

Une belle femme. Qui se défendrait sûrement un peu. De manière émouvante, car elle était de constitution plutôt fragile. Bobo la sentait vibrer contre lui, lorsqu'il serrerait le nylon autour de son cou. Elle ferait exactement comme une femme qui cède aux caresses de son amant. Après avoir lutté, elle s'abandonnerait subitement. Elle s'alanguirait dans ses bras et aurait deux ou trois spasmes. Puis plus rien. Et lui, Bobo, le nabot, en éprouverait un plaisir intense. Il quitterait l'immeuble sur ses courtes jambes tremblantes, avec, dans les reins, des frémissements d'amoureux transi.

Il ne saurait jamais ce qu'elle avait fait pour encourir la punition de l'Organisation. Comme il ignorait que le contrat, comme tous les autres, entrait dans le cadre de l'opération la plus vaste et la plus folle, jamais entreprise par la mafia. D'ailleurs, il s'en fichait.

Il replia le papier, l'enferma de nouveau dans le calepin qu'il glissa dans la poche intérieure de sa veste. Puis, ayant achevé sa minutieuse toilette, il s'habilla, vérifia le chargement du revolver Régulation Police .38 Smith & Wesson qui ne le quittait jamais, avant de coincer ce dernier dans sa ceinture.

Bobo n'aimait guère les armes à feu. Mais on n'est jamais trop prudent.

— Je t'apporte trois nouvelles importantes.

Malgré sa séduction naturelle, Hal Brognola ressemblait à un oiseau de mauvais augure. En arrivant à son hôtel, Bolan avait trouvé son message. Ils avaient rendez-vous d'urgence, Chambre 204, pour un *briefing* important. Bolan s'y était rendu sur-le-champ. D'emblée, il

avait trouvé son ami dans des dispositions moroses. Il contourna le lit sur lequel le fédéral était vautre, pour aller s'asseoir dans l'unique fauteuil de la chambre. Il hocha la tête et soupira :

— Si j'en juge à ta mine, elles ne doivent pas être réjouissantes, tes nouvelles.

Brognola fit la moue.

— Deux bonnes, et une mauvaise. Très mauvaise, ajouta-t-il sombrement.

— OK. Commence par les bonnes. Ça me permettra de mieux encaisser la mauvaise.

— Phil m'a fait passer ta liste de matériel. J'ai pu trouver tout ce qu'il ne parvenait pas à réunir. Tu seras mieux armé qu'un régiment de marines. Grâce à des amis de la base de Sigonella, je pourrai même t'obtenir un ou deux véhicules blindés.

Bolan fronça les sourcils.

— Des véhicules blindés ?

— Juste le temps de les maquiller. Bien sûr, pas question d'impliquer l'OTAN dans cette histoire.

— Des véhicules blindés, hein !

— La deuxième bonne nouvelle, continua Brognola, sans relever la remarque, c'est l'arrivée ici de « Gadgets », Blancanales et Jack.

Bolan se pencha en avant, visage tendu.

— Qu'est-ce que tu chantes là, Hal ? Il n'a jamais été question de leur présence sur le terrain. J'ai précisé ça dès le début. Non ?

— Je sais, je sais ! T'excite pas. Si je les ai fait venir, c'est précisément à cause de la mauvaise nouvelle.

Bolan connaissait Brognola. C'était un grand pro. Il ne faisait jamais rien d'inconsidéré. Mais il n'aimait pas du tout la tournure des événements. Depuis son arrivée à Palerme, il attendait sa logistique pour attaquer l'ennemi sur tous les fronts. Il piaffait d'impatience, et devait se contenter d'éliminations secondaires. Pour un guerrier de sa trempe, c'était plutôt dur.

— OK, grogna-t-il, balance-la, ta mauvaise nouvelle.

Le fédéral prit le temps de leur servir un fond de whisky dans les verres à dents. Du J&B acheté en *duty-free*.

L'Exécuteur chipota une mince gorgée, son regard minéral accroché à son ami. Celui-ci déglutit et se lança à l'eau.

Elle va vraiment pas te plaire, cette nouvelle-là, attaqua-t-il en préambule. Vraiment pas.

— Accouche, Hal.

Le ton de Bolan mit Brognola encore plus mal à l'aise. Il s'éclaircit la voix, lâcha enfin :

— Pour ce blitz-là, vieux, impossible de faire venir le char de guerre.

Dans la chambre 204, un silence de mort s'abattit subitement.
Tout ça sentait la catastrophe.

CHAPITRE DOUZE

Le silence s'épaississait à chaque seconde. Mack Bolan observait toujours Brognola, d'un regard lourd de sous-entendus. Finalement, le fédéral se rebiffa :

— Me regarde pas comme si je t'avais vendu à Al Capone, bordel !
Je te l'ai pas bouffé, ton *van* !

Un autre silence, puis :

— Vas-y, lâcha Bolan. Explique.

Brognola eut un geste las en reposant son verre vide.

— On a eu un os, dit-il. Comme prévu, « Gadgets » l'a bien livré à Kennedy Airport. En temps voulu, et sans pépins.

— Et puis ?

— Là, le Douglas MC-10 Extender qui, par dérogation, devait venir charger du matériel civil et prendre le *van* en transport privé a eu des avaries.

— Comment ça, des avaries ?

— Un vol de mouettes.

— Hein ?

— Je plaisante pas, mec. Une escadrille de mouettes s'est fait happer par les réacteurs. Complètement déboussolés, les volatiles. Un truc qui arrive parfois.

Bolan le savait. Les oiseaux constituaient une des principales sources d'inquiétude des pilotes. On en parlait rarement dans la presse, mais le phénomène était bien réel.

— Bref, reprit Brognola, écoeuré. Notre superbe opération a été d'un coup réduite à néant. Le KC-10 est cloué à terre pour un bout de temps.

— Bon, argumenta Bolani. Mais j'imagine que Sigonella ne va pas se priver de son ravitaillement pour autant.

Nouveau geste las du fédéral.

— Bien sûr. Seulement, le « montage » qu'on avait obtenu avec l'équipage du Douglas tombe à l'eau. C'est un autre zinc qui va prendre la relève. Et, avec les gars de celui-là, chou blanc. Nouvelle cuvée de pilotes. Pas connu le Vietnam, ceux-là.

— *Shit* !

— Hon, hon, renvoya sombrement Brognola.

— Et un vol commercial ?

Haussement d'épaules de Brognola.

— Délais impossibles. On a tout essayé. Leurs cahiers de commandes sont bourrés. Sur la Sicile, rien avant un mois. J'ai tenté par Rome et Naples, c'est encore pire.

Un nouveau silence s'abattit sur les deux amis. Consterné, Hal n'osait plus regarder Bolan. Ce fut ce dernier qui reprit :

— Reste plus qu'à trouver la solution miracle.

— Tu fais bien de parler de miracle, mec. À part coller des ailes au *van*, je vois pas.

— Envoie ton J&B hors douane, demanda Bolan.

Ils s'octroyèrent une autre rasade, avant que l'Exécuteur ne reprenne :

— Tu dis que tu peux me fournir l'armement que je veux ?

Brognola secoua la tête.

— J'ai pas dit ça. Je parlais de ce que tu avais demandé. Plus un ou deux véhicules blindés. Légers. Pas des M. 60.

— C'est-à-dire ?

Nouvelle moue de Brognola.

— Disons, une jeep et une 4x4. Style Land Rover déclassée. Mais, pour la vedette, rien à faire.

Bolan fit des yeux ronds.

— Quelle vedette ?

Pour la première fois, le visage d'acteur de Brognola s'éclaira enfin. Dans ses yeux, une lueur malicieuse passa.

— Ah oui, je t'ai pas encore dit.

— Dit quoi ? demanda Bolan, soupçonneux.

— À mon débarquement ce matin, j'ai eu un contact avec Phil. Il n'arrivait pas à te joindre.

— Phil ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Ce qu'il ignorait hier encore. Une partie des troupes du *Protector* va arriver après-demain soir, plus exactement, dans la nuit, et par bateaux.

— Je suis déjà au courant.

— Non, non ! Je parle pas de ça. Il s'agit de deux convois clandestins. En provenance de Malte, et chargés d'armes. Tout l'arsenal nécessaire pour le putsch. À bord, auront également pris place les « généraux » du *Protector*. Une bonne part de l'encadrement militaire. Des hommes fichés par toutes les polices, et qui ne passeraient pas autrement.

— Je vois. Et j'imagine que ces convois ne vont pas tous les deux aborder au même point de la côte sicilienne.

— Évidemment, répondit Hal en se rembrunissant. C'est le hic. Tu pourras pas être partout en même temps.

— C'est pourquoi tu as fait venir Jack et les deux autres, coupa

Bolan. Mais pour eux, c'est nîet. Pas question de les envoyer au casse-pipe.

— Même si Jack réussit à se procurer un hélico ?

— Pas cette fois, Hal. Je l'ai dit à Grimaldi. Ici, ça va être la guerre. La vraie. Le *Protector* va lancer toutes ses forces dans la bagarre. Il va s'agir d'un putsch. Si j'arrête pas le processus à temps, ce sera une vraie guerre civile. Plus rien à voir avec ce que les pourris faisaient jusqu'à présent. Même si ma petite idée fonctionne, cette fois, Hal, il nous faudra aussi beaucoup de chance.

Subitement intrigué, Brognola questionna :

— Quelle petite idée ?

Bolan esquissa enfin une ombre de sourire.

— Une petite idée que j'ai eue en débarquant. Et en songeant à quelqu'un qui me doit un service.

— Qui ça ?

— Aurélia Gucci.

— La procureur ?

Hochement de tête de Bolan. Son sourire était encore en place, quand il ajouta :

— À Miami, j'ai réglé son compte à l'assassin de son jeune frère. Elle a désormais une dette. Et je pense qu'elle l'honorera. Dans la mesure du possible. Si elle ne pouvait pas, personne ne pourra m'aider.

— OK, Stricker. Tu me la dis, cette formidable idée ?

Bien qu'intéressé, le fédéral semblait conserver une parcelle de scepticisme au fond des prunelles. Mais, quand deux minutes plus tard, Bolan cessa de parler, il en resta bouche bée. Complètement saisi.

— *My God !* laissa-t-il tomber, au bout d'un instant. T'es secoué, mec ! Ils marcheront jamais, les copains de la Gucci !

Mais dans ses yeux, derrière la même expression de scepticisme, il y en avait une autre. D'admiration. Même sa voix était changée, lorsqu'il déclara :

— Si la Gucci arrive à faire ça, c'est qu'elle t'aura complètement dans la peau. En cas de *clash*, je te dis pas les emmerdes, pour elle.

Ça, c'était une autre histoire. Bolan reposa son verre à dents et se leva.

— Bon, dit-il en gagnant la porte. Je compte sur toi pour dire à Jack et aux autres de rentrer aux States.

Regard étonné de Brognola.

— Tu veux même pas les voir ?

— Même pas.

Brognola grimaça, mais attendit qu'il ait ouvert la porte pour lâcher, perfide :

— T'es dur, avec eux. Ils sont justement descendus ici. Tous les quatre.

Bolan se figea pour considérer son ami d'un regard lourd.

— Comment ça, tous les quatre ?

Géné, Brognola détourna les yeux. Il jouait machinalement avec son verre, l'air faussement détaché. Il questionna enfin :

— Tu te souviens d'un certain Thomas Dundee ?

— Quoi ?

L'exclamation de Bolan avait fusé, incrédule. S'il se souvenait du major Thomas Dundee ! Ce vieil anglais, visiblement rescapé de l'armée des Indes ! Une espèce d'original qui, lors de son précédent blitz sicilien, s'était imposé pour lui prêter main-forte. À l'époque, Bolan avait dû céder, mais il s'était juré de ne plus jamais mettre le vieux major en péril[5].

Lèvres serrées, Bolan jeta :

— Qu'on me réexpédie Dundee d'où il vient. Je ne veux plus mêler ce type à nos affaires.

Brognola sembla se perdre dans un puits de réflexion, avant d'acquiescer à regrets :

— C'est toi le boss, *Stricker*. Mais si le vieux s'en va, on peut aussi dire adieu à son Sikorsky blindé.

Bolan fronça les sourcils.

— Quel Sikorsky... blindé ?

Le fédéral fit la moue pour déclarer :

— Moi, tu sais, les hélices...

— Major Thomas Dundee. De l'escadron 284. Ravi de servir à nouveau sous vos ordres, mon colonel !

L'œil bleu vif du « major » restait accroché au front de l'Exécuteur. Sa moustache en pointe très armée des Indes frémissait d'émotion. Planté au centre de la chambre, raide dans ce qui, jadis, avait été un uniforme, le vieux Britannique ressemblait à un comédien de parodie. Derrière lui, tassés dans ce qui restait de place dans la chambre, Herman Schwartz « Gadgets », Blancales « Politicien » et Jack Grimaldi se retenaient visiblement. Ils étaient près d'éclater.

Malgré la rogne évidente de Bolan.

— Je suis à vos ordres, colonel. Et fier de l'être.

Le major Thomas Dundee donnait l'impression d'en rajouter. Mais Bolan savait qu'il n'en était rien. Lors de sa dernière mission en Sicile, Grimaldi avait eu la maladresse de se faire valoir, en prétendant lui-même servir sous les ordres d'un certain colonel Dakota. Le mal était fait, et plus rien ne parviendrait à détromper le rosbeef.

Un ancien héros de la dernière. Un vrai. Il avait fait partie du fameux escadron 284 héliporté. Une mission délicate qui avait

consisté à nettoyer un repaire terroriste de l'EOKA, à 915 mètres d'altitude. Au monastère de Makheris, à Chypre. Une mission commando de quarante et un fantassins, dont l'original major Thomas Dundee... ici présent.

Un cas.

— Major, commença Bolan, mes hommes vous ont induits en erreur. Il est hors de question que vous puissiez participer à l'action qui m'amène ici. Il ne s'agit que d'une opération de routine. Elle ne requiert aucune des compétences d'un héros du 284. Mais, merci de vous être porté volontaire. J'en tiendrai compte dans mon rapport.

Un lourd silence s'établit, meublé par des scènes diverses. Grimaldi se tenait les côtes pour ne pas rire et Blancanales avait les joues gonflées. Il ne pouvait pas tout contenir. « Gadgets », assis sur l'accoudoir du fauteuil, considérait tour à tour Bolan et l'Anglais, un rictus aux lèvres et de grosses larmes coulant de ses yeux. Le délire. Quant à Brognola, il était prudemment resté dans sa chambre. Question de sécurité. Il n'était pas précisément le type à montrer à tout le monde.

Enfin, Thomas Dundee ouvrit de nouveau la bouche. À la manière délicate des militaires britanniques. C'est-à-dire, en brailant :

— Colonel, sauf votre respect, je pense que vous vous payez ma tête. N'est-il pas ?

Une sainte colère luisait dans la faïence de ses yeux fixes. C'était dément. Cet olibrius allait ameuter tout l'hôtel. Déjà que son entrée n'avait pas dû passer inaperçue !

Sans doute pour la première fois de sa vie, Mack Bolan se sentit désarçonné. Et, son stick sous le bras, l'autre le fixait toujours. Avec reproches.

— Écoutez, major, temporisa l'Exécuteur. Mes hommes ont déjà dû vous dire qu'il était impossible...

— Votre pilote, colonel, m'a vivement encouragé à lui prêter de nouveau le Sycamore qui vous fut si utile, lors de notre dernière campagne. J'ai immédiatement accepté, colonel.

La moustache grise en frémissait de plus belle. Bolan jeta un regard assassin à Grimaldi, tenta d'expliquer :

— C'est-à-dire...

— C'est-à-dire, pardon, mon colonel, coupa l'Anglais. C'est-à-dire que j'ai accepté, à condition de participer moi-même à l'action. Comme d'habitude.

Comme d'habitude ! On cauchemardait.

— Je dois préciser, ajouta Dundee, qu'outre le glorieux Sycamore que vous savez déjà en ma possession, j'ai pu acquérir, grâce aux subsides que m'a versés Ricardo Socca, sous votre pression, je dois dire[6], un second appareil. Un magnifique Sikorsky S-56. En

excellent état.

Ricardo Socca. Le capo de Reggio de Calabre. La dernière mission de Bolan en terre sicilienne avait décidément laissé des traces. Et pas seulement sur le terrain. La tête du British semblait bien en avoir pris un sérieux coup.

— Et, tout à fait gracieusement, n'est-il pas, j'ai décidé de mettre cette unité de combat à votre disposition, colonel. Avec votre permission.

— Écoutez, major...

— Pardon, colonel, coupa de nouveau Dundee, avant toute décision, je voudrais solliciter de votre part un entretien privé.

Bolan lança un regard aux autres. Complètement dépassés par l'événement, ils n'osaient même plus lever les yeux. « Gadgets » était en larmes, et Grimaldi lui tapotait le dos pour le sauver de l'étouffement. Au train où allaient les choses, le bouche-à-bouche se profilait à l'horizon.

— OK, laissa tomber Bolan.

Il attira le major à l'écart et pencha la tête, prêt aux confidences. Il souffla :

— Je vous écoute, major. Soyez bref.

L'Anglais se massa songeusement le nez, avant de déclarer :

— Je pense obtenir mon intégration à votre groupe, quand je vous aurai livré mon... renseignement, n'est-il pas ?

Intrigué, l'Exécuteur lui lança un regard aigu.

— Quel renseignement ?

Dundee hésita encore une seconde, avant de se lancer. Son renseignement tenait en quelques phrases. Quand il eut terminé, Bolan demeura pensif un instant. Puis, hochant la tête, il déclara :

— OK, major. Vous êtes intégré.

Le major Thomas Dundee, ancien de l'escadron 284, était décidément un homme de ressource.

CHAPITRE TREIZE

Ils étaient là. Parfaitement fidèles aux portraits que le major Dundee avait tracé d'eux. Mais, même sans cette description, Bolan les aurait identifiés. Tant leur emploi se lisait sur leurs faces de rats.

Deux porte-flingues.

Plus tueurs siciliens que nature. Avec leurs complets sombres et trop petits, leurs chapeaux noirs sur les genoux, ils avaient l'air de paysans venus attendre leur oncle d'Amérique. Ils étaient assis du bout des fesses sur leur coin de fauteuil, leurs yeux d'abrutis fixés n'importe où. Dans le hall presque désert, ils semblaient s'ennuyer ferme.

Ce qui n'était qu'apparence.

En débouchant de l'ascenseur dans le lounge du Villa Igiéa, Bolan les avait tout de suite repérés. Ils juraient tellement dans le luxe raffiné des salons et sous les fresques de Basile, qu'on se demandait pourquoi la direction ne les avait pas déjà évacués. Mais, en Sicile, même dans un hôtel aussi prestigieux que la Villa Igiéa, on se méfiait des types en noir. Surtout quand ils avaient un chapeau sur les genoux. Dessous, il y avait souvent de quoi semer la mort.

Sous l'imper de Bolan aussi.

Le petit P.M. Ingram M. 10 était là, prêt à servir. Bien que le hall du palace ne fût pas l'endroit idéal pour déclencher une tuerie.

— *Buon giorno.*

L'Exécuteur l'avait vue arriver. Grâce au jeu de glaces du desk. Mais son regard n'avait pas quitté les deux pourris. Ils n'avaient pas bronché. S'arrangeant pour continuer à les observer, Bolan fit volte-face. Un sourire discret étira ses lèvres viriles.

— Bonjour, Loretta.

Loretta Benetti était resplendissante. Elle portait une jupe en coton tabac, ourlée de dentelle bise, et un caraco en fine peau d'un ton plus soutenu. L'ensemble mettait judicieusement en valeur le doré de sa peau. Ses fins talons claquèrent discrètement sur les dalles, lorsqu'elle s'avança pour lui tendre la main.

Si elle avait voulu le surprendre, elle en fut pour ses frais. Bolan semblait content de la voir, mais pas étonné. Il serra la fine main, et son sourire devint ironique.

— Vous avez enquêté chez tous les loueurs de voitures ?

Loretta lui fit cadeau de son sourire étincelant.

— Pas tous. Le deuxième a été le bon. Vous ne m'en voulez pas trop ?

Bolan secoua la tête.

— Ce matin, j'étais prêt à foncer à Catane. Et à affronter votre père, ne serait-ce que pour le privilège de vous apercevoir.

Elle parut amusée par la remarque. Pas dupe. Ce grand diable n'était pas du genre à jouer les soupirants transis. Ce qui était parfaitement exact. Malgré son attitude décontractée, l'Exécuteur surveillait étroitement les deux tueurs. Apparemment, ils n'étaient pas là pour le tuer. De simples couvertures. Papa Benetti veillait à la protection de sa progéniture. Ce qui, même de la part d'un *mafioso*, était bien légitime.

— C'est vrai, reprit-elle, subitement grave. J'ai enquêté. Je voulais absolument vous retrouver.

Toujours méfiant à l'égard des flingueurs, Bolan l'entraîna en direction d'un petit salon cossu, où trois vieilles Anglaises frisottées papotaient. L'instant d'après, il vit les deux affreux s'installer non loin d'eux. Au moins, les choses étaient claires pour tout le monde.

— Ne faites pas attention à eux, déclara Loretta qui avait suivi le manège. Mon père ne leur a donné qu'un seul ordre. Me protéger. C'est tout.

Elle avait insisté sur les deux derniers mots, ses beaux yeux plantés dans les siens. Elle était sincère.

— OK, fit Bolan. Racontez.

— L'autre nuit, à la suite de notre... entrevue, commença-t-elle, j'ai téléphoné à Catane. J'ai tout dit à mon père. Y compris l'avertissement que vous aviez lancé à son propos.

Bolan n'était pas surpris. Le téléphone était fait pour ça. Il encouragea :

— Ensuite ?

— Il m'a questionnée sur tous les détails de notre rencontre, et m'a demandé si j'avais relevé le numéro de votre voiture. Il m'a dit alors d'attendre ses instructions chez Francky. Dans la matinée, il a appelé pour dire que le nécessaire avait été fait, que vous étiez localisé à cet hôtel et que je devais reprendre contact avec vous.

— Ce n'est donc pas vous qui avez enquêté ?

Elle fit non de la tête.

— Mon père... je veux dire, ses hommes, sont beaucoup plus efficaces pour ce genre de travail.

— Hum. Pourquoi, ce nouveau contact ?

Elle garda le silence un instant, avant de lâcher :

— Il veut vous voir.

Bolan fronça les sourcils. Soupçonneux, il demanda encore :

— Dans quel but ?

Elle haussa ses jolies épaules dorées pour avouer :

— Je ne sais pas. Mais, insista-t-elle, je vous jure qu'il ne s'agit pas d'un piège. Mon père me l'a promis.

Bolan se permit un sourire ironique.

— Non ! s'insurgea la jeune femme. Mon père ne me ferait jamais une promesse qu'il ne tiendrait pas. J'ignore presque tout de sa vie... professionnelle, ajouta-t-elle, gênée, mais j'ai une totale confiance dans sa parole.

Elle affrontait l'Exécuteur de son regard limpide et, pour bien marquer sa bonne foi et celle du vieux *mafioso*, elle expliqua :

— Grâce au numéro de votre voiture, et au nom de Dakota que vous aviez indiqué au loueur, il a été facile de savoir dans quel hôtel vous étiez descendu. Mon père connaît beaucoup de monde. Dès lors que vous étiez repéré, il lui aurait été facile de vous faire... je veux dire, de vous neutraliser. Ou, du moins, d'essayer de le faire. Non ?

Bolan dut en convenir. Poussant son avantage, Loretta insista :

— Mon père va mourir bientôt, *mister* Bolan. Et il le sait. S'il veut vous rencontrer, c'est parce que c'est très important pour lui. Mais, il se doutait bien de votre réaction. Aussi...

Elle hésitait.

— Aussi, quoi ?

— Il m'a dit qu'en cas de doute, vous n'aviez qu'à l'appeler à Catane. Pour vous convaincre.

Cette fois, Bolan était étonné. Jusqu'à ce jour, les *amici* désireux de se faire appeler au téléphone par Bolan le fumier n'étaient pas légion. Et encore moins pour le rencontrer. Mais quelque chose clochait. Bolan questionna :

— Puisqu'il m'avait localisé, pourquoi ne pas m'avoir appelé directement ici ?

— Précisément pour que l'idée du piège ne s'incrute pas trop dans votre esprit. Sans doute imaginait-il que vous me croiriez plus facilement.

Benetti n'avait pas tort. On ne pouvait trouver meilleure ambassadrice que cette superbe fille. Restait à savoir si elle était aussi saine à l'intérieur qu'en façade. Et si les intentions du père l'étaient également.

— Je vais vous noter son numéro, fit Loretta en s'exécutant aussitôt.

Elle lui tendit un bristol et se leva.

— Je dois partir, Mack.

Elle hésita, avant d'ajouter, la mine grave :

— Faites-le. Je vous en prie.

Sans répondre, il désigna les deux flingueurs.

— Si je les retrouve sur ma route, tant pis pour eux.

Puis il tourna les talons et quitta le salon. En regagnant sa chambre, il consulta sa montre. Il avait largement le temps d'appeler le vieux Benetti, et de se faire une idée du bonhomme, avant son prochain rendez-vous.

Un rendez-vous avec la mort.

Un de plus. Il espérait seulement que sa manœuvre d'intox fonctionnerait. Faute de quoi, il y aurait très prochainement beaucoup de cadavres. Des cadavres d'innocents.

— Benetti ?

— Si.

La voix était rauque, essoufflée. L'Exécuteur n'avait même pas eu à passer le barrage traditionnel du « personnel ». Loretta lui avait fourni le numéro de la ligne directe. Dans la chambre du malade.

— Bolan, annonça-t-il.

— J'attendais ton coup de fil. Enfin, sans espérer vraiment. Je pensais pas que tu appellerais.

Le vieux *capo* avait visiblement des difficultés à parler. Bolan le pressa :

— Accouche, Benetti. J'ai des tas de choses à faire.

Un rire bref et sec lui répondit.

— Je vois, fumier. Je vois très bien.

Il avait dit « fumier » sans acrimonie. C'était presque respectueux. Dans ce domaine, il n'était pas mal non plus.

— OK, reprit-il plus bas. Je sais ce que ma fille te doit et...

— Ça va ! C'est quoi, le problème ?

Benetti eut une quinte de toux. Quand il reprit la parole, ce fut d'une voix plus basse encore :

— J'aime pas ce qui est en train de se préparer, Bolan. Pas du tout. Et c'est pour ça que je...

— Qu'est-ce qui se prépare ? coupa l'Exécuteur.

— Arrête de déconner, grinça le *mafioso*. Je sais que tu le sais. J'ignore comment tu peux toujours tout savoir sur nous, mais, maintenant, ça n'a plus d'importance.

Bien informé, Benetti.

— Ma fille t'a dit, pour moi ?

— Elle m'a dit que tu étais cuit. Ça me donne pas envie de pleurer.

Nouveau petit rire sec.

— Je m'en doutais un peu. Bon, puisque tu sais ce qui va se passer très prochainement ici, j'ai décidé de te dire des trucs.

— Quel genre ?

Une autre quinte de toux, puis :

— Te fais pas d'idées fausses, Bolan. T'attends pas à ce que je te

donne les amis. Seulement, je suis pas d'accord avec les idées de grandeur de notre nouveau « tout-puissant ». Si tu vois de qui je parle.

Bolan voyait. Le *Protector*. Une faille était en train de se produire dans le bel édifice que ce dernier essayait de créer. Intéressant. Il eut un rictus, encouragea :

— Tu peux me le balancer, le « tout-puissant » ?

— Rêve pas. Tu sais bien que personne ne pourrait faire ça. Et, même si moi, je le pouvais, je le ferais pas. À cause de Loretta.

C'eût été trop beau.

— Alors, c'est quoi ? insista l'Exécuteur.

— T'aider à arrêter ce grand bordel.

De plus en plus intéressant.

— Pourquoi tu ferais ça ?

Hésitation, puis :

— Disons que j'aime pas les idées de massacres inutiles. L'espèce de guerre civile qu'IL prépare me déplaît.

— Arrête de débloquer, renvoya Bolan. T'as tellement de cadavres à ton actif que...

— D'accord, d'accord ! Bon... c'est à cause de Loretta.

— Loretta ?

— Je... c'est... enfin, je voudrais pas lui laisser une image de moi... tu comprends ce que je veux dire, merde !

On aurait tout vu ! Le vieux *mafioso* avait des états d'âme. Sur le tard. Le rictus de Bolan s'accroissait.

— Tu négocies ton séjour en enfer ? railla-t-il.

— Ta gueule, Bolan, grinça Benetti. Crois ce que tu veux, j'en ai rien à foutre. Et puis, joue pas au plus malin. Je sais que ma proposition t'intéresse. Alors, tu dis oui, et on prend rendez-vous pour parler. Mais fais vite. Parce que dans peu de temps, faudra me balader en civière. Ou en cercueil, acheva-t-il, avec un humour noir. Je te propose un terrain neutre. Je viendrai avec mon chauffeur et mon infirmière. Sans armes.

— Quelles garanties ?

— Loretta. Tu viendras avec elle.

Bolan pinça les lèvres.

— Pas question. Je me suis jamais servi d'une femme pour me protéger.

— Elle l'a exigé. Sans doute pour avoir la preuve que je m'amende bien, ajouta le chef *mafioso* avec un rire de dérision. D'ailleurs, tu peux pas avoir mieux, comme garantie. Pas vrai ?

Il avait raison. Bolan dut le reconnaître.

— Et, insista Benetti, puisqu'il n'y a pas de risques, elle n'aura pas à te protéger.

Il y avait de l'ironie dans le ton. Bolan soupira.

— OK, vieux pourri. On fait comme ça. Ça se passera où ?

Il sembla à l'Exécuteur percevoir le soulagement de Benetti. Celui-ci se hâta :

— *Nizano*. Près de Raddusa. Sur le flanc est du mont Libra. Un hameau. C'est là que je suis né. Maintenant, les baraques sont vides et en ruine. J'ai tout racheté. Pour rien. Un caprice sentimental, si tu vois ce que je veux dire.

Benetti aimait décidément cette formule. Mais Bolan avait parfaitement saisi.

— Loretta connaît, acheva le *mafioso*. Elle te conduira.

— Quand ?

— Demain.

Ça allait parfaitement à Bolan. Il dit qu'il était d'accord, et ils convinrent de l'heure. Quand Benetti raccrocha, l'Exécuteur était songeur. Il se demandait bien comment le vieux *mafioso* allait pouvoir l'aider dans cette bagarre gigantesque.

Car il ne s'agissait pas moins que de sauver la Sicile.

CHAPITRE QUATORZE

L'endroit était sinistre. On entendait la mer toute proche, mais on ne la voyait pas. Seule imagé dans ce décor de film noir, la tache jaune d'un unique lampadaire, dont on se demandait ce qu'il faisait là. En plein terrain vague, à plus de cinq kilomètres de Termini Imerese, l'agglomération la plus voisine. Au gré des sautes du vent marin, un lampadaire suspendu à son fil, éclairait par intermittence une plaque rongée par le sel et plantée sur un poteau.

« USCITA ». Sortie.

Avec une flèche en direction de la route.

Bobo Netto était venu là autrefois. Au temps où l'usine de concassage de cailloux fonctionnait encore. Avec une fille ramassée en stop. Mais cette traînée n'avait rien voulu savoir. Impressionnée par l'aspect lugubre des lieux. Déjà. Maintenant, le site était encore plus désolé. Il ne restait de la vieille usine que quelques bâtiments délabrés au béton rongé par la rouille.

Bobo fit la grimace. Le commanditaire avait vraiment de drôles d'idées. D'ailleurs, Bobo n'était sans doute pas le seul à le penser. Il n'était pas le premier. D'autres voitures étaient garées sur l'espace d'esplanade pierreuse qui entourait l'usine. Toutes sortes de véhicules. Il y avait même deux motos. Plutôt minables. Comme les voitures. Décidément, le métier de tueur n'était plus ce qu'il avait été. Une misère.

— Tiens, Bobo !

Une antique Fiat 500 venait de s'arrêter près de la mini-Austin cabossée de Netto. Juste sous le lampadaire. Une face grisâtre et maigre se penchait à la portière, éclairée d'un rictus aux petites dents pointues. Un moignon de cigare coincé du côté gauche de la bouche, l'arrivant s'étonna :

— T'es dans ce coup aussi, toi ?

Bobo lui envoya une grimace, qui pouvait passer pour une manifestation de bienvenue.

— Qu'est-ce que tu crois ? Je sais plus où donner de la tête, en ce moment.

L'autre s'appelait Grisoli. Un teigneux, avec des goûts très prononcés du côté du canon scié. Et de la chevrotine. Ses cadavres, à lui, ressemblaient toujours à des steaks tartares. Un truc qui ne

déplaisait pas aux clients. Le style boucherie, ça impressionnait toujours.

— T'as déjà bossé avec ce mec, toi ?

Grisoli faisait allusion au commanditaire.

Pour se faire valoir auprès de son confrère, Bobo acquiesça, important.

— Et pas qu'une fois, mon pote. Quand y a un truc délicat à faire, c'est toujours à Netto qu'il pense, le type.

— Une huile ?

— On dirait. Vu les prix.

— T'as jamais eu de problèmes ?

Bobo arrondit ses petits yeux de vicelard.

— Tu rigoles ! Le mec qui m'en fera, des problèmes, il est pas encore né, celui-là.

Puis il partit d'un petit rire aigre, avant de quitter l'Austin. Il sortit un peigne de sa poche, lissa sur son crâne pointu de longs cheveux brillantins. Grisoli se décida à son tour à quitter la Fiat. Il était aussi grand que Netto était petit. Un échalas. Tout en jambes, doté d'une minuscule tête quasiment chauve. Avec ses bras interminables, il ressemblait à une araignée faucheur.

Une araignée faucheur armée d'un canon scié.

— Tu vas à la chasse ? vanna Bobo.

Il connaissait les manies de son alter ego. Devait aller aux chiottes avec son fusil. Un « deux coups » à canons jumelés. Toujours chargé aux chevrotines. Et des cartouches, il en avait des kilos dans les poches. Jamais pris au dépourvu, Grisoli.

— Hein, Griso ? insista Bobo, toujours acide.

— Ta gueule.

C'était dit sans colère. Grisoli était toujours calme. Même quand il flinguait. Ça ne voulait pas dire pour autant qu'il appréciait les vannes.

D'ailleurs, il n'aurait supporté ça de personne d'autre. Mais, Bobo Netto, c'était autre chose. Ils avaient frotté leurs fonds de culottes sur les mêmes bancs d'école. Ça créait des liens. Même chez les pourris.

Le maniaque du fusil reprit aussitôt :

— On entre là-dedans ?

Il désignait les bâtiments gris.

— Les autres y sont déjà. D'ailleurs, c'est la consigne. Personne dehors quand le boss arrivera. T'as entendu comme moi, non ? Doit pas vouloir qu'on lise son numéro de bagnole. Tu les connais, les mafieux, hein ?

Grisoli hésitait. Finalement, il insista :

— Tu le connais vraiment, ce mec ?

Bobo étouffa un soupir, en levant les yeux au ciel.

— Puisque je te dis que oui. Vraiment, t'as pas besoin de ta seringue là-dedans, dit-il en désignant le fusil.

Puis il écarta un pan de sa veste, révélant la crosse de son petit Régulation Police qui ne le quittait jamais.

— D'ailleurs, commenta-t-il, avec ça, on craint rien.

Grisoli abaissa son crâne luisant vers l'arme, la considéra avec morgue, avant de déclarer :

— Faut pas faire dans l'optimisme exagéré, mec.

Et, sur ces entrefaites, canon scié coincé dans la saignée du bras, il se mit en marche vers le lieu du rendez-vous. Quand Bobo et lui pénétrèrent dans la grande salle, qui, autrefois, avait abrité les bureaux de la société, la plupart des collègues convoqués étaient arrivés. Assis, qui sur sa caisse, qui sur son bidon, ou debout à faire les cent pas, ils échangeaient leurs impressions. De l'avis général, ce genre de bureau de paye ne plaisait qu'à moitié. Lors du premier contact téléphonique, on ne leur avait rien dit d'une telle réunion de famille. Ils n'étaient pas vraiment méfiants. Plutôt intrigués. Sur la quinzaine de flingueurs présents, trois seulement n'avaient pas jugé bon d'apporter leur artillerie. Ceux-là avaient déjà réellement travaillé avec la vraie mafia, et ne semblaient pas vraiment étonnés par cette convocation collective.

Depuis quelque temps, la nouvelle génération d'*amici* en cols blancs ne dédaignait pas jouer les leaders de sociétés. Ils avaient attrapé le virus de la « réunionnite ». Important, dressé sur ses talonnettes, Bobo Netto abondait volontiers dans ce sens. Sans rien en savoir. Mais les notoriétés se fondaient parfois sur ces sortes de malentendus.

Il était maintenant vingt-deux heures cinquante-huit. Les cinq derniers porte-flingues venaient de franchir la double porte aux vitres éclatées. On n'attendait plus que la vedette du show. Le commanditaire. Miraculeusement rescapée, ou apportée là pour la circonstance, une table bancale trônait près de l'entrée. C'était là que serait distribué le fric. Dans la salle, quatre grosses ampoules pendues à un fil volant jetaient sur l'assistance un éclairage approximatif qui donnait aux faces des tueurs des mines de cadavres. En arrivant sur le terre-plein, Bobo Netto avait remarqué le montage artisanal « greffé » sur la ligne du lampadaire. C'était mieux que des bougies. Décidément, le commanditaire faisait bien les choses.

Mais il se faisait désirer.

Enfin, à onze heures cinq, un lointain bruit de moteur se fit entendre. Quelque part, quatre portières claquèrent, mais il fallut attendre encore près de deux minutes avant qu'un pas résonne enfin sur le ciment du hall. Puis un des battants s'ouvrit, livrant passage à un type en complet noir, portant chapeau, attaché-case et... lunettes

de soleil. En pleine nuit !

Ça, c'était plutôt la mafia ancienne cuvée ?

Netto en était là de ses laborieuses pensées, quand le commanditaire s'arrêta près de la table, pour y poser l'attaché-case. Derrière ses Ray-Ban réfléchissantes, on devinait son regard qui parcourait l'assistance. Maintenant, le silence était tombé sur les vingt flingueurs. Tous regardaient l'inconnu, avec une curiosité mitigée de respect. Ce grand type à la sobre élégance représentait à leurs yeux ce qu'il y avait de plus prestigieux, et de plus redoutable au monde.

La mafia.

Enfin, le commanditaire ouvrit la bouche. D'une voix posée, il commanda :

— Groupez-vous devant. Que je vous voie tous.

Ils obéirent en silence, tandis que le commanditaire faisait claquer les serrures de l'attaché-case. La manœuvre terminée, il dit encore :

— Je vais appeler chacun par le numéro qui lui a été attribué au téléphone. Chacun à son tour viendra chercher son enveloppe.

Il marqua un temps, avant d'ajouter, coupant :

— À la seconde où vous serez en possession de votre fric, vous serez liés à nous pour la durée du contrat. Sans possibilité de revenir en arrière. J'espère que vous y avez tous bien réfléchi.

Des murmures divers parcoururent l'assistance et des têtes approuvèrent. Personne ne se désista.

— Parfait, lança alors le commanditaire.

Il releva alors le couvercle de l'attaché-case qui resta à la verticale, et plongea les deux mains à l'intérieur. Quand il les ressortit, il y avait deux gros objets noirs dedans.

Deux PM. Ingram M. 10, avec leurs chargeurs de trente cartouches de .45 A.C.P. Dans la petite foule des tueurs, il y eut des exclamations et des mouvements divers. Un type hurla :

— Tous à terre !

Un échalas, avec un fusil à canon scié. Mais les deux terribles Ingram étaient déjà pointés. Soudain, le commanditaire cria :

— Je m'appelle Mack Bolan, bande d'ordures.

Et ses deux index enfoncèrent les détente.

Privées de réducteurs de son, les deux armes crachèrent un feu d'enfer qui fit vibrer l'air dans un écho assourdissant. Vrombissantes, les ogives bouillantes giclèrent comme l'éclair, dévastant tout sur leur passage. Les pourris du premier rang furent fauchés comme au stand. Des crânes éclatèrent, envoyant tous azimuts des flots de sang et de cervelle. Tout le haut d'une tête vola en tournoyant, détachée du reste d'un corps, alla frapper une ampoule qui explosa.

C'était le massacre.

L'échalas Grisoli avait été le seul à pouvoir plonger à temps. Mais,

dans la panique, les courts canons du fusil avaient été déviés. Maintenant, l'arme était coincée sous un premier tas de cadavres. Grisoli poussa un juron, et se mit à tirer comme un forcené sur la crosse. Mais rien ne venait. De plus en plus de corps s'entassaient dessus. Une vraie boucherie. Grisoli pouvait apprécier en spécialiste. Mais il avait d'autres soucis en tête. Notamment, cette peur qui lui mangeait les tripes.

Le type en noir avait dit qu'il s'appelait Mack Bolan !

Il était donc... l'Exécuteur. Le fumier !

Cette révélation avait complètement annihilé les formidables réflexes du tueur. Ainsi que sa force. Il tirait sur ce foutu fusil, mais rien ne venait. Le cauchemar. Et, pendant ce temps, le grand enfoiré canardait. Les passages dans l'au-delà se multipliaient à la vitesse grand V. À présent, l'araignée comprenait pourquoi ce commanditaire qui l'avait appelé le matin même avait ce drôle d'accent. Bolan le fumier était américain.

Enfin, d'un coup, le fusil s'arracha à sa gangue de chair morte. Grisoli le brandit, sans se rendre compte qu'écrasée en porte à faux sous la masse de cadavres, l'arme avait subi une légère transformation. Ses canons étaient faussés au niveau du verrouillage. L'un d'eux s'était même tellement coudé que l'acier de mauvaise qualité s'était fendillé. Mais l'échalas n'avait pas le temps de faire l'inventaire. Au jugé, il venait de pointer l'arme et son index avait enfoncé les deux détentes en même temps.

L'explosion fit un boucan énorme. Se ruant dans les tubes malmenés, les chevrotines hurlèrent. Grisoli crut que son bras s'arrachait. Autour de lui, des corps encore debout furent déchiquetés par les décharges meurtrières. Son voisin direct, un colosse à face de catcheur, eut tout le côté gauche enlevé. Un abominable trou se creusa, laissant entrevoir un cœur enrobé de graisse, d'où jaillissaient des flots de sang bouillonnants. Sur l'autre côté de l'échalas, il y eut trois coups de feu. Secs et rapides. Sans doute ce con de Bobo qui se décidait enfin à envoyer la sauce. Mais Grisoli n'eut pas le temps d'en savoir plus. Une giclée de .45 venait de lui cisailer le cou. Au niveau de l'épaule. Il n'eut pas non plus la joie de voir Bolan le fumier reculer en grimaçant.

L'Exécuteur avait écopé. D'une, ou de plusieurs chevrotines.

Larguant son sang par tous les orifices de son cou, le tueur chauve s'écroula à la renverse. Il avait encore la bouche ouverte sur un cri qui refusait de jaillir.

Bolan manquait d'air. Il avait reçu un énorme choc au niveau de la troisième côte. À gauche. Du côté du cœur. Il eut comme un éblouissement, mais il venait d'apercevoir le nabot. Il avait un revolver en main. À canon court. Genre Régulation Police. Ses courtes

jambes écartées, les deux bras tendus, il venait de jaillir du tas de cadavres. Du sang partout sur lui. Qui ne lui appartenait sans doute pas. Apparemment le dernier survivant. Un pro, le minuscule. Il allait lâcher la purée et faire mouche.

Mais, malgré la douleur, Bolan avait déjà fait basculer le sélecteur de l'Ingram de sa main droite. Il enfonça la détente. Une seule fois. À dix mètres, le revolver sauta de la main du nabot comme par enchantement, et alla s'enliser dans le charnier. Le type poussa un hurlement et se statufia. Fixant sa main d'un regard hébété, il voyait le petit os blanc de la deuxième phalange de son index pointer hors des chairs éclatées. Il n'avait plus de première phalange. Envolée avec le flingue.

Plus rien ne bronchait dans le local.

— Plus bouger, Netto, envoya alors l'Exécuteur.

Il pointait les canons fumants de l'Ingram sur le minus. Ce dernier sursauta, comme sous le coup d'une décharge électrique.

— C'est bien moi qui vous ai tous appelés ce matin, reprit Bolan. Tu vois, je sais ton nom. Je connais tout de vous.

Bobo Netto n'y comprenait vraiment rien. Comme les autres, tout à l'heure, il avait entendu quatre portières de voitures claquer à l'extérieur. Et le grand fumier semblait seul. Il avait fait ÇA à lui tout seul !

Si Bobo avait réfléchi, il aurait compris que les bruits de portières étaient un vieux truc un peu usé. Pour faire croire qu'on arrive à plusieurs. Dans le cas présent, ça faisait plus sérieux. Plus crédible, de la part d'un important *mafioso*. Mais, Bobo était aussi usé que le « truc » en question. Son esprit ne voulait plus fonctionner.

— Attrape, Netto, fit encore Bolan, en envoyant une petite médaille en bronze aux pieds du tueur.

La médaille de tireur d'élite. La signature de l'Exécuteur.

Bobo considéra le minuscule disque, sans oser y toucher.

— Apporte-la à ton commanditaire, reprit le guerrier solitaire. Et dis-lui que je vais le tuer bientôt.

À cet instant, quelque chose craqua dans le cerveau du nabot. Il venait de réaliser que le grand fumier lui laissait la vie sauve, mais que, de toute façon, il était cuit. Les *amici* ne lui laisseraient aucune chance. Où qu'il se cache, ils le retrouveraient pour lui régler son compte. On l'avait prévenu qu'en cas d'échec...

Tandis que s'il leur livrait le cadavre de Bolan...

Alors, il se laissa guider par son instinct. Plongeant en arrière, il s'abattit à l'abri du tas de cadavres. Il avait repéré le gros .45 qu'un collègue avait laissé échapper en tombant. Bobo était petit et plutôt bête, mais il était très souple. Il accomplit donc l'exploit sans se faire descendre. Déjà, il avait glissé son index gauche sous le pontet de

l'arme et levé le canon. En une fraction de seconde, il eut le grand fumier derrière son point de mire.

Son doigt enfonça la détente.

Il fut persuadé d'avoir gagné... puis, il y eut comme un gigantesque éblouissement dans sa tête et il ne vit plus rien. Une seule balle de l'Ingram venait de lui faire sauter l'œil gauche. Et de lui ravager la cervelle.

Il n'eut donc pas la satisfaction de voir, derrière la table et l'attaché-case, la silhouette noire de l'Exécuteur qui vacillait. Il ne remarqua pas non plus la soudaine pâleur de son visage granitique.

Car Bobo était déjà très... très mort.

CHAPITRE QUINZE

— On arrive bientôt.

Loretta Benetti avait dû crier pour se faire entendre. Le vacarme de la Land Rover était assourdissant et les changements incessants de régime dus à l'ascension des lacets n'arrangeaient rien. Bolan hocha la tête. La veille, il avait eu tout le temps de préparer son raid. Et quelques autres choses encore. Raddusa se trouvait à une soixantaine de kilomètres au nord-ouest de Catane.

De Palerme, us avaient pris l'autostrade et suivi la côte, avant de bifurquer vers le sud. Une virée d'autoroutes sur plus de deux cents bornes, entre les monts pelés aux couleurs de fer. Toute la Sicile. Beau, sauvage et monotone.

Heureusement, il y avait Loretta.

Elle était visiblement heureuse des résultats du coup de fil entre Bolan et son père. Comme soulagée. Plusieurs fois, il l'avait surprise en train de l'observer à la dérobée. Dans son regard limpide, plus la moindre inquiétude. Même la méfiance y avait disparu. Et, en voyant ce visage lisse et ouvert, l'Exécuteur se demandait comment son presque frère avait pu la téléguider dans le lit de Fernando Grana.

La femme n'était décidément que mystères.

D'un vif coup de volant, Bolan évita un énorme nid-de-poule et ne put s'empêcher de grimacer.

— Quelque chose ne va pas ? demanda aussitôt la jeune femme.

Agacé, il lui fit signe que tout allait bien. Cette espèce de soudaine dévotion à son égard commençait à lui taper sur les nerfs. Il ne pouvait quand même pas lui avouer qu'il avait été touché par une chevrotine, alors qu'il était en train de buter vingt types. Elle n'aurait pas tout compris, et cela eût risqué de détériorer leurs rapports.

En fait, il souffrait vraiment.

En ricochant sur le bois de la table, l'énorme plomb avait traversé ses vêtements, pour aller toucher une côte et arracher un peu de viande. Un vrai miracle, quand on songeait aux dégâts que ce genre de projectile occasionnait en général. Un choc violent, qui l'avait déséquilibré un instant.

L'échelas l'avait finalement eu avant d'y passer lui-même. Il aurait suffi d'un rien pour que l'Exécuteur rencontre la mort à cet instant. Sur le sol des origines de la mafia. Un comble ! De retour à l'hôtel, il

avait envoyé « Gadgets » à la pharmacie du coin. Ce genre de blessure ne lui posait aucun problème. Au Vietnam, il avait souvent dû en soigner de bien pires. Y compris sur lui-même. Il suffisait d'avoir des sulfamides et des pansements à portée de main.

— C'est là.

L'avertissement de Loretta tira Bolan de ses sombres pensées. Au détour de la petite route défoncée, au débouché d'un mamelon de rocs gris acier, il découvrit le hameau. Une douzaine de baraques à demi écroulées. Deux cents mètres en contrebas.

Nizano. Le bled où était né Benetti.

Il était six heures du soir, et le vent d'ouest commençait à charger le ciel de ses vapeurs de brume. La température ne devait pas dépasser les douze degrés. La belle saison tardait à venir. Bolan ralentit un peu, laissant ses yeux parcourir l'espace.

— Je vous ai dit qu'il n'y a pas de piège, reprocha Loretta.

L'Exécuteur avait pourtant été discret dans son examen des lieux. Mais le sixième sens féminin n'était pas une légende. D'ailleurs, elle semblait dire la vérité. Tout avait cet air calme et un peu triste des villages abandonnés. Pourtant, le guerrier solitaire savait que cette quiétude pouvait dissimuler bien des guets-apens. Au Vietnam comme ailleurs, la guerre réservait souvent ce genre de surprise. Et, en matière de ruse, la mafia sicilienne n'avait rien à apprendre des Asiatiques. D'un coup d'œil en arrière, il vérifia que tout était bien en place dans la cabine.

« Gadgets » et Grimaldi s'étaient donné assez de mal pour l'aménager. En un temps record.

— Vous vous méfiez de moi, n'est-ce pas ?

Loretta le regardait, la mine sévère. En fait, c'était l'absence de toute voiture qui éveillait la méfiance de Bolan. Il était maintenant six heures passées et Benetti aurait déjà dû être là.

Encore une fois, Loretta devina ses pensées. Elle fit valoir :

— Mon père est un grand malade. Il aura eu besoin de soins particuliers pour le voyage.

Elle avait sûrement raison. L'Exécuteur se faisait des idées. Benetti ne mettrait jamais sa fille en péril. Pourtant, il avait un pressentiment. Une impression latente de danger. C'était dans l'atmosphère. Bolan était comme ces grands fauves qui, depuis la nuit des temps, peuvent humer l'odeur de l'ennemi dans le vent.

Or, ce soir, la brise printanière avait une drôle d'odeur.

Celle de la mort.

Dans ce domaine, Mack Bolan ne s'était jamais trompé.

— Que se passe-t-il, Mack ?

Loretta lançait à présent des regards inquiets en direction du hameau. Il secoua la tête.

— Sûrement rien. Mais descendez. Je vais aller voir.

— Non.

Il se tourna vers elle.

— Écoutez, Loretta. Je ne veux pas que vous courriez le moindre risque dans cette...

— Attendez !

Il avait également entendu. Un bruit de moteur. À l'est. Presque au même moment, à l'autre bout du hameau, une grosse voiture sombre déboucha de la route. L'Exécuteur empoigna ses jumelles.

C'était une grosse Mercedes 500 SEC injection 5.0 marine. Le haut de gamme de la marque. Au volant, un type de forte carrure. Derrière, une silhouette d'homme et une femme avec un bonnet blanc. L'infirmière. Bolan scruta le visage plongé dans l'ombre du passager, avant de passer les jumelles à la jeune femme.

— C'est bien votre père ?

Elle porta l'instrument à ses yeux, le rabassa presque aussitôt.

— C'est lui. Avec son chauffeur et l'infirmière.

Bolan battit des cils. Bien que très amaigri, le vieux capo ressemblait effectivement à la photo qu'il avait de lui dans ses dossiers, il possédait ainsi les portraits de tous les grands chefs *mafiosi*. Ce qui n'était pas toujours le cas de la police.

— OK, dit-il. On le laisse arriver.

Ils avaient rendez-vous dans la Mercedes. Au milieu du hameau. Selon Loretta, le véhicule était blindé. Donc, une fois à l'intérieur, ils ne devaient, en principe, plus rien risquer. À moins que Benetti n'ait décidé de se payer Bolan lui-même. Avant de mourir. Une sorte de bouquet final. Mais cela aurait impliqué un témoin. L'infirmière.

— Vous exagérez, Mack !

Loretta lisait décidément beaucoup dans ses pensées. Et elle avait sans doute raison. Il exagérait. Tout ça ne tenait pas debout. Car, encore une fois, Loretta était dans le coup et, si Bolan se défendait, elle pouvait aussi bien écoper.

Cette impression de danger n'était pas justifiée.

Pour une fois.

Déjà, la Mercedes arrivait au point de rencontre. Elle s'immobilisa et Bolan se décida.

— On y va.

Il mit en route et la Land Rover s'élança. Bolan passa une main sous son siège, mettant à jour un des Igram M. 10 qui avait servi à l'usine de concassage.

— Ah, non !

Encore Loretta. Ses yeux limpides lançaient des éclairs.

— On avait dit sans armes, gronda-t-elle. Et vous avez accepté.

Bolan avait vraiment envie de la gifler. Mais comment lui

expliquer qu'à présent, ce n'était plus du père Benetti qu'il se méfiait ? Et surtout, comment lui faire comprendre... qu'il ignorait précisément de quoi il se méfiait. À cause du moteur, il dut crier pour se faire entendre :

— Ne craignez rien pour votre père. C'est autre chose.

— Quoi ?

Il secoua la tête.

— Pas le temps. Collez-vous à l'arrière.

Elle ne comprit pas, et il dut la forcer. Au passage, comme elle y mettait vraiment trop de mauvaise volonté, il lui envoya un sec revers de main sur la croupe. Mauvaise, elle lui jeta un regard assassin dans le rétro.

— Vous vous plaindrez au paternel, lança-t-il, presque joyeux.

Maintenant que les dés étaient jetés, qu'il entraînait dans l'action, il se sentait mieux. La Land franchit les derniers cent mètres, amorça le virage qui marquait l'entrée du hameau. Bolan ralentit. La Mercedes n'était plus qu'à une trentaine de mètres. Et rien ne se passait. Bolan s'était fait des idées.

Quand la Land s'immobilisa à son tour, sa calandre touchait presque celle de la berline. Maintenant, l'Exécuteur voyait distinctement les visages de ses occupants. À l'intérieur, personne ne bougeait.

Main gauche dans la poche, il fit signe à Loretta.

— On y va.

Il quitta la Land en premier, Ingram au poing. Dans la Mercedes, le chauffeur eut un bref mouvement qui ne lui échappa pas. Mais il avait autre chose en tête. Toujours cette lancinante impression de danger. Injustifiée.

— À vous.

Loretta le rejoignit. Son beau visage était fermé. Elle n'était plus qu'un reproche vivant. Il s'en moquait, veillant à la couvrir le mieux possible ; les yeux furetant tous azimuts, il la poussa vers la berline, dont une portière arrière s'ouvrait. Bolan y propulsa la jeune femme, se retrouva bientôt également à l'abri, assis sur un des strapontins dont la voiture était équipée.

À l'intérieur, ça sentait le cuir, le tabac fin et le luxe. Maintenant placé entre sa fille et l'infirmière, une femme grise et sans charme, le vieux Benetti fixait son regard malade sur Bolan. Un feu vif brûlait dans les sombres prunelles. Rien à voir avec la maladie. Bolan était assis devant un des *mafiosi* les plus dangereux de Sicile.

— J'avais dit, sans armes.

La bouche mince et pâle de Benetti avait à peine remué. Mais, dans ses yeux, le feu s'était activé. Bolan ne quittait pas le décor du regard. À travers les glaces blindées et légèrement fumées, le hameau

en ruine était encore plus sinistre. Il grogna :

— Pas pour toi, Benetti.

— Je comprends pas.

Le *mafioso* avait la voix encore plus rauque qu'au téléphone.

— Rien, éluda Bolan. Une impression.

Benetti eut un rictus ironique.

— T'as la trouille, Bolan ? Toi, le fameux Exécuteur ? Détends-toi. Tu risques rien. Si j'avais voulu te faire descendre, ce serait fait depuis longtemps. Ici, c'est désert depuis des années. Et personne ne sait qu'on est là.

— Peut-être, fit Bolan.

Et, pour bien marquer que l'arme n'était effectivement pas destinée aux occupants de la Mercedes, il la posa sur la moquette du plancher.

— J'écoute, lança-t-il à Benetti.

Sur un signe de celui-ci, l'infirmière ouvrit sa portière pour sortir. De son côté, le flingueur qui tenait le volant consultait son patron d'un regard dans le rétro.

— Ça va, lui dit ce dernier. Fous le camp.

Benetti était un être exquis.

Mais, à la seconde où l'infirmière allait mettre pied à terre, un bref éclair accrocha le regard aiguisé de l'Exécuteur.

— Stop ! lança-t-il.

L'éclair venait de derrière. Sans sa position sur le strapontin, dos au conducteur, Bolan n'aurait rien pu voir. Il fit signe à l'infirmière de réintégrer l'habitacle, tandis que, dans un réflexe de pro, le chauffeur avait plongé la main sous son siège.

Pour brandir aussitôt un PM. Beretta 951/A 9 mm, à chargeur de quinze cartouches.

La confiance régnait vraiment dans les deux camps.

Bolan avait déjà repris l'Ingram en main. Ses yeux étaient devenus deux fentes grises et son visage avait la minéralité du granit.

Il s'accroupit en avançant, pointa le canon de son arme dans l'ouverture de la portière, tandis que, dépassé par les événements, le chauffeur interrogeait Benetti de son regard stupide. Le vieux *mafioso* s'était retourné vers la lunette arrière. Inquiet, il scrutait les alentours. Sans rien voir. À cet instant, quelque chose de noir émergea brusquement d'une fenêtre sans vitres. À dix mètres.

Un chat !

La bête fila comme une flèche, disparut de nouveau dans les éboulis. Benetti partit d'un long rire asthmatique qui le secoua tout entier. Quand il put mieux respirer, il s'exclama, plein de mépris :

— Un chat ! Un simple matou, et le grand fumier a ses vapeurs !

— La ferme, Benetti ! gronda l'Exécuteur.

Le visage un instant coloré du *mafioso* pâlit d'un coup.

Dans la voiture, le climat s'était soudain alourdi. Depuis son adolescence, personne n'avait jamais parlé sur ce ton à don Benetti.

Mais Bolan ne s'occupait déjà plus de lui. Il avait également vu le chat. Et avait remarqué un détail subtil. Les poils de l'animal étaient dressés sur son dos. Le greffier n'était pas parti de la ruine de son plein gré. Il avait fui. Parce qu'il avait eu peur. Ses poils dressés en faisaient foi.

— Bon, t'as fini ? questionna sèchement le *mafioso*.

Il fit de nouveau signe à l'infirmière et au chauffeur de sortir.

— Toi aussi, Loretta, ajouta-t-il, sur un ton étonnamment doux. Vaut mieux pas que tu saches.

Après un regard lourd de reproches vers l'Exécuteur, elle suivit les deux autres à l'extérieur.

De mauvaise grâce, Bolan allait refermer la portière, quand, jaillissant soudain du même endroit que le chat, une silhouette apparut en pleine rue. Une haute silhouette, avec un long tube sur l'épaule.

Un lance-roquettes SMAW ! La réplique du fameux B-300 israélien. Capable de tirer sa puissante charge explosive jusqu'à 300 mètres de portée pratique. L'enfer. Le pauvre blindage de la Mercedes en devenait comique.

— *Shit !* s'exclama l'Exécuteur.

Il avait déjà le type dans sa visée. Il cria :

— Loretta ! Fichez le camp !

Dans le même temps, son index avait enfoncé la détente de l'Ingram.

Trop tard ! Le cataclysme s'était déchaîné.

CHAPITRE SEIZE

La déflagration fit un vacarme épouvantable. La terre trembla et des pierres en équilibre au faite des murs s'écroulèrent. Un nuage de poussière et de cailloux s'éleva dans la rue, envahissant l'intérieur de la Mercedes. Sous le souffle de l'explosion, la lourde portière se rabattit, coinceant le bras armé de l'Exécuteur. Il eut des débris plein le visage et reçut des éclats dans les yeux. À l'extérieur, près de lui, un cri de femme s'éleva. Un cri d'agonie.

Loretta !

Il avait déjà bondi. Vidant l'Ingram au jugé, il plongea sur le premier corps allongé qu'il trouva. Au même moment, des chapelets rageurs d'armes automatiques déchirèrent l'espace. S'attendant à être touché d'une seconde à l'autre, Bolan parvint à ouvrir des yeux larmoyants.

— Loretta !

Ce n'était pas elle. Sous lui, l'infirmière gisait, face contre terre. Sa cape bleue avait été fauchée par le souffle, et, dans son dos, la blouse blanche était saccagée. Une affreuse plaie s'y était creusée, vomissant le sang à gros bouillons. Hachées, les vertèbres lombaires se devinaient sous les chairs arrachées. Du Grand Guignol.

— Loretta !

Bolan leva la tête, au moment où, jaillissant de la Mercedes, Benetti se ruait vers l'autre extrémité de la rue. Là, sur le pas d'une porte défoncée, le corps de Loretta gisait. Dans une pose de drame. Jupe retroussée sur ses cuisses dorées, un bras sur la tête, elle semblait dormir.

S'il n'y avait eu ce sang !

— Non !

L'Exécuteur avait plongé à son tour. Il attrapa les jambes de Benetti, alors qu'il parvenait à sa fille. Il s'écroula d'une masse, tandis qu'autour d'eux, les rafales claquaient toujours. De partout. Malgré sa chute le vieux *mafioso* se débattait.

— Loretta ! hurla-t-il encore.

Bolan le plaqua au sol, vidant son reste de chargeur sur un type qui venait d'apparaître dans l'encoignure d'une fenêtre. Il eut le plaisir de voir la face grimaçante se disloquer sous les impacts des .45. Soudain, des cris fusèrent. Nombreux. En même temps que d'autres

rafales. Alors, Bolan comprit.

Le hameau était plein de flingueurs.

Le piège qu'il avait senti était bien réel. Exactement comme il l'avait imaginé. En voyant le corps de Loretta, une bouffée de rage l'investit violemment. Les fumiers !

Tenant toujours fermement Benetti par les jambes, il lâcha l'Ingram au chargeur vide et envoya sa main dans la poche de pantalon de la sinistre combinaison noire. Quand elle ressortit, elle tenait un petit boîtier gris. Avec un bouton-poussoir et une pastille orange à son extrémité. Une télécommande à infra-rouges. Dans le vacarme des crépitements, il se coucha sur le dos de Benetti et enfonça le bouton du boîtier.

Il y eut une sorte de fort chuintement, qui parut recouvrir tout le hameau. Puis, l'instant d'après, quelques sourdes et faibles explosions firent trembler les murs encore debout. Aussitôt après, de gigantesques flammes s'élevaient de toutes les baraques.

Bombes incendiaires de fabrication « Gadgets ». La veille, durant sa reconnaissance secrète des lieux, l'Exécuteur en avait truffé le hameau.

Il y eut alors un flottement dans les tirs. Des cris s'élevaient un peu partout, et des silhouettes émergeaient à l'air libre. Comme des rats. Bolan avait déjà bondi. Il souleva Loretta dans ses bras et alla la déposer sur la banquette arrière de la Mercedes. Durant ce court laps de temps, il éprouva une joie intense.

Loretta respirait.

— Dans la bagnole, hurla-t-il à l'adresse du chauffeur, et en désignant Benetti qui, maladroitement, tentait de se relever.

Ce fut comme un signal. Jusqu'alors complètement paralysé, le gros veau qui était payé pour servir de garde-du-corps se précipita. Il avait retrouvé ses réflexes. L'Exécuteur put le constater, en le voyant vider le chargeur du Beretta sur tout ce qui sortait par portes et fenêtres. Y compris les chats affolés.

Pour Bolan, c'était loin d'être fini.

En deux bonds, il fut à la Land Rover. Il plongeait à l'intérieur et appuya sur un levier, sous le volant. À l'arrière, les innocentes plaques en acier qui recouvraient le plancher se redressèrent avec ensemble, formant des sortes de doubles cloisons. Blindage artisanal. Signé « Gadgets » et Grimaldi. Ils avaient travaillé dur. Ainsi libérée, la cache du plancher d'origine révéla un véritable arsenal.

Une mitrailleuse suisse SIG 710-3 de 7,62 mm, deux mini-Uzi, chargeurs pleins et engagés, une vingtaine de grenades quadrillées et le deuxième Ingram, bourré jusqu'au canon. Par un ingénieux système de levier, la SIG s'était automatiquement levée et mise en batterie, au déverrouillage des plaques d'acier. Bolan s'accroupit, lança un coup de

pied dans les portes arrière qui allèrent cogner leurs arrêts. Aussitôt, il enfonça la détente de la mitrailleuse. Celle-ci se mit à tressauter, libérant ses chapelets d'explosions sourdes. Deux pourris qui jaillissaient précisément à cette seconde furent fauchés par les ogives brûlantes. Un troisième, les vêtements en feu, se précipita n'importe où en hurlant de douleur. Le phosphore des bombes de « Gadgets ». Bolan abrégé ses souffrances. D'une courte rafale qui lui coupa le buste en deux. Mais un autre groupe d'affreux arrivait en direction de la Land. Inutile de gâcher de belles cartouches. Bolan envoya deux grenades qui tombèrent en plein milieu du commando. Deux explosions. Presque simultanées. De la poussière, des débris humains, du sang partout. Classé de ce côté.

Il tourna la tête, vit un autre groupe, qui convergeait en direction de la Mercedes. Des PM. entrèrent en action. Mais, décidément revenu de son émotion, le porte-flingue de Benetti avait rechargé le Beretta. Et sortie d'on ne sait où, une grenade trônait dans son gros poing. Traînant Benetti, il parvint enfin à la Mercedes. Dans la foulée, il avait vidé son chargeur dans le groupe. Des pourris s'écroulèrent, mais l'un d'eux, un suicidaire, se mit à courir vers la voiture en envoyant une rafale de sa grosse Thompson M. 1A.1 à chargeur vertical.

Les 9 mm Parabellum fusèrent, soulevant de petits geysers de bitume aux pieds du gorille.

Ce dernier n'avait pas attendu pour larguer son œuf d'acier mortel.

L'objet alla exploser aux guêtres du pourri. Juste retour des choses. Il sauta littéralement sur place. On aurait dit qu'il venait de marcher sur une mine. Son corps bascula en arrière, larguant des flots de sang par tous les orifices. Y compris par la bouche.

Profitant de l'accalmie, le porte-flingue de Benetti avait enfourné son boss dans la Mercedes. De son côté, il semblait que l'Exécuteur en ait également fini avec les gros ennuis. Le dernier survivant, un long type au nez interminable et traînant la jambe, était sorti d'un trou de mur, bras levés. Sa jambe gauche pissait rouge.

S'étant assuré qu'il n'y avait plus personne d'autre à flinguer, l'Exécuteur se redressa.

— Approche, lança-t-il au blessé.

L'interpellé ne se fit pas prier. Malgré sa jambe folle, il battit tous les records de vitesse pour venir à la Land. Bolan sauta à terre, l'empoigna par les cheveux et le poussa sans ménagement en direction de la Mercedes. Là, il ouvrit la portière arrière où se trouvaient Benetti et Loretta. Le vieux avait posé la tête de sa fille sur ses genoux, et Bolan remarqua la tache de sang qui s'élargissait sur la chemise du *mafioso*.

— C'est rien, fit ce dernier dans un souffle rauque.

Puis, fixant son regard implacable sur le pourri blessé, il déclara d'une voix presque douce :

— Je suis don Benetti, ordure.

Et, après un temps de respiration, il poursuivit :

— Tu me dis qui t'a envoyé ici, ou je te coupe les couilles. Pour te faire un sexe de femme. Au couteau. Et sans anesthésie.

Don Benetti était un raffiné.

Décrire la pâleur du pourri était impossible. Il n'y avait pas de mot pour ça. Mais, truille ou stupidité, il conserva bouche close.

Benetti fit signe au chauffeur qui lui passa son couteau de poche. Et, sans un mot, il écarta Bolan pour s'emparer du blessé et l'immobiliser, braguette ouverte, dans le cadre de la portière. D'un geste d'une surprenante rapidité, le vieux *mafioso* fourra la main dans le pantalon du type, mit à jour l'objet de la négociation et abattit sa lame.

L'autre n'avait pas eu le temps de parler.

Il poussa un hurlement de goret égorgé, tandis qu'un jet de sang fusait dans la voiture, inondant le bras de Benetti.

— Maz... MAZZANE !

Bolan n'avait jamais entendu un humain crier si fort. Atroce. Lui-même s'était reculé devant l'horreur de la situation. À ce stade, la violence ne pouvait être que l'apanage de la mafia. Mais Benetti avait gagné. Maintenant, il savait.

Il pouvait mourir.

Parce qu'il allait mourir. Et pas de son cancer. Il avait deux trous dans l'abdomen. Très vilains. Des choses hideuses commençaient à s'en échapper. Bolan se demandait comment il avait pu avoir la force d'entreprendre lui-même le blessé. Ce dernier gisait à présent à terre, baignant dans un lac de sang, tenant à deux mains son bas-ventre mutilé. Il allait mettre des heures à crever.

Bolan s'adressa à Benetti :

— Fichez le camp à l'hôpital.

Il faisait évidemment allusion à l'état de Loretta et ils le savaient tous les deux. Le *mafioso* hocha la tête, laissant enfin voir sa souffrance.

— OK, Bolan. Mais faut que je te dise, pour t'aider à...

Il fit un signe d'approcher et Bolan se pencha. Quand il se releva, une lueur sauvage flambait dans les yeux déjà vitreux de Benetti. Bolan hocha la tête. Inutile de dire au vieux qu'ils avaient eu... exactement la même idée.

Il se pencha de nouveau, mais sur Loretta. Il n'avait pas achevé son examen que la voix caverneuse de Benetti résonnait de nouveau :

— J'ai regardé. C'est juste un éclat.

Bolan écarta les longs cheveux poissés de sang. Loretta avait

effectivement une large plaie à la tête, et un morceau de scalp pendait sur le côté. En revanche, la boîte crânienne semblait presque intacte. Assommée par le choc. Avec un peu de chance, elle en serait quitte pour quelques coutures, et la privation momentanée de son coiffeur.

Pour l'infirmière c'était malheureusement différent. Morte sur le coup. Comme le servant du lance-roquettes SMAW. Les balles de Bolan avaient fait exploser la charge dans le tube. Un centième de seconde avant son tir. Du pourri, il ne restait que quelques morceaux de viande épars, et une tête éclatée, accrochée par la mâchoire à une ferraille pointant des ruines.

L'Exécuteur s'apprêtait à refermer la portière de la Mercedes, quand une idée lui vint. Il regarda Benetti.

— Laisse-moi m'occuper de Mazzane, demanda-t-il.

Tout à sa souffrance, le *mafioso* hésitait. Finalement, il eut un signe d'acquiescement.

— D'accord. Mais lui fais pas de cadeau, à ce porc. Et tâche de savoir pourquoi il a fait ça.

Bolan hocha la tête et la portière se referma. Il regagnait la Land, quand la voix du *mafioso* se fit entendre dans son dos :

— Bolan ?

Celui-ci se retourna. Dans le cadre de la vitre baissée, le vieux le regardait avec insistance.

— Ravi de t'avoir enfin connu... fumier.

C'était dit presque gentiment. Surtout le dernier mot.

La Mercedes recula et manœuvra pour disparaître bientôt. L'Exécuteur regarda le nuage de poussière qu'elle soulevait en abordant les virages, puis s'en désintéressa. Une seule chose importait ; que Loretta se rétablisse vite.

D'une brève-rafale, il acheva chrétiennement le mutilé hurlant, grimpa dans la Land et fit gronder le moteur. Ce lieu sentait le sang, la mort et la fumée.

Sa guerre de Sicile n'était pas terminée.

CHAPITRE DIX-SEPT

Au-delà de la haute grille en fer forgé noir, la grande bâtisse claire se devinait à travers les feuillages. À moins de cinquante mètres. Sur un des piliers de l'entrée monumentale, un poste d'interphone. Plus haut, scellée dans la pierre, une caméra vidéo, surmontée d'un projecteur.

La CX noire de location s'était immobilisée à deux mètres du portail. Feux de croisement allumés. Derrière le volant, la masse casquettée du chauffeur. Le gorille de Benetti. Après la mort de son patron, dans la soirée, il avait téléphoné à la Villa Igiéa. À Bolan. Pour lui dire que son boss en avait fini avec la vie et que sa fille était rafistolée. État satisfaisant. Elle quitterait l'hôpital dans quarante-huit heures. Pour assister aux funérailles de son père. C'est elle qui lui avait fourni les coordonnées de l'Exécuteur.

Et, depuis, celui-ci se retrouvait avec un nouvel allié.

L'existence avait d'étranges caprices.

Bolan avait tout de suite su comment utiliser le porte-flingue. Ce dernier voulait se payer Mazzane. Il allait en avoir les moyens.

Si le plan insensé qui venait de germer dans le cerveau de l'Exécuteur ne les conduisait pas directement au désastre. Car il était fou, ce plan. Suicidaire, même. Mais Bolan comptait sur l'éternelle vanité des *mafiosi* pour le mener à bien.

Rapidement.

Et si ce que Loretta avait avoué au gorille, juste avant de passer sur le billard, était vrai, l'Exécuteur possédait à présent un argument supplémentaire pour réussir. Mais Loretta n'avait aucune raison de raconter des histoires.

— On aurait dû aller le buter avant, boss.

Le gorille avait naturellement fait un transfert, entre son ex-patron et Bolan. Dans d'autres circonstances, c'eût été comique.

— Arrête de débloquer. Et va sonner.

Le porte-flingue insista pourtant :

— N'empêche que si cet enfoiré se met dans l'idée de lui bigophoner...

— Carlo ! coupa sèchement l'Exécuteur. Tu fais ce que je dis, ou tu vas te faire voir ailleurs.

L'autre eut un haussement d'épaules fataliste.

— OK. C'est vous le boss. Mais si vous y restez, moi, je me le paye, cet empaillé.

Réconfortant. Bolan sourit dans l'ombre, tandis que Carlo se décidait enfin à aller sonner à la grille. Le projecteur s'alluma aussitôt, et une voix de rogomme s'éleva dans l'interphone. À travers le pare-brise, l'Exécuteur le vit parlementer. Sans entendre. Mais il était tranquille. Carlo n'était pas le genre de type à prendre des initiatives du genre compliqué. Bolan l'avait maté une fois pour toutes. L'autre l'avait vu à l'œuvre, et feu son patron avait collaboré avec lui. C'était plus qu'il n'en fallait pour se fidéliser.

D'ailleurs, il revenait déjà. Au moment où il s'installait derrière le volant, Bolan questionna :

— Tu as fait comme j'ai dit ?

— J'ai raconté tout ce que vous avez dit. L'envoyé spécial, pour une mission très confidentielle, récita le gorille. Ils ont pas pipé.

Devant eux, les vérins intérieurs ouvraient la lourde grille. Dans une minute, ce serait l'épreuve de vérité. Bolan rectifia le nœud de sa cravate noire et reboutonna sa veste croisée de costume. D'une main, il vérifia la bonne prise de l'Ingram accroché sous la banquette avant et soupesa le gros .45 Smith & Wesson qui était entre ses cuisses. Pour le cas où Mazzane aurait pu connaître son visage, il avait pris la précaution de s'affubler de fausses moustaches et de lunettes à verres neutres. Ça donnerait le change suffisamment longtemps. Du moins l'espérait-il. Car il ne se voyait guère déclencher la bagarre générale avec un arsenal aussi réduit. La propriété était bourrée de *soldati*.

La Citroën avançait sur l'allée en courbe, le gravier crissait sous les pneus, et les massifs de lauriers-roses défilaient derrière les glaces. Ici, tout puait le fric établi sur le crime. Ecoeurant de beauté.

— Voilà le comité, boss.

La voix de Carlo ne trahissait aucune tension. Son « coup de flou » de la soirée devait être la seule faiblesse de sa carrière. Et il devait avoir à cœur de se racheter.

En effet, sur la large terrasse de la villa, une dizaine de porte-flingues attendaient. Sans complexes, ils avaient leurs armes en main, et, dans la lumière des projecteurs, leurs faces de brutes n'auguraient rien de bon en cas de raté.

— OK, lança Bolan. Répète ce que tu dois raconter.

Carlo s'exécuta docilement :

— Vous êtes envoyé par qui il sait, vous voulez pas quitter la tire, pour pas que ses tordus voient votre tronche.

— Et puis ?

— Je dis aussi qu'IL le convoque pour un truc hyper-confidentiel.

— Pas pour un TRUC, soupira Bolan.

— Bon... pour une mission confidentielle.

— Et s'il veut quand même téléphoner ?

— Je lui dis qu'il a interdit de le faire. Pour que personne sache encore qu'IL s'adressait à lui... en priorité. Que tout ça doit rester entre LUI et... eh ben, lui, quoi !

Il s'y perdait un peu, Carlo. Pas habitué à bousculer la bouillie qui lui servait de matière grise. Il n'y avait plus qu'à espérer qu'il tiendrait le choc. De toute façon, on ne pouvait pas revenir en arrière. La Citroën venait de stopper devant le comité d'accueil.

— À toi de jouer, fit Bolan, en se laissant aller contre les coussins.

Carlo quitta la voiture et il fut aussitôt entouré par une demi-douzaine de flingueurs. À travers les vitres teintées, Bolan le vit parler encore, avant d'être entraîné vers le grand hall éclairé a giorno et y disparaître.

Une nouvelle fois, les dés étaient jetés.

De nouveaux effectifs de *soldati* avaient pris le relais des premiers. Ils entouraient la voiture, arborant des mines figées. Ils n'avaient pas souvent eu l'occasion de côtoyer d'aussi près un *consigliere* du... *Protector*.

L'attente fut longue. Du moins, le sembla-t-il à Bolan. Mais il était tard, et Bemi Mazzane devait s'habiller. Si tout allait bien. Sinon, à l'intérieur, Carlo avait sûrement déjà de très gros ennuis. Mais, alors que l'Exécuteur consultait sa montre pour la deuxième fois, deux silhouettes apparurent enfin sur la terrasse.

Carlo. Et Mazzane.

Très stylé, le gorille de Benetti escortait le *mafioso* avec juste ce qu'il fallait d'obséquiosité. Au moment où il passait au milieu de ses hommes, Mazzane leur adressa un vague salut condescendant. Puis, à l'adresse d'un immense type aux cheveux en brosse et au faciès brutal, il envoya un autre signe. Aussitôt la montagne de muscles lui emboîta le pas.

La catastrophe.

Si ce gorille accompagnait Mazzane, les choses allaient singulièrement se compliquer. Tendu, Bolan laissa Carlo ouvrir la portière arrière. Il vit Mazzane se pencher et l'observer. Derrière les lunettes du *mafioso*, le regard était aigu. Scrutateur. L'Exécuteur lui fit résolument face, prêt à déclencher le blitz si les choses se gâtaient.

— Désolé, on m'a pas prévenu, lança soudain le capo.

Bolan se demanda pourquoi il était désolé. Mais là n'était pas la question. Visage hermétique, il envoya d'un ton sec :

— Il prévient qui IL veut, et quand IL veut. Monte. On est en retard. Et IL déteste attendre.

Bolan avait volontairement troqué son accent américain contre celui d'un Allemand. Ça évitait les rapprochements dangereux, et la

langue teutonne impressionnait toujours un peu.

Mazzane se décida. Il se laissa choir près de Bolan en soupirant. Mais, au moment où son monstre en brosse s'apprêtait à s'installer sur le siège avant du passager, Bolan cingla :

— IL n'aimera pas ça.

Il y eut un instant de flottement. L'Exécuteur ajouta, dur :

— Ce que j'ai à te dire pendant le parcours ne doit être entendu de personne.

Désarçonné, Mazzane jeta un regard de doute vers Carlo qui s'installait derrière le volant. Bolan précisa :

— Lui, ça ne risque rien.

On aurait pu entendre les circuits cérébraux de Mazzane faire des étincelles, tant il réfléchissait. Mais, comme Bolan s'y était attendu, la vanité fut la plus forte. D'un air important, il jeta au géant :

— Casse-toi. C'est top secret.

Il avait beaucoup lu. Des romans d'espionnage.

— Alors, c'est quoi, ce qu'on a à dire ?

Là CX roulait depuis un quart d'heure. Parfaitement suspendue, elle oscillait à peine dans les innombrables nids-de-poule, et, à son volant, Carlo avait l'air plus chauffeur de maître que nature. L'Exécuteur garda le silence, le temps de traverser un petit village endormi. Puis, se tournant tranquillement vers son voisin, il fit jaillir le gros .45 dans son poing. Canon sur le cou de Mazzane, percuteur relevé.

Le *mafioso* émit un hoquet. Derrière les lunettes, ses petits yeux noirs s'étaient dilatés de saisissement.

— Eh ! s'exclama-t-il d'une voix étranglée, qu'est-ce que j'ai fait ?

Inconcevable. Il croyait encore à la fable de l'émissaire du *Protector*. Bolan lui envoya un sourire glacé. Il venait d'arracher sa moustache postiche et ses lunettes. Dans ses prunelles d'acier, un éclair sauvage passa. Il gronda :

— Tu as pris Mack Bolan pour un abruti. Et ça lui plaît pas.

Le capo ouvrit tout grand la bouche. De l'extase de se voir bientôt en présence du *Protector*, il était subitement tombé dans le cauchemar. Il n'arrivait même plus à parler. Quand il put enfin y réussir, ce fut d'une manière hachée qu'il hasarda, incrédule :

— Tu... tu veux pas dire que...

— Si.

— Mais...

— Un honneur en vaut un autre, ironisa sombrement l'Exécuteur. Tu verras pas de *Protector*, mais tu m'auras vu. C'est toujours ça, pas vrai ?

Un tremblement incoercible s'était emparé de toute la carcasse de

Mazzane. Le choc. Bolan explique :

— Tu croyais nous avoir tous fait buter, hein ! Remarque, t'as presque gagné. Tes minables ont réussi à flinguer une innocente infirmière, une non moins innocente fille de capo... et le hasard a fait qu'ils ont quand même descendu Benetti. Mais, pour lui, à court terme, c'était déjà foutu. Heureusement, sa fille s'en tirera. Et moi, ajouta perfidement Bolan, je suis toujours là. Tu vois, c'est pas génial, comme résultat.

Un long silence. La voiture roulait toujours tranquillement sur la petite route déserte. Près de l'Exécuteur, Mazzane haletait. Sa face grêlée s'était couverte d'une sueur visqueuse. Pour lui, aucune chance de s'en tirer. Il le savait. À moins... à moins...

Bien sûr, qu'elle était là, la solution !

Il savait tout de la guerre de Bolan. Il connaissait son objectif principal. Le *Protector* ! Et, surtout, il avait un atout maître. Il savait comment Bolan pourrait l'atteindre.

Vert de trouille, il se lança :

— Écoute, Bolan. J'ai... si tu me jures de pas me buter, je peux te permettre de remonter jusqu'à... LUI.

Il n'avait pas osé prononcer le mot tant craint de toute la mafia internationale. Sa peur l'avait submergé.

L'Exécuteur sourit, aimable.

— Dis toujours.

— Non, non ! Jure que tu me buteras pas !

Bolan réfléchit, finit par acquiescer :

— OK. Si ça vaut le coup, je te buterai pas.

Mazzane en frémit de soulagement. À cet instant, il aurait été capable de vendre sa propre mère. Mais la sainte femme était morte depuis longtemps. Terrassée par le chagrin.

— Bon... écoute...

Et Mazzane vida son sac. Il accomplit le pire des actes, aux yeux de la mafia. De l'Omerta. Il trahit. En une seule phrase. Bolan hocha la tête. Satisfait. Berni Mazzane le capo venait de lui confirmer ce que son esprit de déduction lui avait déjà fait pressentir. Mais, tant qu'il y était, il pouvait en savoir davantage. Toujours souriant, il déclara :

— C'est bien, pourri. C'est très bien. Pour le moment, la balle qui te tuera peut-être pas est encore dans le canon. À toi de faire qu'elle y reste. J'en veux un peu plus.

— Qu'est-ce que... tu veux savoir encore ?

— L'enjeu du *deal*, mec. Je veux savoir ce que t'avais à y gagner, à ce massacre.

Mazzane grinça des dents, mais se résigna à tout dire. Cela ne prit guère plus de temps que la première fois. De nouveau, il venait de donner raison aux déductions de l'Exécuteur. C'était complètement

pourri. Cette fois, Bolan savait tout. Ou presque. Il se fit confirmer ce que Necker lui avait appris à propos du débarquement des « soldats de la révolution », la nuit prochaine, plus quelques détails que son ami n'avait pas pu lui fournir. Puis il soupira et déclara :

— T'as gagné, pourriture. Je vais pas me salir les mains à te flinguer.

Un silence. Épais comme la mélasse. Près de Bolan, Mazzane respirait mieux. Tout s'arrangeait. D'ailleurs, le grand fumier avait retiré le pétard de son cou. Il venait de frapper doucement la massive épaule du conducteur. Pour lui dire de faire demi-tour. C'était forcément ça.

— À toi, Carlo, lança Bolan.

L'intéressé freina, se retourna et, flingue en main, grogna à l'adresse de Mazzane :

— Dehors.

— Non !

Le capo venait de comprendre. Il regarda Bolan, puis la nuit à l'extérieur, avant de crier encore :

— NON ! J'ai tout dit.

— Pas intéressant, jeta Bolan, implacable.

Il se pencha, déverrouilla la portière par-dessus le *mafioso* qui s'accrochait au siège. Et d'un grand coup de pied, le propulsa dehors.

Mazzane cria encore, puis il y eut une forte détonation.

Carlo avait vengé son boss.

— On le laisse là, cette ordure ? s'enquit le gorille par-dessus le dossier.

Pour toute réponse, l'Exécuteur acquiesça d'un mouvement de tête.

— On rentre, ajouta-t-il.

Maintenant, le temps pressait. Une heure plus tôt, à la Villa Igiéa, il avait reçu un coup de fil de Brognola. Selon les derniers renseignements de Phil Necker, le *Protector* était en train de préparer un autre énorme coup tordu. Aux States. Une histoire de taupes mafieuses infiltrées dans l'équipe du probable futur Président des États-Unis. Une embrouille hyper « sensitive ».

L'Exécuteur devait résoudre l'affaire sicilienne au plus vite et rentrer au pays. D'urgence.

Mais ce soir, Bolan avait décidé de rencontrer Aurélia Gucci. Pour savoir si elle avait obtenu ce qu'il voulait pour le lendemain. Car demain serait une longue... une très longue journée.

Pour lui, pour les *amici*, et pour la Sicile.

CHAPITRE DIX-HUIT

— Tu crois que ça va marcher ?

La voix de Jack Grimaldi avait percé la nuit silencieuse. Le pilote semblait sceptique. Bolan haussa les épaules.

— J'espère. Sinon, on sera bon pour s'installer dans la guerre d'usure.

Grimaldi étouffa un rire.

— Ce serait marrant, le maquis, non ?

Bolan ne répondit pas. Il venait de consulter sa montre. Il était minuit moins dix.

Dans dix minutes exactement, ils sauraient si la petite invention de « Gadgets » fonctionnait... et si les infos de Necker à propos de l'heure d'approche du premier convoi s'avéraient. Car tout allait se jouer là-dessus. En effet, la petite surprise chimique de « Gadgets » comportait une légère faille. La réaction du « produit » était limitée dans le temps. Sa durée n'excédait pas quatre à cinq minutes. Largement suffisant pour les attaques éclair programmées par l'Exécuteur. À condition que le convoi se trouve précisément dans la zone circonscrite au moment optimum.

Cela faisait beaucoup de facteurs. Mais Bolan n'avait pas trouvé mieux pour anéantir, sur mer, et par nuit sans lune, des bateaux naviguant tous feux éteints. S'il échouait, les armes seraient livrées aux deux mille mercenaires du *Protector*, qui, eux, par les acheminements classiques, se seraient installés dans l'île. Il ne resterait plus alors qu'à espérer que le travail confié à Aurélia Gucci porte ses fruits. Mais ce serait forcément aléatoire. Et à très longue échéance. Ce qui laisserait au *Protector* le temps de mettre un nouveau plan « Flash » sur pied.

— Tu crois qu'Herman a prévu assez de ses bidons de saloperie ? questionna Jack.

Dans la nuit de la cabine du Sikorsky S.56, la voix du pilote semblait légèrement tendue. Non pas que Grimaldi ait peur. Depuis le Vietnam, ça ne lui était plus arrivé. Simplement, il avait conscience de l'importance de cette affaire. Un échec était toujours possible. Surtout dans de telles circonstances. Il suffisait simplement que les bateaux aient du retard. Ou qu'au dernier moment, le point de mouillage soit changé. Ce qui, compte tenu de l'esprit tordu du *Protector*, n'était

absolument pas à exclure.

— Cool, le calma Bolan. Herman sait ce qu'il fait. Il ne m'a jamais rien raté. Il a dit qu'il allait nous allumer la mer, il le fera.

— Ouais, grogna Grimaldi. N'empêche que si les courants se faisaient tout d'un coup capricieux...

Il n'acheva pas sa remarque, mais l'Exécuteur l'avait parfaitement compris. Jack avait raison. Si les courants changeaient, ou si le contenu des bidons n'était pas vidé exactement au bon endroit de ces mêmes courants, toute l'affaire serait... à l'eau.

Mais Bolan ne voulait pas y songer. Il se fiait à sa baraka.

— Ça va être l'heure, annonça Grimaldi en consultant le cadran lumineux de sa montre. Plus qu'une minute.

— Cette nuit, c'est vraiment la merde !

Regard accroché aux instruments de bord, le capitaine Ghal Razsan avait lancé sa remarque avec une certaine admiration. Pour prévoir, des semaines à l'avance, une nuit aussi noire, il fallait être un sacré génie. Donc, le *Protector* en était un.

Comme obscurité totale, on ne pouvait pas faire mieux. Ciel bas et bouché, nuit sans lune, vent nul et mer étale. Autant d'éléments réunis pour que rien ne change avant plusieurs heures. Tétant son cigare, la visière de la casquette en cuir au ras de ses épais sourcils, le capitaine Razsan était un Maltais trapu, fort comme un taureau, et complètement immoral. Il était âpre au gain, au point que, quelques années auparavant, il n'avait pas hésité, en toute connaissance de cause, à tremper dans le trafic de la fausse huile d'olives en Espagne. Une véritable catastrophe. Empoisonnements alimentaires en chaîne, nombreuses victimes. Le genre de truc qui nécessitait un total pourrissement de l'esprit. Et le capitaine Razsan ne vivait que de ce genre de marché. Il était trafiquant, et il appartenait à la mafia maltaise.

Mais, cette fois, il ne s'agissait pas de denrées alimentaires ou de cigarettes. Pas de drogue non plus. Cette nuit, les cales de son petit cargo étaient bourrées d'armes. En telles quantités, qu'il n'avait jamais imaginé qu'il puisse en exister autant sur le marché clandestin. Des mitrailleuses US, des PM, et FM suisses et soviétiques, des lance-missiles individuels, des flingues de toutes sortes. Et c'était sans compter les caisses de dynamite, de grenades et de munitions de tous calibres.

Et les deux autres unités du petit convoi qu'il commandait transportaient à peu près les mêmes chargements. De quoi se faire du souci. C'est pourquoi le capitaine Ghal Razsan avait interdit la cigarette à tous les hommes. Y compris à ces brutes, ces mercenaires, que le *Protector* envoyait en Sicile avec les armes.

Personne n'avait rechigné. Tous connaissant la gravité qu'aurait eu le moindre feu, voire la plus petite étincelle, dans un tel fret. Chacun des trois bateaux du convoi était une véritable méga-bombe flottante. En cas d'explosion, on n'aurait rien retrouvé d'intact. Surtout pas les hommes.

Le capitaine Razsan en était là de ses pensées, quand il releva la tête pour se frotter les yeux ; naviguer sans feux était déjà épuisant quand on trafiquait dans la cigarette ou la drogue, mais quand on avait les cales bourrées d'explosifs, c'était carrément usant.

— Barre à quarante-cinq, envoya-t-il au pilote.

L'intéressé manœuvra sa roue de gouvernail, en répétant l'ordre. Dans le poste de pilotage, la tension venait de monter d'un cran. Il était minuit moins une.

Les côtes siciliennes se trouvaient à trois ou quatre milles.

— Les voilà !

« Politicien » Blancanales avait redressé la tête. Pour la première fois depuis qu'ils étaient là, il avait perçu un léger grondement lointain. Le convoi. Cet endroit sauvage de la côte n'était pas fréquenté par les pêcheurs, et, de toute façon, on ne voyait aucun feu de navigation à l'horizon.

— Ils sont à l'heure, n'est-il pas ? fit valoir le major Thomas Dundee.

Parfaitement à l'aise, malgré l'obscurité et l'étrange travail qu'ils devaient accomplir, le vieux Britannique conservait un flegme à toute épreuve. À l'instar de son nouveau compagnon, « Politicien », il avait, un à un, répandu le contenu de tous les fûts dont on l'avait chargé de s'occuper. Au total, le petit in-board qu'ils avaient loué à Marsala en contenait huit. Ce qui donnait une quantité totale de 320 litres de produit. Presque inodore et complètement incolore.

Tant qu'il n'était soumis à aucune source de lumière.

Ce qui, en principe, ne serait plus le cas très longtemps.

Mais ceci était une autre histoire. L'affaire de ce diable de colonel Dakota, dont il ne savait rien, si ce n'est qu'il avait héroïquement servi au Vietnam. Un soldat exceptionnel. Dundee en était convaincu. Il savait juger les hommes au premier coup d'œil. Comme ce « Politicien ». Étrange bonhomme à l'apparence toute classique, qui, en pleine nuit et en sa compagnie, se livrait à une tâche clandestine, loin de chez lui. Jack, « Gadgets », « Politicien » et le colonel Dakota. Les nouveaux amis du major Dundee étaient décidément des êtres d'exception. Il était ravi de les avoir rencontrés.

— On y va, lança « Politicien ».

Il venait de vider son dernier fût et de consulter sa montre au cadran lumineux.

— Faut pas traîner, pressa-t-il, tandis que le major se précipitait aux commandes de la vedette de plaisance.

— *Dearfriend*, renvoya l'Anglais en tournant la clé du démarreur, moi, j'ai terminé depuis longtemps.

En vrombissant, le moteur emporta les marmonnements plus ou moins aimables de « Politicien ». Par moments, *ce British* lui tapait un peu sur le système.

Mais il n'avait pas le temps de discuter.

Il était minuit moins une.

— GO ! lança l'Exécuteur.

Il était minuit. Heure à laquelle, selon les savants calculs de « Gadgets », le premier convoi d'armes devrait se trouver en plein dans la zone traitée par les soins du major et de « Politicien ».

Posé tous feux éteints sur un entablement rocheux dominant la mer, à environ dix kilomètres au sud de Mazara del Vallo, le gros Sikorsky s'anima soudain. Ses deux moteurs Pratt & Whitney R.2800 double wasp à pistons commencèrent à rugir.

La grande bataille finale de la guerre de Sicile venait de débiter.

Du moins, l'Exécuteur espérait-il qu'elle serait bien la bataille finale. Et qu'il en sortirait vainqueur. À la lueur des veilleuses d'alerte, il descendit dans la partie inférieure de l'appareil. Cette fois, contrairement au Sycamore utilisé lors de sa précédente campagne de Sicile, Jack Grimaldi allait piloter un gros « ventilo ». Avec ses 9 385 kilos à vide, son rotor principal de 21,95 m, sa vitesse maximale de 209 KM/H au niveau de la mer et ses 233 Km d'autonomie en distance, le S.56 était sans doute un des meilleurs appareils en service « désarmé ». Principalement prévu pour les transports et les opérations de secours.

Cette nuit, il allait, peut-être pour la première fois de sa carrière, échapper à cette destination « civile ».

Car, cette nuit, il était armé.

Et puissamment armé. Grâce au concours de quelques militaire US de la base OTAN de Sigonella, Jack Grimaldi avait réussi à obtenir le « prêt » de deux mitrailleuses. Une classique M.60 US, dont les performances médiocres n'avaient pas trop séduit Bolan, et une puissante Browning 50, particulièrement redoutable pour le tir soutenu. Une arme aux effets dévastateurs, dont l'usage avait été proscrit contre les fantassins, par les conventions internationales.

Mais, dans un instant, l'Exécuteur n'aurait pas affaire à des fantassins. Il allait régler leur compte à des « marins ».

Bonsoir, les conventions.

Outre les deux mitrailleuses, et grâce aux amis conjoints de Brognola et de Necker, l'appareil avait également pu être équipé de

deux tubes latéraux lance-torpilles MK 44. Un vieux modèle standard, au moteur électrique à batteries activées par l'eau de mer. Leur autodirecteur actif leur permettait un rayon de détection avoisinant les 600 mètres, en plongée moyenne. Pour ce qui concernait le grenadage léger, Bolan avait acquis le frère jumeau de son M.16 A.1, équipé de son lance-grenades Colt de 40 mm. Pour alimenter cet ensemble répertorié sous l'appellation XM 148, on lui avait également procuré une douzaine de grenades, discrètement soustraites aux stocks des forces locales de l'OTAN. Cette fois, non par la filière militaire, mais par un canal de la mafia. Après ça, on se demandait pourquoi les stocks de l'OTAN baissaient régulièrement, de manière aussi anormale.

— On y va ! cria Grimaldi, du haut de sa cabine.

Bolan n'avait eu que le temps d'accrocher son harnais de sécurité. Il se cramponna à la poignée qui surmontait la porte de largage, tandis que l'hélico grimpait brusquement. Puis l'appareil se coucha sur tribord et trouva bientôt son cap.

— Le comité d'accueil, cria Grimaldi. À huit heures.

Bolan avait vu également. Une succession de feux de position, tout en bas, sur la petite route qui longeait la côte. Les camions qui allaient servir au transport terrestre des armes et des hommes du *Protector*. Mais, les camions, ce serait pour plus tard. Pour le moment, seuls les bateaux comptaient. Dans deux minutes, l'hélico serait au contact.

— Patron !

Le capitaine Ghal Razsan leva la tête de ses instruments.

— Quoi ! meugla-t-il, mauvais.

Il détestait être dérangé durant une manœuvre. Et son bosco le savait. Ce dernier se tenait sur le pas de la porte, méfiant. Il pouvait l'être. Les colères de Ghal Razsan étaient terribles. Une fois, dans un bar de La Valette, on l'avait vu briser le bras d'un type, rien qu'en parant un coup de poing de ce dernier.

— Alors, hurla Razsan. T'accouches ?

— C'est les autres, patron, ils disent qu'ils ont entendu un avion.

— Et alors, abruti !

— Ça pourrait aussi être un hélico.

— Et après ! Ils ont jamais entendu d'avion ou d'hélico, ces cons ?

— C'est que... c'est pas normal, patron. Ils disent que l'hélico... enfin, le truc, il est tout près.

Très agacé, Razsan retourna à l'examen de ses instruments. Des appareils volants, il en avait vu et entendu souvent, durant ses transports clandestins vers la Sicile. Mais il n'avait jamais été inquieté.

— Patron ?

— Ta gueule !

Il y eut un silence, puis, courageusement, le bosco insista :

— Les autres, ils disent que c'est pas normal. Parce que l'engin, on arrive pas à voir ses feux.

— Et alors ! Les nôtres non plus, on les voit pas.

— Mais ils disent qu'il est vraiment tout près, patron.

Razsan se redressa d'un coup. Prêt à frapper.

Finalement, ne fût-ce que pour rassurer ces fous-la-merde de flingueurs, il consentit à aller se pencher à l'extérieur.

Et il entendit.

Malgré le bruit de ses propres diesels et le bruit de l'eau contre l'étrave, il identifia parfaitement le son d'un puissant moteur. Un hélico. Il leva les yeux en remontant la visière de sa casquette et ne vit rien. Normal, le plafond était bouché. Et il ignorait à quelle hauteur se trouvait précisément ce plafond.

Après tout, les hélicos avaient bien le droit de voler.

Mais, alors qu'il allait faire volte-face pour regagner le poste des commandes, le bruit du moteur invisible enfla soudainement. Il était tout près. Les yeux fixés au ciel noir, le Maltais fronçait les sourcils.

Il reçut l'éclair du projecteur en pleine face.

Ce fut comme un gigantesque flash. Un éblouissement intense, qui, le temps d'une mini-seconde, avait embrasé le pont du bateau d'une lumière légèrement bleutée. Puis Razsan fut aveuglé. Il ferma les yeux en y portant la main et jura en maltais. Deux secondes plus tard, des cris sur le pont les lui fit rouvrir. Ce que son regard noyé de larmes distingua alors lui fit douter de sa raison.

Tout autour de lui, sur plus d'un mille carré, la mer s'allumait !

De l'intérieur !

CHAPITRE DIX-NEUF

— Ça a marché !

Le hurlement d'enthousiasme venait de la cabine de pilotage. Grimaldi avait raison. Ça avait superbement marché. C'était une vision fantastique. Sous l'hélico, à moins de deux cents mètres, la mer s'allumait progressivement d'une lumière turquoise. On aurait dit l'image surréaliste réalisée, dans les mers du sud, par un photographe de génie.

— Qu'est-ce que c'est ? cria encore le pilote. Phosphore ?

Mack Bolan n'en savait fichtrement rien. Et ne le saurait sans doute jamais. Parfois, « Gadgets » réalisait pour son compte des expériences ; qui, pour être surprenantes, n'en étaient pas moins classées top secret au département US de la Défense. Il fallait prendre, sans demander de précisions.

D'ailleurs, l'Exécuteur avait d'autres préoccupations.

Il fallait faire vite. Pas plus de quatre minutes.

En bas, sur l'aplat étale de la mer émeraude, il voyait nettement inscrites les silhouettes des bateaux du *Protector*. Ça ne pouvait être qu'eux. Ils étaient bien trois, leurs feux étaient éteints, et ils se trouvaient exactement au point calculé selon « Gadgets ».

Déjà, l'Exécuteur prévisionnait ses tirs. D'entrée, il avait décidé de taper fort. Histoire de saper le moral de l'ennemi. Retenu par son harnais, il se pencha à l'extérieur et lança à Grimaldi :

— Position à midi.

L'hélico réagit aussitôt. Il vira gracieusement dans le ciel noir, pointa son nez, pleine mire sur le dernier bâtiment du convoi. Bolan avait la main sur le système de mise à feu du lance-missiles de tribord. Il tira sur la poignée qui commandait la mise à feu et, dans un geyser rouge et jaune, la première fusée s'éjecta avec un ronflement de volcan. Son souffle fit légèrement vaciller le Sikorsky, mais la comète maintenant invisible filait vers son objectif. En bas, sur l'écran émeraude de la mer, il y eut un jaillissement. La prise de contact de l'engin avec l'élément liquide. Son emplacement fut marqué par un disque sombre sur l'émeraude, qui s'estompa progressivement.

C'est alors que Bolan vit les premiers éclairs. Ils portaient précisément du dernier bateau. On leur tirait dessus.

— Les enfoirés ! hurla Grimaldi.

Un projectile venait de crever une des vitres du cockpit. Mais il n'eut pas à se soucier longtemps. En bas, il y eut un terrible éclair blême, aussitôt suivi d'un formidable feu d'artifice. L'épouvantable explosion n'arriva aux oreilles de Bolan qu'une seconde plus tard. Encore une fois, l'appareil frémit sous l'onde de choc. Sur la mer, autour de ce qui avait été un bateau, le souffle avait dessiné des ondes concentriques en plus foncé.

C'était beau.

Mais aucun des occupants du bateau n'eut le loisir de l'apprécier. Tout leur arsenal avait explosé sous la charge de la torpille. Ils étaient partis en énergie et en lumière.

— Fantastique ! s'égosilla Grimaldi, dans sa cabine.

Déjà, anticipant les instructions de l'Exécuteur, il avait viré sec, plongeant vers la deuxième unité du convoi. Mais là, les choses risquaient de ne pas être aussi faciles. Un feu nourri montait à l'assaut du Sikorsky. Bolan sentit un choc dans la carrosserie de l'appareil. À deux centimètres de son crâne. Un trou impressionnant venait de s'y creuser.

Les pourris avaient vite réagi. Ils tiraient... à la DCA.

Du vingt millimètres !

Les cadres de « l'armée révolutionnaire » du *Protector* avaient même prévu une éventuelle attaque aérienne. Il faut dire que, compte tenu de la quantité d'armement embarquée, ça ne faisait pas une grande différence ; Bolan plongea sur la commande du second tube de tribord. Pas le temps de demander une correction de vol à Grimaldi. Il déclencha immédiatement le mécanisme, et un nouveau missile laissa sa queue d'étincelles brûlantes derrière lui.

Mais en bas, les autres ne baissaient pas les bras. Et le servant de la DCA était un expert. Plusieurs balles firent éclater la tôle du flanc droit de l'appareil. Quelques-unes passèrent si près de l'Exécuteur qu'il se jeta à terre, visage dans l'ouverture de largage. Il put donc assister au spectacle grandiose et meurtrier que lui offrait son deuxième tir.

Ce fut une explosion dantesque. Il semblait que la mer tout entière prenait feu, tandis qu'au-dessus, le gros insecte bourdonnant était pris dans une tornade.

Ce qui était le cas.

Grimaldi volait trop bas. Maintenant, c'étaient les tirs du premier bateau qui prenaient le Sikorsky pour cible. Bolan cria :

— Remonte, Jack !

Le résultat se fit attendre. Trop. Une autre volée de DCA vint éclater le sous-avant-tribord de l'appareil. Quand Dundee avait vanté son hélico, il avait un peu exagéré à propos du fameux blindage annoncé par Brognola. En fait, il ne l'était que dans sa partie inférieure. Le fond. Dans le cas présent, ce n'était pas vraiment

suffisant.

— Shit ! jura Bolan.

Il s'était relevé, avait empoigné le M.16 et son lance-grenades couplé. Pas le temps de passer à bâbord pour se mettre au lance-missiles. Il arma le système XM 148, épaula, visa brièvement et lâcha la sauce. Le recul fit percuter la crosse contre son épaule, et il recula contre la cloison opposée. En bas, un « boum » sonore résonna à la surface de la mer. Pas très fort. La grenade avait explosé, sans toucher une zone vitale du bateau.

Et pendant ce temps-là, les autres continuaient à canarder comme des fous. C'était sans doute la panique, mais, le moins qu'on pouvait en dire, c'est qu'elle était sacrément organisée. Une véritable pluie de feu. Une pluie inverse, qui montait cribler le pauvre vieux Sikorsky sous tous les angles. Pourtant, ce dernier se comportait vaillamment. Certes, il n'était pas aussi agile et nerveux qu'un appareil léger, mais Grimaldi lui faisait accomplir des exploits de voltige.

— Tu l'as pas eu, gueula ce dernier.

— Je sais, hurla Bolan pour couvrir le vacarme des rotors.

Déjà, il avait replacé une grenade dans le tube du XM. Il s'appliqua à mieux viser. C'est-à-dire, exactement au centre arrière du dernier bateau. Celui-ci brûlait vers l'avant. La première grenade avait dû toucher le poste de commandement.

Mais la deuxième grenade n'eut guère plus d'effets que la précédente. Une déflagration, des flammes... et un peu moins de tirs.

La DCA s'était tue.

Seules, quelques volées d'armes automatiques légères agaçaient encore quelque peu l'environnement du Sikorsky. Sans dommages.

— Alors, merde ! Tu vas le couler, cet empaffé !

Dans sa cabine, Grimaldi s'impatiait. Il y avait du reste de quoi. Cette partie du programme aurait déjà dû être achevée. Car, là-bas, à environ quatre-vingts milles plus au sud, le convoi destiné aux régions de Syracuse et Catane poursuivait benoîtement son bonhomme de chemin. Il fallait l'intercepter avant qu'il n'atteigne la côte. Sans compter que, seul dans son petit bateau et avec ses fûts magiques, Herman Schwarz devait commencer à se faire des cheveux. Moins précis dans le temps, précisément à cause des éventuels impondérables de la première opération, il allait attendre les premiers grondements du Sikorsky pour déverser son liquide. Mais, afin d'assurer le coup, il devait sans cesse corriger son point de « distribution », en fonction de la progression du convoi.

C'était un peu compliqué, mais ça avait le mérite de sauvegarder une certaine précision dans le timing de l'action.

Bolan en avait assez.

Il plongeait vers les lance-missiles de bâbord, et posa la main sur la

mise à feu du premier. Mais, comme il avait quand même chargé le XM pour la troisième fois, il libéra sa grenade à l'estime.

Cinq secondes plus tard, il fut assourdi par l'explosion. Étonné, il se pencha. Pour voir qu'il avait réussi. Presque par hasard.

— OUAIISS ! manifesta Grimaldi, en faisant danser l'appareil. On les a eus !

Il était temps. Comme Dundee pour ses blindages, « Gadgets » avait un peu surestimé le temps de réaction de son produit. En fait, au bout de deux minutes, les effets s'en estompaient suffisamment pour qu'on ne puisse plus vraiment distinguer les formes plus sombres des bateaux.

— Aux camions ! cria Bolan. Vite !

Le temps était compté. L'appareil vira, remonta en direction de la côte. Deux minutes plus tard, il était en vue du convoi. Mais, sans doute alerté par le blitz qui venait d'embraser la mer, ce dernier s'enfuyait. Bolan vit des étincelles en jaillir et des balles légères vinrent de nouveau frapper l'hélico. Cette réaction avait au moins l'avantage de ne pas risquer de se tromper de cible. C'étaient bien les camions du *Protector*. Bolan lâcha trois grenades de XM. Il fit mouche trois fois. Ce fut un nouveau feu d'artifice. Mais beaucoup plus modeste qu'avec les bateaux. Pas de quoi s'éterniser pour le spectacle.

— GO ! hurla Bolan. Objectif numéro 2.

Inutile de préciser. Grimaldi n'attendait que ça.

Il lui fallut quand même presque vingt minutes, en vitesse de pointe, pour franchir la distance qui séparait l'hélico du point de contact estimé. Et encore cinq bonnes minutes d'angoisse, à tourner en rond. Pas le moindre signal. « Gadgets » devait leur préciser sa position par quelques brefs coups de lampe torche, dès qu'il les sentirait dans les parages. Mais aucune lueur ne venait percer le noir uniforme de la mer.

— Jack ! cria l'Exécuteur. T'es sûr de ton point ?

— Tu me prends pour un con, ou quoi ?

En d'autres circonstances, la susceptibilité de son ami aurait fait sourire Bolan. Là, il n'en avait pas envie.

— *Stricker* !

Grimaldi.

— Quoi ?

— Là-bas ! À onze heures !

Bolan fila sur l'ouverture bâbord et se pencha. Il vit distinctement l'éclair. Puis un autre.

— Vu !

Il avait déjà armé les deux lance-missiles. Cette fois plus de dentelle. Il allait larguer les deux fusées à la file. Leurs autodirecteurs respectifs se débrouilleraient. La détection des cibles, c'était leur

affaire, après tout.

— Ça y est !

Le projecteur de bord avait fonctionné et le miracle se répétait. En bas, la mer s'illuminait. Toujours la même couleur des lagon exotiques.

Le rêve. Mais Bolan n'était pas là pour fantasmer. En deux gestes sûrs, le guerrier avait déclenché le cataclysme. Les missiles s'éjectèrent en hurlant. Au passage, l'Exécuteur sentit leur souffle infernal lui caresser la face. Il les vit plonger, à moins de cent mètres des deux bateaux de tête du convoi. Il vit aussi la mer les avaler dans ses cercles concentriques de dégradés, puis, quelques secondes plus tard, il assista au formidable bouquet des deux explosions infernales.

Il sembla, que la planète s'ouvrait en deux pour s'engloutir elle-même, et que des montagnes d'eau lumineuse allaient monter balayer l'insolent oiseau de fer qui la blessait ainsi. Mais elle n'engloutit que les innombrables débris mécaniques et humains qui s'offraient à elle dans un formidable jaillissement de feu.

D'un savant virage sur le flanc, le pilote avait lancé son « ventilo » vers la dernière cible. Tout petit bateau désorienté, perdu sur son océan d'émeraude liquide et de feu.

Il y eut quelques tirs, mais sans conviction. Les pourris d'en bas devaient être sérieusement choqués. Moins résistants que leurs complices précédents. Bolan envoya un chapelet de grenades qui touchèrent toutes leur but. Sur le dernier pont, cela éclata de tous côtés, et les tirs cessèrent. Mais le bâtiment n'explosa pas. Et l'Exécuteur dut renouveler son tir. Deux fois. Avant qu'enfin, dans un ultime cataclysme, le dernier bateau de la mort ne rejoigne ses semblables au fin fond de l'enfer.

De ce côté, c'était fini.

Faute d'armes et d'encadrement militaire, la guerre de Sicile n'aurait pas lieu de sitôt. Pas cette fois. Mais si le *Protector* devait persister dans sa folie, Bolan le fumier reviendrait.

En attendant, il avait encore quelques camions à « traiter », et un dernier compte à régler. Pour les détails, il espérait qu'Aurelia Gucci s'en occuperait. Alors que l'hélico désertait le théâtre du carnage, le guerrier solitaire murmura dans l'ombre :

— Attends-moi, ordure. J'arrive.

EPILOGUE

Il n'aurait même pas à partager !

Perdu dans les brumes de l'alcool et de la fumée de joint, Francky Benetti se répétait inlassablement cette phrase. Il n'aurait pas à partager avec ce fumier de Mazzane. Inexplicablement, le *mafioso* s'était fait assassiner par un envoyé du... du *Protector* ! Impossible. Le *Protector* n'avait rien contre Mazzane. Sinon, Francky l'aurait su. Forcément. Enfin, il le croyait.

Rien à partager.

C'était son leitmotiv depuis des heures... ou des jours et des nuits. Peut-être des siècles. Il ne savait plus. Ça faisait seulement longtemps. Déjà, quand il avait appris le carnage de Nizano, il avait failli hurler de joie. ILS étaient morts. Tous les deux. La nouvelle s'était du reste répandue comme une tramée de poudre. Alors, pour déguster sa joie en solitaire, il était venu ici. Au *Désert-Inn*. Comme d'habitude. Il avait beaucoup bu et fumé, avant qu'il n'entende parler les habitués de la mort de Mazzane. Ici, tout se savait très vite. Et on disait tout à Francky. Parce qu'il était un Benetti. Personne ne savait qu'il était en fait un bâtard. Il avait tout appris. Il n'avait plus quitté le *Désert-Inn*. Le gérant lui avait offert l'hospitalité.

On lui avait tout appris, mais il n'y croyait pas. Loretta était morte aussi. Forcément. On ne réchappait pas comme ça d'un tel massacre. Si le vieux y était resté, cette salope de Loretta aussi. Au cours de la soirée, il avait même téléphoné à l'hôpital de Catane. Il n'avait rien pu savoir. On ne donnait pas ce genre de renseignements par téléphone. Il avait ensuite appelé à la villa du vieux. Sa mère était en voyage à Rome et le porte-flingue qu'il avait eu au fil lui avait seulement dit qu'il ne savait rien de précis.

À croire qu'il y avait un complot contre lui.

Il s'en foutait. Il allait à présent hériter de la fortune du vieux fossile. Sans être obligé de partager avec Loretta.

Puisqu'elle avait été butée. Comme son connard de père.

Alors, pour fêter l'événement, Francky buvait et s'envoyait les joints l'un derrière l'autre. Il commençait à ne plus voir clair, et à ne plus très bien savoir que penser. Mais tout ça n'avait pas d'importance. À présent, il était riche. Et puissant.

Donc, le *Protector* allait lui accorder cette promotion qu'il

attendait depuis longtemps. Il allait...

— Salut, Francky.

Francky Benetti n'avait même pas sursauté. Dans cette boîte pourrie, des tas de gens lui disaient bonsoir et l'appelaient par son prénom.

Il n'avait pas sursauté, mais il avait senti ce contact, là, en bas, sur son abdomen. Dans un premier temps, il n'y prit pas garde. Sûrement un dealer qui essayait de lui refiler de la came sous la table. Il n'en avait rien à foutre. De la came, il en avait autant qu'il voulait. Et sans payer.

— Francky, tu m'entends ?

Cette voix lugubre à l'accent indéfinissable tapait sur les nerfs de Francky. Il décida de ne pas répondre. D'ailleurs dans sa bouche, sa langue ne pouvait même plus bouger. Collée au palais. Les joints, l'alcool. Depuis trop longtemps. Même que s'il avait voulu arracher sa face de ses bras repliés sur la table, il ne l'aurait pas davantage pu. Il n'était pas là. Il voyageait.

En pleine joie.

Loretta et le vieux étaient crevés.

— Loretta n'est pas morte, Francky. Tu ne vas pas pouvoir hériter.

Ça, c'était plutôt gros. Ce type commençait à les lui casser. Il allait lui balancer une tarte. Ce type allait voir qui il était.

— Tu as voulu la supprimer, reprit la voix grave et très basse. Tu voulais garder la fortune de Benetti, de l'homme qui t'a donné son nom, pour toi tout seul. C'est pour ça que tu avais demandé à Mazzane d'envoyer un commando chez Grana. Pour les tuer tous les deux.

Francky écoutait cette fable sans très bien la comprendre. Le mec était en train de lui monter un scénario super. Et ce scénario, lui-même y avait pensé. Il l'avait même monté. Donc, il était super aussi. Génial. Ça n'avait pas marché, mais...

— Mais comme ça n'a pas marché, reprenait la voix que la sono de la boîte avalait en partie, t'as recommencé. En plus dégueulasse encore. T'as demandé à Mazzane de buter le père et la fille. Tu trouvais qu'il crevait pas assez vite.

Francky grogna quelque chose d'inintelligible, avant de retomber dans son demi-coma.

— Et tu sais qui m'a dit tout ça, Francky ? assénait de nouveau la voix d'outre-tombe, c'est Mazzane. Juste avant que je lui fasse la peau.

Un silence, puis :

— Comme je vais me payer la tienne, dit encore l'Exécuteur. Et Grana m'a dit aussi que tu étais l'homme local du *Protector*. Ça, j'ai du mal à le croire. Pas un minable comme toi.

Un autre silence, puis :

— Hein, Francky. Tu peux pas être l'homme du *Protector*, pas

vrai ?

— Si.

C'était parti tout seul. Le coup de la vanité.

Dans la pénombre syncopée du night, l'Exécuteur eut un étrange sourire. Cet homme du *Protector* là ne lui apprendrait rien. C'était un débris. D'ailleurs, depuis qu'il courait à travers le monde après l'ombre du chef suprême de *l'Organized Crime*, il ne se faisait plus guère d'illusions. Il ne trouverait pas le *Protector* comme ça. Personne ne savait jamais où il était. Pas même ceux qui étaient censés le savoir.

Il se pencha vers l'albinos. Il était complètement dans les vapes. Il ne se verrait même pas mourir. Mais ça n'avait pas vraiment d'importance. Ce qui comptait était de débarrasser l'humanité d'un tel déchet.

Personne dans le night n'entendit les trois « floup » assourdis du Beretta à réducteur de son. Le frère jumeau de celui que l'Exécuteur avait laissé à New York. Une arme obligeamment fournie par Carlo. Le chauffeur. Lui et Bolan s'étaient séparés sans un mot. Entre eux, il y avait simplement eu une trêve. Mais la guerre continuait. Un jour, ils seraient peut-être de nouveau face à face. Et l'un tuerait l'autre.

Peut-être l'un, peut-être l'autre.

Francky sursauta sous les impacts. Puis, lentement, comme s'il se réveillait, il leva un regard stupide sur Bolan. Sans savoir qui venait de le tuer.

Tranquillement, Mack Bolan se redressa, traversa la salle enfumée et gorgée de musique, grimpa l'escalier et se retrouva sur le trottoir. Il leva son visage vers le ciel noir de la nuit palermitaine, inspira une large goulée d'air tiède et, de son pas de grand fauve, traversa la rue. Il ouvrit la portière de l'Alpine rouge de location, tourna la clé de contact, mais, au lieu d'enclencher sa vitesse, il se tourna vers le siège du passager. Un sourire naquit enfin sur sa face lasse, tandis qu'un feu un peu triste consumait son regard d'acier.

— Maintenant, dit-il doucement, vous pouvez me dire.

Aurélia Gucci, la jeune procureur, l'amie, la complice de sa dernière mission, celle dont il avait vengé la mort du jeune frère, en abattant Ravali à Miami, leva ses yeux vers lui et hocha la tête.

— C'est fait, dit-elle. Mes amis de la police ont déclenché ton plan « ratissage ». Dès cette nuit, tous les propriétaires des véhicules qui étaient destinés à transporter les mercenaires du *Protector* sur leurs lieux d'action seront arrêtés. Et compte sur mes amis pour les faire parler.

Bolan sourit. Il n'y croyait pas trop. Mais cette opération d'envergure aurait au moins le mérite de semer la panique. Et de désorganiser le reste des troupes du *Protector*.

Non, la révolution sicilienne n'était pas pour demain.

Aurélia posa une main légère et parfumée sur celle de l'Exécuteur. Elle approcha son visage du sien, pour murmurer :

— Et... maintenant ?

Le regard de Bolan se perdit un instant au-delà du visage d'Aurelia. Il dit :

— J'ai une amie à voir. À Catane.

Le visage de la jeune femme s'approcha un peu plus.

— Et après ? demanda-t-elle.

Elle crut qu'il n'allait pas répondre, tant il tarda à demander à son tour :

— Tu connais Capri ?

Elle sourit, d'un petit air contrit, avant d'avouer :

— Non.

— Moi non plus, dit alors Bolan. Il paraît que c'est très beau.

— Oui, souffla Aurélia en posant ses lèvres fraîches sur celles de Bolan. Oui, c'est très beau... tu verras...

[1] Grand chef mafioso, assassiné le 23 avril 1981 à Palerme. Début d'une nouvelle guerre pour le pouvoir mafieux.

[2] Cf. *Le Capo de Palerme*. Exécuteur n°64.

[3] Cf. *Le Capo de Palerme*. Exécuteur n°64.

[4] Cf. *Le Capo de Palerme*. Exécuteur n°64.

[5] Cf. *Le Capo de Palerme*. Exécuteur n°64.

[6] Cf. *Le Capo de Palerme*. Exécuteur n°64.